

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*Durendal*, 3<sup>ème</sup> année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1896 - Décembre 1896.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digithèque.ulb.ac.be/>



# DURENDAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 1

1. ÉDOUARD BERNAERT. — *Pour Allah!* (nouvelle).
2. L'abbé HECTOR HOORNAERT. — *Le Cœur de la Terre* (poésie).
3. MAURICE DULLAERT. — *Phalacrophobie* (conte).
4. POL DEMADE. — *Cariatide* (sonnet en prose).
5. LOUIS PIVONT. — *Décembre*.
6. ÉDOUARD BERNAERT. — *Les Yeux*.
7. *Roche Tarpéienne et Capitole*.
8. *Mort de Verlaine*.
9. *Propos des Douze Pairs*.

J. Fontaine  
ÉDITEUR  
BRUXELLES





# URENDAL

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART ET DE LITTÉRATURE

Janvier 1896

TROISIÈME ANNÉE

N° 1



LES PIÉTÉS FÉROCES

## POUR ALLAH!

A MADAME POL DENADE.

إِنَّ فَدَاهِ تَذَكْرَةٌ

Ceci est un avertissement.

(Koran, sourate LXXIII, v. 19.)



AS un souffle par l'atmosphère tiède; et, sauf les longs abois, largement espacés, des chiens kabyles se répondant de douar en douar, peu de bruits en l'air.

Assis, jambes croisées, sur une natte d'alfa, au seuil d'une tente spacieuse dont la bâche rayée, tissée de grossier chanvre, formait tabernacle sur nous, nous fumions, à distance d'étiquette, d'un narghilé turc en cristal à fourneau d'écume, — luxe inouï pour le pays, — un fin tabac maure dont les nuagelets bleuâtres parfumaient l'ambiance de voluptueuses senteurs.

« Tu ne trouves pas, Kaïd, avais-je interrogé, que cette tombée de soir est particulièrement belle?... »

Mais Kaïd-Ali, drapé dans un absolu silence, n'avait paru tenir nul compte de mon ouverture.

Je pris donc le parti de me taire aussi, et je revins à ma contemplation.

Le furtif crépuscule africain, engrisaillant la plaine, voilait comme d'un brouillard léger le Col de Tenoucla dont les abruptes découpures n'apparaissaient plus, au levant, qu'atténuées et noyées dans les teintes confuses de l'horizon violacé. Le Djebel-Dîr, derrière nous, gris de sable; devant, l'Aurès, noir de sapinières, allongeaient leurs croupes sphyngetiques dans le mystère de leurs lointains. Et tout là-bas, sur notre droite, des lueurs indécises s'évadaient, parmi les vespérales fumées, de l'obscur quadrilatère massif de remparts byzantins où s'enferme Tébessa. Par-dessus, creusant l'immensité de son dôme sombre, non encore pailleté de scintillements, le ciel profond se recueillait, à peine reflétant, par l'ouest, les pourpres ultimes de l'astre disparu.

Comme aux pittoresques soirées des temps génésiaques, en une longue file qui serpentait aux capricieux hasards des pistes blanches, les femmes, les servantes et les filles du Kaïd s'en revenaient de la source, lentement, ployées sous le pesant fardeau de leurs outres pleines. Et leur pénible aspect, tout de labeur forcé; et leurs exclamations gutturales, déchirant la paix calme et s'éteignant, comme d'après plaintes, sans éveiller d'échos, ajoutaient encore à la puissante mélancolie de l'instant et des choses.

Et je m'oubliais à les considérer, intéressant mon oreille attentive au crescendo presque imperceptible de leurs cris étranges; et me sentant, par degrés, envahir d'une compassion grave pour ces pauvres créatures dont je savais la vie rude et besogneuse...

Un mouvement brusque du Kaïd m'ayant distrait, — on eût dit que, devinant la germination de ma secrète pensée, il en voulait arrêter en mon âme l'éclosion réprobative, — je tressaillis, et détournai sur lui mes yeux.

Ses yeux, à lui, noirs, chauds, pénétrants, investigateurs, m'étudiaient dès longtemps, — j'en eus alors conscience; — et derrière leur inquiétante prunelle, je pressentis que s'accumulait un flot de colère, contenue encore, mais qui ne tarderait pas à déborder.

... « Chahîr, fit-il soudain, d'un accent déjà timbré de sourde irritation, Chahîr (poète, c'était ainsi qu'il me nommait), crois-tu vraiment à l'Évangile du Prophète Haïssah?... »

La question me surprit assez.

Singulier prélude, pensai-je : que prépare-t-il?

Et sans précipitation messéante, religieux, ôtant de ma bouche le bec d'ambre du long tuyau, j'affirmai simplement ma foi, énonçant le plus noblement que je pus :

« *Amanti bel' Haïssahi, 'l ahdi 'l ibni 'llahi, oua 'l Saïdnahi.* — Je crois en Jésus, le Fils Unique de Dieu, et Notre Seigneur. »

Les paupières du vieillard, subitement abaissées, m'empêchèrent de noter l'impression que produisit sur lui ma formule infidèle. Il retomba dans son mutisme méditatif.

Cela devenait intéressant, et je résolus de ne le plus perdre de vue.

Or, il me laissa si bien le temps de me le détailler tout bas, ou, peut-être aussi, il m'avait su tant vigoureusement frapper l'esprit par le ton solennel de son exorde, que je le revois toujours là, après tantôt trois ans, dans son attitude absorbée.

Épique, embroussé de laine rouge et coiffé d'un gigantesque tarbouch vert à turban de soie; tourmentant d'une torsion nerveuse, de ses longues mains sèches, sa belle barbe à la Nazir, fastueusement argentée, il m'évoquait à l'imagination tous les héros homériques ensemble, dans la plénitude vierge de leur fabuleux prestige, prestige corroboré par des réminiscences bibliques qu'autorisait l'oriental archaïsme de ses traits royaux. Il y avait de l'Abraham dans cette physionomie; de l'Agamemnon dans cette pose; il y avait du Salomon à ce front dont le peu qu'on en vit trahissait la puissance réflexion.

tive; de l'Ulysse dans cette moue sceptique et rusée, mais tragiquement, de sa lèvre; et il y avait aussi de l'Achille ou du Saül dans la flamme géminée qui, de dessous l'ombreuse arcade, jaillissait, par intermittences, en des fulgurances dévoratrices...

Dieu seul sait en quels autres rapprochements idéaux se fût égarée mon observation, si, redardant sur moi, dans un sursaut, son regard igné, Kaïd-Ali n'avait repris, emphatique, martelant ses mots, hachant ses phrases, d'une voix tantôt buccinant des fanfares d'indignation, tantôt tintant des glas de rancune .

« Écoute!

» Par Allah, je hais le Français; et ses conquêtes, je les maudis!...

» Si Djezaïr est tombée, c'est pour ses fautes, et non par les canons chrétiens. — C'était écrit!

» Et depuis que Djezaïr est tombée, nous, la plus noble des races d'hommes, nous rampons, comme des lézards craintifs, écrasés sous le talon des étrangers.

» Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, et Mohammed est son Prophète! Je te jure que si Djezaïr se réveille un jour pour la vengeance, je ne dormirai pas le dernier!...

» Regarde! (Et son geste, de l'orient à l'occident, embrassait la plaine.) Regarde!

» Si les chacals, tes frères, étaient restés dans leurs tanières, moi, Kaïd-Ali ben Sliman, ben el Hadj Abdallah, je régnerais comme un sultan de l'une à l'autre montagne.

» Les opprimés trouveraient un asile sous mes tentes; les misérables boiraient le lait de mes jarres et mangeraient le kousskouss de mon repas...

» Le Français m'a tout volé, et le pauvre a raim; le Français a usurpé mon pouvoir, et le faible gémit sous le bâton des forts...

» Entends bien ceci, Fils du Roumi : si Djezaïr n'était pas tombée, Kaïd-Ali punirait au grand jour le crime et le blasphème, par le sabre de ses chaouchs...

» Et maintenant, il est contraint de se cacher, la nuit, dans les aloès, le long du chemin, et d'assassiner comme un bandit! »

Un discours mâle étonne toujours.

Dès les premiers mots du Kaïd, la force de son verbe et l'énergie de son débit m'avaient subjugué; et la comminatoire révélation de ses dernières paroles, qui me fit passer un frisson dans les veines, souleva par mon âme alarmée toute une houle d'hypothèses et d'appréhensions diverses. Mais, comme son regard opiniâtrement scrutateur ne se dérivait pas de mon visage, je m'efforçai de ne laisser transparaître rien de mes fluctuations intimes et, sur une note aussi limpide et tranquille que possible, je répondis :

« Kaïd, tu m'as appris à déchiffrer le Koran. J'y ai lu que Dieu égare qui Il veut et conduit qui Il veut (1). »

Ma répartie, si flegmatique en apparence, l'apaisa-t-elle momentanément, ou se rendit-il compte qu'une arrière-pensée soupçonneuse se déguisait sous mes confiants dehors? Kaïd-Ali salua d'un hochement révérencieux le verset invoqué, puis, adoucissant pour un instant sa rude intonation :

« Je hais le Français, Chahîr; mais je t'estime, et, si tu croyais au Livre, je t'aimerais pour mon fils... »

Il se tut, comme hésitant à poursuivre.

Ne comprenant rien à ces déclarations heurtées, je me renveloppai de mon manteau pour me donner une contenance; et, pour échapper à la pertinace obsession de son examen, tournant la tête, je me remis à observer.

Les femmes, maintenant, rentrées au campement, se répandaient, disséminées, par le dédale des tentes. Quelques jeunes passèrent non loin de nous, dont je pus à loisir admirer la grâce fruste et déplorer le sacrifice égoïste aux masculines fainéantises...

Sans doute, il ne cessait pas de m'épier; et sa voix, redevenue cruelle, me revint encore troubler :

---

(1) Koran. Sourate xiv, verset 4.



« ... Mais si tu crois, comme tu dis, à l'Évangile du Prophète Haïssah, achevait-il, donnant épilogue à ses pensées, ne regarde plus mes filles, car il t'arriverait malheur! »

Cette fois, le fil conducteur de son discours rompu me fut livré. C'était sa musulmane défiance, une sollicitude paternelle doublée de tout un fanatisme religieux, qui l'inspirait... Pauvre Kaïd!

Fort en repos sur ce point, je me bornai à le dévisager froidement, en lui décochant cette protestation dont il dut s'ébahir, l'homme ne jugeant que sur les exclusives formules d'un code étroit dicté à sa conscience par ses propensions propres et ses habitudes.

« Ne te tourmente pas de cette crainte, Kaïd : je regarde tes filles comme je regarde tes chevaux, tes arbres et tes tentes; comme je regarde les étoiles du firmament et les fleurs de la terre : je les regarde avec l'œil de mon âme et non de ma chair; parce qu'elles sont belles; et tu ne peux me le défendre, parce que Dieu, le seul Maître de la Beauté, l'a créée pour la joie de tous. »

Un nouveau répit coupa cet entretien sobre; mais ce ne fut qu'une brève suspension. Après quelques minutes d'une absconse délibération où se dépensèrent toutes les réserves de son empire sur lui-même, Kaïd-Ali éclata véhémentement en cette admonition suggestive :

« Chahîr, tu es sincère peut-être; mais tu t'abuses! Défie-toi, par Allah! défie-toi de toi et de moi. Je t'avertis. Un démon traître et subtil veille comme une sentinelle à l'entrée de ton âme... Par Allah, Chahîr, défie-toi!... Sais-tu que mes mains sont plus rouges que mon burnous?... Sais-tu que mon poignard est prompt et implacable?... Sonde ton cœur, Chahîr, je t'en adjure; et si tu le sens vulnérable, va-t-en! fuis sans retard! »

Ici, sa face se masqua d'une froideur héroïquement tactice, et son verbe, abaissé au diapason d'un bémol ironique, me glaça.

« ... Chahîr, tu as connu le beau jeune soldat, le blond, ramassé mort dans mon douar une nuit de l'hiver passé? Sais-tu qui le frappa? »

L'histoire du malheureux m'était connue d'après la version officielle.

Je frémis, mais, réagissant, je prononçai lentement, sacerdotal :

« Point ne meurt âme vivante sinon par la permission d'Allah et d'après le Livre éternel... (1) C'est toi qui l'as tué. »

« C'est moi, oui! exclama-t-il, — et ses yeux flambaient; mais, de ressentiment ou d'orgueil, on n'eût pu le dire. — C'est moi, Chahîr; mais ce ne fut pas, comme on le pense, parce qu'il était entré dans mon champ!... (2) Le jeune soldat était infidèle, et ma fille était croyante... Le jeune soldat est mort parce qu'il aimait ma fille et parce que ma fille l'aimait! *Ne donnez point vos filles aux infidèles tant qu'ils n'auront pas cru!* (3) *Tuez-les, partout où vous les trouverez!* (4) C'est écrit! »

Quand il eut promulgué en syllabes inexorables, tranchantes et lourdes comme des glaives, ces versets meurtriers, il me sembla qu'il étouffait un soupir et refoulait d'un violent effort de volonté, un flux d'émotion douloureuse qui lui montait du cœur. Cependant, une sérénité menteuse au front, il conclut, plus bas, fermement, mais avec, dans son expression, une note sépulcrale, déchirante :

« *Je suis juste, Chahîr : ma fille aussi est morte, et j'ai oublié son nom!...* »

Oh! l'âme humaine! labyrinthe aux inexploables détours! Tandis que, silencieusement, je suffoquais d'horreur indignée, moralement aveuglé par le sang des victimes qui se dressaient à mes yeux, pantelantes, le couteau fatal dans le flanc, j'entendis le Kaïd, réfugié dans son hideux calme, murmurer, caressant les grains d'ambre de son chapelet :

« Il n'est point d'autre Dieu qu'Allah, et Mohammed est son prophète. »

Nous fumâmes encore quelques narghilés sans mot dire, puis il me congédia comme de coutume.

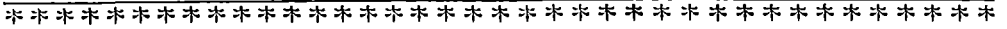
ÉDOUARD BERNAERT.

(1) Koran, sourate III, verset 139.

(2) « Vos femmes sont votre champ. » Koran, sourate II, verset 233.

(3) Koran, sourate II, verset 220.

(4) Koran, sourate II, verset 187.



# Le Cœur de la Terre

---

*Malgré les ans, malgré les jours tumultueux  
Qui fuient comme emportés par un souffle d'orage,  
Je t'enveloppe encor d'un amour fastueux,*

*O terre! Tu comprends, te sachant périssable,  
Que tu me dois ta gloire et ta fécondité,  
Que tu vis de ma vie, ô pauvre grain de sable!*

*Je me plais à t'orner de grâce et de beauté,  
J'admire tes grands monts, tes plaines de verdure,  
Et ton globe roulant sur son orbe emporté.*

*Dès l'aube, quand je sors des nocturnes froidures,  
De tes pics hérissés j'allume le corail  
Et sème de rubis tes mers aux longs murmures.*

*Tes arbres et tes fleurs m'empruntent leur émail,  
Jusque dans tes roseaux je fais monter les sèves,  
Et tes vastes forêts acclament mon travail.*

*Oh! je garde présent, tout au fond de mes rêves,  
L'horreur qui te saisit quand, la première fois,  
Je me couchai sanglant, comme frappé de glaives.*

*Quand la première nuit enveloppant tes bois,  
Glaçant tes lacs dormants sous les étoiles pâles,  
Ralentit les efforts créateurs de tes lois.*

*Sur les grèves tes flots sonnaient comme des râles,*

*Tes cascades chantaient ton sombre désespoir,  
Tes chênes gémissaient sous de froides rafales;*

*Tu crus ta vie éteinte et n'espéras revoir  
Mes rayons s'allonger sur tes mers turbulentes,  
Pour réveiller encor la vie et le devoir.*

*Les ténèbres pesaient; les heures étaient lentes,  
Et le souffle baissait dans ton sein engourdi;  
Quand soudain les points d'or de mes flammes clémentes*

*Ranimèrent les sens en ton corps engourdi.  
Tu rompis en chantant ta nocturne indolence,  
Et bus avidement mes chaleurs de midi.*

*Je suis ton cœur, ô terre! et ton sang se balance  
Dans tes veines au gré du jour et de la nuit,  
Et je règle, moi seul, ce battement immense!*

*Sur l'écliptique ardent ma force te conduit;  
Et, si je te lançais dans l'éther insondable,  
Ton sang se glacera et tout serait détruit.*

*Tu t'éloignes d'un pas, déjà l'hiver t'accable,  
Et tes feuillages roux tombent de tes forêts  
Sous le souffle mordant d'une bise implacable.*

*Tu te tournes vers moi; voici que tu parais  
Comme un rosiér fleuri balancé dans l'espace,  
Et tes parfums au loin caressent les vents frais.*

*Et pourtant, moi si grand, moi ta vie et ta grâce,  
Je vis d'un autre cœur, cœur de tout l'univers,  
Et devant son amour tout mon amour s'efface.*

*C'est Lui dont la bonté remplit mes vastes mers,*

*Pour féconder la nuit, de cyclones de flammes,  
De fournaises de soufre et de volcans d'éclairs.*

*Je l'aime pour Lui seul et, comme tu m'acclames,  
J'acclame dans les cieux son amour infini  
De tout le grondement de mes énormes lames!*

*O terre! que Lui seul soit aimé, soit béni!  
Lui, le Cœur d'où jaillit la force et la lumière,  
Lui qui veut que tout cœur à son Cœur soit uni,*

*Et qui mérite seul l'amour et la prière.*

HECTOR HOORNAERT.



## PHALACROPHOBIE

A JEAN CASIER

Ils marchent sous le fouet d'un squelette rageur,  
 Le Guignon...

STÉPHANE MALLARMÉ.



ANITEUX à l'excès de cette lustrée chevelure noire qui, choyée coquettement, enténébrait son pâle visage d'une sorte de poésie vulgaire, attirée de sympathies, le très élégant Tristan de Forteguigne se sentait l'âme envahie, depuis tantôt, par une subite angoisse : le peigne, tandis qu'il vaquait aux menus détails de sa toilette, lui avait paru garni, ce matin-là, de plus touffues touffes capillaires.

Et l'angoisse avait, soudain, surgi.

Il s'était, au miroir, avec une insolite sollicitude, inspecté le crâne, et de navrants symptômes s'étaient, à ses yeux, révélés. Dix fois au

moins, dans la journée, la même persistante inquiétude, devant des glaces, irrésistiblement le ramena; mais d'attentifs examens répétés ne le calmèrent point. Le front, aux tempes, s'élargissait; les cheveux s'espaçaient; partout, l'imminence d'un vide. Plus de possible illusion: le cuir se dénudait, c'était certain. Et sa terreur, à ces très fâcheuses et lamentables constatations, allait s'exaltant.

Du fond d'oubliés tiroirs poussiéreux, il exhuma des photographies anciennes où se survivait sa jeunesse, et de rapides confrontations confirmèrent son épouvante: jadis, indubitablement, il avait le chef plus chevelu. Ce souvenir humecta ses paupières.

Comme une proie certaine, aujourd'hui, le guettait, armée de féroces ciseaux, la calvitie, Dalila inexorable et ridicule!

Fort et dru, naguère elle poussait, cette chevelure, le casquant d'ébène infendu. Tristan souventes fois en avait, avec quelle présomption! vanté la vigueur absalonienne, avait prodigué à des camarades moins toisonnés des paroles d'ironie.

Il se remémorait tristement l'imprudence des quolibets lourds dont il avait criblé, avec entrain, des crânes très dignes. Sa goguenardise avait été sans merci: les épithètes les plus vexantes, elle les avait assénées, ainsi que les comparaisons les moins flatteuses. Il n'avait fait, d'ailleurs, que perroqueter, par manière de pose, les phrases peu variées, lues dans les livres romantiques où la chauveté disqualifie les hommes. Il avait été notamment question — cela va de soi — de genoux, d'œufs, de billes d'ivoire et, en la saison des chaleurs qui ruissellent, de miroirs lisses et polis.

Sa conscience commençait à formuler de tardifs reproches. La crainte du talion lui suggérait, à présent, la foncière stupidité de ces facéties monotones, et qu'il est aussi médiocrement spirituel, en somme, aussi peu décent même, de moquer l'infirmité des chauves que de blaguer celle des bancals ou des bossus, et qu'enfin une infortune ne saurait frapper d'absurdité. Et il répudiait, sans réserve, en son âme toutes les épigrammes de jadis.

Cette conviction, il s'évertua machiavéliquement à l'insinuer en ses

amis, pour, plus tard, se ménager leur pitié et soustraire à de probables représailles sa calvitie future.

Puis, une autre appréhension le tourmenta : pelée, quelle serait sa « tête » ? Mystère. Il y a des présentables calvitie et des grotesques. La sienne sera de quelle catégorie ? Dans les glaces, il s'échine à discerner l'aspect que lui laissera l'absence du toupet déserteur. Un pressentiment lui crie qu'il sera grotesque. Horrible ! Il se prévoit un de ces êtres cocasses dont on dit tout bas qu'ils ont une « bonne tête ». Cela le précipite en des colères, puis en des abattements et de sombres mélancolies.

La torturante pensée ne le quitta plus, telle l'obsession, aux oreilles, d'un hostile bourdonnement d'insectes.

De bizarres cauchemars hantèrent, les nuits, son sommeil. Des vols vagues de spectres jonglant, très dextrement, avec de glabres crânes de squelettes terrorisaient ses rêves, lui décochant, du fond des ténèbres, de sardoniques hilarités stridentes, des gestes fatidiques. Et il s'éveillait soudain, trempé de sueur, les dents claquantes.

Tristan de Forteguigne devint morne.

Un soir qu'il traînait par la ville son éternel souci, son vautour rongeur, à lui, qui n'avait d'un Prométhée que le vautour, il heurta, au tournant d'une rue, un de ses amis. S'il ne ment pas, l'agaçant lieu commun qui dénie à notre siècle la capacité du respect, cet ami se révélait, plus que personne, de son époque : le nombre de ses vénéra-tions était des plus limités. A chaque instant presque, Pécuchet consterné eût pu lui dire : « Ton scepticisme m'épouvante ! » Voici la thèse absurde et cynique qu'il professait, sans vergogne, en matière d'amitié : on a des amis pour s'amuser à leurs dépens. Hors de là, il ne leur reconnaissait aucune appréciable utilité. Ses sarcasmes souriants, ses mystifications savantes attestaient la prodigieuse perversité de son esprit. Nul ne savourait, comme lui, à dépecer un camarade, des voluptés de cannibale.

Dès le début, les dolentes allures de Tristan l'avaient mis en éveil, fouettant sa verve. Accrochée d'abord à de crispantes banalités quel-

conques : la santé, le temps nuisible à l'agriculture, la tombée de plus en plus rapide des jours (c'étaient les suprêmes soirées estivales) et autres sujets lamentablement obligés, la conversation tomba, par des chutes compliquées et fatales, sur la calvitie. Car c'était, pour Tristan, à cet inévitable carrefour qu'aboutissaient, depuis des mois, toutes les routes de la pensée. A ses attristées paroles, à la tournure imprimée par lui au dialogue, il n'était pas difficile, pour peu qu'on fût sagace, de deviner ses préoccupations. L'occasion superbe offerte de turlupiner agréablement un malheureux mettait en joie l'impitoyable.

Tristan confessait son ingénue stupéfaction au spectacle de la vraiment étrange indifférence avec laquelle les chauvés subissaient leur infortune. Chose inconcevable : sur leurs faces, épanouies souvent, ma foi ! autant que celles des autres mortels, nul indice révélateur d'intime souffrance. On les eût étonnés au plus haut point en leur disant qu'ils devaient être tristes. Cette inconscience absolue du ridicule n'était-elle pas une ironie poignante de plus de la Destinée, qui ajoutait au navrant de leur situation ? Pour lui, telle était son horreur de la chauveté que, s'il s'y voyait voué, son désespoir, croyait-il, le rendrait fou !

— Cela n'en vaudrait assurément pas la peine, interrompit très froidement son compagnon de route. Je me sens tout à fait incapable, pour ma part, je te l'avoue, de prendre au tragique pareil malheur.

Et, après un bref silence, du ton le plus grave :

— Si, toutefois, malheur il y a.

A ces inouïes paroles, Tristan s'arrêta, le fixant, effaré.

— Pourquoi me regarder ainsi ? poursuivit l'ami. Je te jure que je ne plaisante pas. Tu sais que je ne sacrifie point à l'absurde manie du paradoxe. C'est très sérieux ce que je te dis là. J'ai des cheveux, moi, assez pour enrichir une douzaine d'indigences crâniennes. Crois-tu que j'y tiens le moins du monde ? On ne s'imagine pas ce que cette tignasse damnée me coûte, tous les matins, de minutes précieuses. Supprime-la, c'est ma toilette considérablement abrégée. Passons sur



les économies de peignes, de brosses, de pommades, de miroirs, de coupes. Puis, en été, je t'assure que c'est très gênant, cette crinière, et qu'il fait horriblement chaud dessous, et qu'on souhaiterait à chaque instant pouvoir la jeter au rancart, comme un vêtement importun. Ne crois-tu pas qu'ils jouissent d'une fraîcheur délicieuse, les chauvés, et que, reposés dans la consolante certitude de ne plus rien perdre désormais, ils aient l'esprit plus tranquille?

L'effarement de Tristan allait croissant; il soupçonnait une raillerie et ne trouvait pas la force d'une objection. Et l'autre continuait, imperturbable :

— Voici une autre série d'avantages. Tu me connais : je suis des plus sérieux; et cependant, par une fatalité qui me désespère, je ne puis prétendre au respect. On me le refuse. Pèse bien toute l'humiliation de cet aveu : je n'inspire aucune vénération. Lorsque, dans quarante ans, j'aurai blanchi, alors, seulement alors, on me l'accordera. Chacun s'empressera de me concéder un air respectable qu'il découvrirait en moi dès aujourd'hui si la nature m'avait tondu. On combletrait d'égards mon vaste front, dénudé par le travail et qu'accaparaient des pensées d'une vastitude présumée pareille. N'est-ce rien, tout cela? Songe donc quelle influence essentielle l'apparence grave d'un jeune homme exerce sur son avenir. Dans la finance, au barreau, dans la politique, partout, il n'y a rien qui « lance » comme cet air-là. Ah! ce n'est pas sans raison qu'un moine bénédictin du x<sup>m</sup>e siècle, Hugobaldus, composa, pour le dédier à Charles le Chauve, son admirable poème : *De laude calvorum!*

Ces choses stupéfiantes étaient débitées sur un ton froidement sarcastique. Tristan rougissait, pâlisait tour à tour : il se sentait victime d'une atroce et lâche facétie, cravaché par un paradoxe insultant. L'indignation le suffoquait. Il rompit sans retard avec ce plaisantin lugubre.

Chaque matin, sa coiffure achevée, il dénombra dans le peigne les cheveux sarclés, exactement, tenant des statistiques. Il s'acharnait à découvrir des dévastations nouvelles, à constater d'imaginaires

désastres. Puis, pour les masquer, il combinait d'habiles arrangements, déplaçant la raie, ramenant artistement des mèches.

Il songea à la lutte contre l'ennemi, à la défense, ligne par ligne, du terrain attaqué. Mais où chercher des armes ?

Il fut pris de soudaines rages contre la médecine et sa radicale impuissance. Ainsi, après de tant séculaires études, les savants par milliers n'ont pas même abouti à la découverte d'un quelconque préservatif sérieux contre la chute des cheveux ! N'est-ce pas une honte ? De ce mal, pourtant, l'origine doit être connue, la guérison devrait être facile. Qui sait ? la science n'y a peut-être pas même daigné songer, tandis que sur d'autres maladies, rares, exceptionnelles, d'un intérêt infiniment moins pratique, elle s'est épuisée en recherches. La voilà réduite aujourd'hui à subir une rage de dents, un vulgaire catarrhe, maux incurables ! à reculer ignominieusement sans combat devant la Calvitie victorieuse. Sont-ils bêtes, ces médecins !

Il se rabattit forcément sur les remèdes mensongers, aux propriétés magiques, que débite l'impudente charlatanerie des parfumeurs. Naguère, à leur endroit, il avait fait étalage d'un impertinent scepticisme, hélas ! bien imprévoyant, émettant plus que des doutes au sujet de leurs vertus souveraines.

Aujourd'hui, cette parade avait cessé : il fallait s'accrocher à une possibilité de guérison. Malgré l'effet nul probable, un vacillant espoir luisait encore. Il essaya ; toutes les eaux, toutes les huiles, toutes les pommades, toutes les drogues, toutes les mixtures infectes empuantirent successivement sa tête. Il fut leurré par toutes les supercheries, volé par tous les puffistes. Il vécut parmi les fioles, honorant de son choix les inventions dont les merveilleux effets, selon les étiquettes hâbleuses, étaient le plus généralement reconnus, celles dont de très scientifiques jargons prônaient les miracles ; il acheta les compositions les plus médaillées, les plus « déposées selon la loi » ; évita, avec des soins infinis, les contrefaçons ; exigea, sur les flacons, l'authentique griffe de l'imposteur.

Quand tout fut épuisé, il constata, non sans une stupeur concevable, le plus désolant *statu quo*.

Puis, un jour, lui revint en mémoire un dicton populaire, assurant que la calvitie, une fois entrée dans une famille, s'y transmet héréditairement, suivant une loi mystérieuse, les générations chauves alternant avec les générations chevelues. Sceptique naguère aux proverbes, il proclamait menteuse la sagesse des nations. Fatalité ! il se souvenait à présent que son aïeul s'adornait d'un crâne idéalement nu. C'en était donc fait : il était condamné. Il tâcha de secouer cette appréhension, s'efforça, sans succès, de se raidir contre la sentence : elle sonnait à son esprit, sinistrement, un glas continu.

Pour conjurer le sort, il se répandit en prières ardentes, suppliant, avec larmes, le ciel d'écarter de lui le ridicule de cette infortune. On le vit, à cette époque, dans les coins écartés des églises, aux heures solitaires. Même il fit des neuvaines.

Dans la rue, aux vitrines des coiffeurs, il s'attardait à écarquiller des yeux mélancoliques devant les postiches chevelures collées sur des têtes de cire ; et de navrantes hésitations poignaient, tiraillaient son âme. Fallait-il recourir au stratagème, se ravalier aux hypocrisies ? Hélas ! des regards inquisiteurs démasqueraient tôt la fraude qui, découverte, aggraverait la risée. Il pestait de n'être pas né dans un grand siècle à perruques, — celui du Roi-Soleil, par exemple, — où l'on pouvait impunément, de par l'universelle imposture, se déplumer. La stérilité de ce regret approfondissait sa tristesse.

A d'autres moments, il entraînait en des fureurs contre le sort, invectivait la destinée. Pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes chauves ? Pourquoi, puisque la barbe ne tombe pas, les cheveux s'en vont-ils ? Pourquoi chez les femmes ne se perdent-ils jamais ? *Feminis capilli non defluunt*, dit le grave Sénèque. Pourquoi aux seuls crânes masculins ce dérisoire privilège ? Et, alors que tant d'autres, parmi eux, gardent intacte leur pelouse, pourquoi le gazon capricieux déserte-t-il la sienne ? Questions sans réponse. Mystère et déveine.

Il tenta des raisonnements, passa en revue des calvitie historiques, se rappela celle de César qui n'en fut pas ridiculisé. Mais il n'était pas César, lui !

Son désespoir augmenta à la pensée des chères habitudes, des illusions caressées auxquelles il faudra dire adieu.

Par désir de paraître ce qu'il n'était pas, il arborait en littérature, en art, des drapeaux incendiaires et, harmonisée avec eux, une toilette farouche. Semblable ostentation se concilie malaisément avec la chauveté. Assurément, l'inouï luxe capillaire d'un Péladan n'était pas indispensable, mais encore, à défaut d'opulence, ne fallait-il pas la misère. Des convictions batailleuses, coiffées de hardis feutres mous, cravatées de soie flottante, rendraient grotesque un chauve.

C'était, pour jamais maintenant, la condamnation au stagnant classicisme, aux mépris des artistes à crinières, au détesté bourgeoisisme qui le marquait de son stigmat, aux airs rangés, aux graves redingotes, aux cravates philistines, aux chapeaux tuyau-de-poêle. Son allure de jeunesse et de vaillance agonisait avant l'heure.

Il faudrait renoncer à l'amour qui répudie les froids crânes tondus. Se figure-t-on, en effet, faisant sa cour, déployant de fades grâces, bouche en cœur, passionné, avec, aux clairs de lune, des attitudes de langueur, un homme qui n'aurait plus même l'unique cheveu de l'Occasion? Les femmes, dont il avait toujours aimé l'anaisante compagnie, ambitionné le sot suffrage, lui riraient au nez, discrètement d'ailleurs. Ce serait un éternel célibat forcé. La porte de tous les bonheurs interdits se verrouillait devant lui, gardée par l'archange ironique de la Calvitie dont la main s'arme de flamboyants ciseaux brandis!

Enfin, pensée suppliciante pour lui, d'une moralité tant rigide : la débauche dégarnit prématurément les fronts. Cela se dit : il le savait. On allait donc suspecter ses mœurs!

Il sentait la raison s'en aller, la démence, avec ses vertiges, lentement venir, monter, comme une marée, en son cerveau.

Dans ses promenades, de plus en plus rares, il hantait les rues désertes, fuyant la nécessité des saluts, car il craignait qu'on soupçonnât son malheur. Quand le hasard le forçait à un coup de chapeau, il se découvrait à peine, le moins possible : on le trouva grossier.

Puis il ne sortit plus.

La présence d'un être humain lui devint insupportable, suscitait en lui, suivant les cas, de folles terreurs ou des jalousies furieuses. Il renvoya ses domestiques, se débarrassa de tous les objets, tableaux, gravures, portraits, figurines quelconques, qui lui rappelaient ses semblables. Sa propre image lui fut odieuse; il brisa les miroirs qui la réfléchissaient.

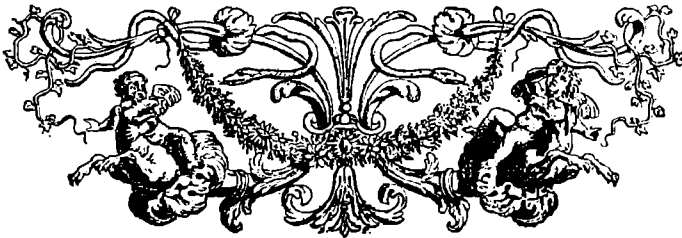
Il vécut solitaire.

Il n'osait plus toucher à sa tête, de peur d'accélérer les chutes; il cessa de se coiffer, de se laver; et la crasse l'envahit. Le soir il ne se couchait plus, pour ne pas déranger ses cheveux, et ne pas être obligé, le lendemain, de les démêler : il passait les nuits sur une chaise. Il s'enfermait, redoutant le moindre courant d'air qui gamine innocemment sur le crâne. Il restait des jours entiers, taciturne, immobile, l'œil inquiet, absorbé dans sa préoccupation éternelle.

. . . . .  
Je l'ai revu. Il est fou. Il est chauve : il s'est, de désespoir, *arraché les cheveux!*

MAURICE DULLAERT.

Juillet 189...



# CARIATIDE

(SONNET EN PROSE)

A JOSÉ HENNEBICQ.

*L*e front ridé, le regard à terre, le torse en arc, les flancs sillonnés de  
 l'épigastre aux hanches de plis douloureux,  
 La morne cariatide s'érige adossée à la porte de ce palais.  
 La prisonnière, entre l'entablement pesant et le socle massif qui l'encastrent  
 en la muraille cyclopéenne,  
 Contemple d'un toujours-pareil regard la fastidieuse allée et venue de mono-  
 tones passants identiques.

*E*lle attend, patiente obstinée, la revanche lointaine et non mensongère  
 promise pour l'aurore d'un jour trouble ou le soir inquiet d'une nuit  
 de désastre.  
 Le barbare, le feu ou le temps, pioche, flamme, émiettement, la délivreront,  
 certaine heure, de ses liens de granit.  
 Et pour lors, nonchalamment couchée dans la solitude des ruines ou la paix  
 des herbes,  
 Elle rouvrira ses tranquilles yeux de pierre aux beaux astres enfin réapparus  
 dans son azur.

*C*réature de rêve et de Paradis, enserrée en les réalités brutales,  
 Soutenue par ses espoirs, élevée par ses désirs, ployant sous un poids de  
 nécessaires douleurs,  
 L'homme est pareil à la cariatide prisonnière.

*E*t comme elle il attend; de quelque mystérieuse et sombre catastrophe  
 D'agonie, la libération de son âme hors la chair, vers Dieu,  
 Primitif vision d'immortalité dont la vie n'a pu jamais déshabituer ses  
 paupières.

POL DEMADE.



## DÉCEMBRE



IDI sonne aux fermes. En un instant les routes s'animent d'ouvriers frileusement emmitouffés, qui se hâtent, silencieux, talonnés par la faim. Les portes des maisons s'ouvrent, se referment; puis, un grand silence tombe. C'est le repos des humbles. — D'épais nuages, aux bords d'ouate soyeuse, chevauchent au ciel, couvrant l'azur qui n'apparaît que dans les éclaircies, en lacs d'une infinie douceur, aux rives incertaines et troublantes, voilant le pâle soleil de Novembre dont l'éclat projette un éblouissement sur les blancheurs de leurs crêtes neigeuses. — Dans la vallée le vent du nord souffle impétueux, en maître. On entend dans la poussée violente de ses rafales rageuses, un sifflement lointain, qui s'exaspère, lugubre trompette des blancs escadrons épars, des cohortes tourbillonnantes et échevelées, qui arrivent, sinistres. Au fond, la Sambre s'agite, violentée. Sa surface, pareille à une écharpe soyeuse de satin gris, se ride, frémit, se refoule aux rives, s'élève en flots tumultueux; rétive, la rivière résiste, et répond aux efforts du vent par des mugissements de colère sourde. — A droite, la forêt s'étage, d'un roux noirâtre, les dernières cimes se fondant brumeuses dans l'horizon lointain. Les frondaisons sont violemment secouées avec un bruissement de sonnaillles. Les dernières feuilles se détachent, tournoient et puis tombent, doucement, délicatement, sur le sol. Et à travers l'inextricable réseau morne des branchettes nues du sous-bois, un immense tapis, bariolé de tons jaunes, noirs, cramoisis, piqué de taches de vert et de pourpre, aux ondulations souples, s'étend, reposant et calme, sous le grondement majestueux des hêtres. — Par instants, le soleil apparaît, dégagé des nuages, et soudain, un sourire illumine le vert tendre des blés, la croupe brune des coteaux, la rouille des bois. Mais déjà le sourire

s'assombrit, s'éteint et brusquement l'Automne laisse retomber sur la terre la tristesse morne de ses ombres grises et de ses hurlements lointains.

LOUIS PIVONT.



## LES YEUX

*O le pouvoir néfaste ou bienfaisant des yeux!...  
D'inconnus éléments alimentent leurs flammes,  
Ils versent l'incendie ou la lumière aux âmes :  
Le reflet de l'enfer ou le rayon des cieux.*

*Œil d'enfant, œil de vierge, œil de femme, œil de mère,  
Vous brillez d'un éclat identique et divers :  
Vous êtes, demi-clos ou largement ouverts,  
Une lueur constante en un globe éphémère.*

*Imprégnés de douceur et d'aigreur tour à tour,  
Vous caressez l'idole et mordez la victime ;  
Vous faites, du secret d'une cornue intime,  
Ou sublimer la haine, ou distiller l'amour.*

*O le pouvoir des yeux, occulte, hiératique!  
Diamants aimantés, polarisés du cœur,  
Ils scintillent du feu que, maudit mais vainqueur,  
Sut dérober au ciel le Prométhée antique.*

*Resplendissants d'extase ou ternis de remords,  
Ils sont tant les miroirs de clartés éternelles,  
Que, même quand l'helminthe a rongé leurs prunelles,  
Un regard encor couve en l'orbite des morts.*

ÉDOUARD BERNAERT.





## Roche Tarpéienne et Capitoie

**Histoire de la Poésie en Italie**, par M. FERDINAND LOISE. Un vol. in-8° de 488 pages. Prix : 5 francs. Éditeur Castaigne.

Quelle merveilleuse patrie d'artistes que ces États d'Italie d'avant M. de Cavour ! « Rome, Florence, Ferrare, Venise, Mantoue, Milan, Naples, Padoue, Urbin, Turin, écrit M. Loise, étaient autant de foyers resplendissants d'où rayonnaient toutes les magnificences de l'art et du génie... On vit alors ce que peut la décentralisation pour féconder la pensée. La puissance d'irradiation est décuplée quand six foyers au lieu d'un seul contribuent à la diffusion des lumières. » C'est l'histoire de l'évolution poétique, en ce paradis terrestre d'art littéraire, que M. Loise, a entrepris de nous raconter. Je dois dire aussitôt que l'auteur a triomphé de toutes les difficultés. M. F. Loise, qui est un enthousiaste, ce dont je le loue, a réalisé en cette *Histoire de la Poésie en Italie*, une noble et très belle œuvre, pour laquelle je réclame une place en la bibliothèque de tous les amis de la grande littérature. Si casaniers d'esprit que nous soyons, ici en Belgique, j'espère que nous allons courir, cette fois, — fût-ce les pieds sur les chenets, — en l'aimable et docte compagnie de M. F. Loise, la ravissante aventure d'un vrai voyage en cette poétique Italie dont nous ne connaissions, jusqu'à ce jour, les provinces et les capitales littéraires que par les tout petits manuels de rhétorique, ces Bædecker de l'admiration conventionnelle.

N'oubliez pas, s'il vous plaît, que ces capitales littéraires s'appellent Saint-François d'Assise, Jacopone, Dante Allighieri, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, le Tasse, Berni, Marini, Maffei, Métastase, Goldoni, Alfieri, Monti, Manzoni, Léopardi, Silvio Pellico, Giusti, Niccolini, etc., etc.; que ces provinces s'intitulent, pour ne citer que les principales, les Fioretti, la Divine Comédie, Roland furieux, la Jérusalem délivrée, les Hymnes sacrés, mes Prisons, etc., etc., et enfin, que nous avons en M. F. Loise, pour nous mener heureusement en ce voyage vers cette Golconde de la pensée, un guide qui sait la langue, l'histoire, les œuvres, les hommes de cette terre enchanteresse d'Italie, un guide enthousiaste des grandes idées et des belles choses et capable, vertu rare de la critique, de nous faire partager aussitôt ces sentiments.

Voilà plus de raisons qu'il n'en faut, me semble-t-il, pour faire un sort heureux à l'*Histoire de la Poésie* et à son auteur, M. F. Loise.

De cette communion avec la pensée de l'Italie ancienne, de l'Italie d'hier, nous reviendrons un peu plus homme. Et cela nous aidera à être de ce temps qui prétend,

louable orgueil, n'être étranger à rien. Peut-être aussi sera-t-il urgent, et plus tôt qu'on ne croit, pour sainement juger l'Italie de demain, de savoir ce que fut le passé intellectuel de ce peuple. La critique d'avant garde, naguère tournée vers le nord, où apparurent le Préraphaélisme, Ibsen, Tolstoï, Wagner, Maeterlinck, Nitsche, tourne déjà les yeux vers le midi : quelques noms sont chuchottés à mi-voix, on parle de Gabriel d'Annuzio, d'Antonio Fogazzaro.

M. de Voguë annonce une *Renaissance latine*. La lumière nous viendrait-elle une seconde fois du midi?

Tout ceci fait du livre de M. Loise un livre d'actualité auquel je souhaite le grand succès qu'il mérite.

POL DEMADE.

\* \* \*

**Petit Catéchisme liturgique**, par l'abbé HENRI DUTILLIET.

Que les gens qui ne pratiquent pas la religion catholique ignorent le langage, le costume, le geste, toute la symbolique de l'Église, cela se conçoit; mais ce qui est surprenant, c'est que tant de fidèles, assidus aux offices, ne connaissent ni le sens détaillé des cérémonies qu'ils regardent, ni la signification des paroles et des chants qu'ils écoutent, ni même l'acception des divers ornements et des différentes couleurs dont le prêtre se sert, suivant les jours.

Ce qu'il faudrait, ce serait un petit ouvrage de format commode, coûtant très bon marché, écrit dans un style lucide et presque naïf, et contenant et expliquant par le menu, très clairement, très nettement, les cérémonies de l'Église, divulgant chacune de leurs allégories, chacun de leurs emblèmes, définissant les termes techniques, indiquant les causes et le sens des antiennes et des proses prescrites à certains jours, publiant la signification même des objets qui servent aux besoins du culte; il faudrait, en un mot, un livre très substantiel et très court, permettant au lecteur de trouver, en une minute, la réponse aux questions qu'il voudrait résoudre.

Ce livre existe; c'est celui-ci.

JORIS-KARL HUYSMANS.

\* \* \*

**Cours élémentaire de liturgie sacrée**, d'après le rit romain, par le P. A. Velghe, professeur au Grand Séminaire de Versailles. (Première partie : le *Missel*. — Deuxième partie : *Bréviaire et Rituel*.)

Nous sommes heureux de signaler à côté du *Petit Catéchisme*, recommandé aux croyants par Huysmans, les travaux liturgiques d'un religieux éminent : M. l'abbé Velghe. Ces œuvres ne s'adressent plus seulement aux simples fidèles, mais aux esprits de haute culture, aux jeunes séminaristes, aux prêtres eux-mêmes. C'est un degré d'initiation plus avancé en cette admirable *liturgie* que Dom Guéranger défi-

nissait « l'ensemble des symboles, des chants et des actes au moyen desquels l'Église exprime et manifeste sa religion envers Dieu. » M. l'abbé Velghe est un excellent initiateur. Ceux qui feront ce nouveau pas sous sa conduite, n'auront qu'à se louer et du guide qu'ils auront pris et des merveilles qu'ils auront découvertes en le suivant.

P. D.

\* \* \*

**Sous les Brumes et les Clartés des Flandres**, par ÉMILE GREYSON. Castaigne : un vol. : 2 francs.

M. de Haulleville nous affirmait, naguère, que l'auteur de ces trois nouvelles, autant dire le père de ces trois Grâces, — *Eefje*, le *Calvaire*, *Mélodie Idyllique*, — était un écrivain à cheveux blancs. Comme nous n'avons pas l'honneur de connaître M. Émile Greyson nous croyons aveuglément aux cheveux blancs. Mais on nous permettra bien, je pense, de ranger parmi les jeunes l'auteur de ce délicieux volume.

Est jeune quiconque se développe toujours, disait l'autre jour, avec esprit, M. l'abbé Félix Klein. S'il fallait une preuve de cette jeunesse de talent, nous la trouverions dans ce fait : *Sous les brumes* nous a charmé par ce je ne sais quoi de neuf, de frais, de simple et d'artistique, tout à la fois, de traduisible enfin en cette formule que nous présentons, faute d'autre, *avoir vingt ans dans l'âme et dans le style*, le plus bel âge littéraire. Et touchez-là, Monsieur, vous êtes des nôtres, en attendant que nous soyons des vôtres.

P. D.

\* \* \*

**La Vie héroïque** des Aventuriers, des Poètes, des Rois et des Artisans. Théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman — par Saint-Georges de Bonhéliier. Je crois que ce livre est très beau mais, franchement, je n'y comprends rien. J'ai rencontré dans ces deux volumes : des *conducteurs de tonnerre*; des messieurs qui portent tout le temps des *cruches de sang*; des *corbeilles de foudres*; des *batailles de volcans*, et cent autres choses tout aussi naturelles.

Ce M. Saint-Georges de Bonhéliier doit être un homme bien extraordinaire : il n'est pas donné au premier venu d'écrire deux volumes dans lesquels on trouverait malaisément une page entière qui fût compréhensible à un encéphale moyen!

POL DEMADE.



Je crois en l'Église romaine, catholique, apostolique...

PAUL VERLAINE (*Bonheur*).

Point de religiosité vague chez Verlaine, point de christianisme romantique. Poème essentiellement catholique, *Sagesse* est le plus généreux hymne de foi depuis un siècle de lyre française. Depuis Racine, le catholicisme n'a pas inspiré de plus beaux vers.

OSCAR HAVARD (*Le Patriote*, 2 déc. 1894, d'après le *Monde*).

Le poète Paul Verlaine, auteur de *Sagesse*, *Amour et Bonheur*, est mort chrétiennement, à Paris, le 8 janvier 1896. Verlaine est des nôtres. « Le christianisme lui doit les chants les plus harmonieux qu'il ait inspirés, depuis ceux du Grand Hymnaire. » (H. Carton de Wiart, *Justice sociale*.) Nous n'avons point honte de confesser que le poète fut, dans toute l'évangélique tristesse du mot : *un pauvre pécheur*. « Mais, si pécheur qu'il ait été, comme nous le sommes tous, nous ne nous sentons nullement humiliés de partager la foi qui lui inspira de si beaux accents. » (Jean Lacoste, *Gazette de France*.) Nous avons, en effet, l'honneur d'appartenir à cette miséricordieuse religion de Jésus-Christ qui nous donne, en exemple de pénitence et de foi : Madeleine, une pécheresse; le Bon Larron, un bandit; Augustin, un débauché.

« L'âme complexe et débile du poète valut mieux peut-être, aux yeux de Celui qui sait tout voir et tout soupeser, que celle de beaux Pharisiens dont la vie paraît, au dehors, plus régulière et plus une. » (Jean Lacoste, *loc. cit.*)

Quoi qu'il en soit, — et en attendant de célébrer ici, littérairement, comme il convient, « le plus grand poète catholique de toute notre littérature » (A. Mithouard, *Le Monde*) — le Comité de *Durendal*, dans une pensée chrétienne que tous ont approuvée, a convoqué les amis de Paul Verlaine à assister à un service solennel pour le repos de cette âme entrée dans son Immortalité.

Ce service a été célébré le mercredi 15 janvier à 11 heures, en l'église Notre-Dame de la Chapelle. Notre ami et collaborateur, M. l'abbé Henry Moeller, a chanté la messe et l'absoute. Cette manifestation religieuse,

d'un caractère tout intime, s'est passée dans le plus grand recueillement. L'âme du poète catholique a dû en être soulagée.

Au premier rang de l'assistance, très ému, on a pu voir le fils du défunt, M. Georges Verlaine.

Citons, parmi ceux qui avaient tenu à associer leurs prières à celles du prêtre : MM. Henry Carton de Wiart, Pol Demade, José Hennebicq, Émile Verhaeren, D<sup>r</sup> Heger, E. Van Mons, secrétaire des Musées royaux, Maurice Cartuyvels, Maurice Dullaert, M<sup>me</sup> Dullaert, MM. Armand Thiery, professeur à l'Université catholique de Louvain, De Brabandere, Goemaere, le général en retraite Bernaert, Édouard Bernaert, Franz Folie, Engel Musche, l'abbé Léon Gruel, Léonce Ducatillon, Vanhamme, Thoma, etc., etc...

S'étaient fait excuser, en nous assurant être *de cœur et de prière* avec nous :

M<sup>me</sup> la comtesse Ed. de Liedekerke, M. le baron de Haulleville, MM. Eugène Gilbert, au nom de la *Revue générale*, Ferdinand Loise, Albert Guequier, Maurice Ranwez, Ch. Lagasse de Loch, Jean Casier, Firmin Vandenbosch, notre vaillant collaborateur, M<sup>me</sup> Pol Demade, MM. Jean Demade, Thomas Braun, Jules Renkin.

MM. Edmond Picard et Edgard Baes, empêchés, nous ont exprimé leurs regrets de n'avoir pu se joindre à nous.

Au nom de *Durendal*, tous nos remerciements à nos amis connus ou inconnus.

Une scène des plus touchantes s'est passée après l'absoute, à la sacristie, M. Georges Verlaine, que la maladie avait empêché d'assister, à Paris, aux funérailles de son illustre père, est allé remercier avec effusion notre ami, M. l'abbé Moeller :

« Grâce à vous et à vos amis, a dit le fils de Paul Verlaine, j'ai pu rendre à mon père, aujourd'hui, mes devoirs religieux. Je vous en remercie du fond du cœur. »

---

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

---

**M**ONSIEUR le baron de Haulleville a publié, dans le *Journal de Bruxelles*, parmi ses notes au jour le jour, ces considérations fort judicieuses sur le roman :

« La littérature romanesque est aussi ancienne que le monde. Les moralistes ne parviendront pas à l'exterminer. Qu'ils appliquent donc tous leurs efforts non pas à tonner contre des lectures inévitables, mais à changer les mœurs des lecteurs et surtout celles des auteurs.

Si vous parveniez à ne faire lire à un peuple que de « bons romans », vous auriez créé un instrument puissant de propagande morale et religieuse.

Renoncez donc à tuer le roman, mais cherchez à l'améliorer pour le plus grand bien de la multitude, qui veut être *amusée*. »

Et à ce propos notre éminent confrère cite cette amusante histoire :

« Dans le temps, au *Journal de Bruxelles*, j'ai voulu supprimer, moi, le roman-feuilleton. J'adressai, dans ce but, une circulaire aux abonnés pour leur demander leur avis. Vous auriez été bien étonné de lire les lettres de protestation que je reçus, par exemple, de la part de certains ecclésiastiques. Je me souviens d'une lettre émue d'un curé du pays wallon qui me suppliait de ne pas le priver de sa tranche quotidienne de roman. « Cher monsieur, écrivait-il, je suis ici confiné à la campagne, dans un village, au milieu de braves paysans sans aucune culture littéraire, sans bibliothèque moderne, sans revues périodiques. En dehors de mon ministère pastoral, je ne vois personne qui me parle de choses qui m'intéressent. Le feuilleton de mon journal est une de mes rares distractions. Je vous en conjure, ne m'en privez pas. » Le bon curé conserva « son feuilleton », mais malgré moi. »

\* \* \*

**M**ONSIEUR Gaston Deschamps, dans une de ses chroniques littéraires du *Temps* (décembre 1895), rapporte cette édifiante anecdote que lui a contée Angelo Conti de Venise, l'intime ami de Gabriel d'Annunzio. Un jour, le célèbre romancier italien reçut une lettre où un jeune Belge lui exprimait des sentiments de vive admiration. Ce Belge, en terminant cette épître, demandait au « cher maître » la permission de lui dédier un sonnet : « J'espère, ajoutait le Belge, que votre indul-

gence voudra bien ne pas trop apercevoir les inexpériences et les faiblesses que dénote cet essai juvénile ». *Suivait un magnifique sommet de Heredia.*

Décidément nous tenons, en Belgique, à justifier notre vieille réputation de corsaires littéraires.

M. Deschamps nous rendrait un vrai service en nous signalant le nom de ce jeune Belge.

\* \* \*

UNE description de Gavarnie (Laurent Tailhade) : « Cette description, vous la pourrez lire dans le *Voyage aux Pyrénées* où, malgré force jolis détails, le « spectacle sublime » de Gavarnie est assez faiblement rappelé. Le procédé minutieusement exact de l'auteur, la notation rigoureuse de tant d'objets divers font paraître une précision sèche tout à fait insuffisante pour évoquer cette grande fantasmagorie de la montagne. Les précipices d'ombre, les forêts suspendues au bord des gouffres, le chaos de Gèdre peuplé de roches erratiques, malgré leurs beautés intrinsèques, tirent leur principal attrait des jeux de la lumière, de l'éther incomparable où se profilent en vigueur les montagnes de Gavarnie, les tours du Marboré. Et quel mot suffirait à peindre ces enchantements? Cette lueur, rose le matin, contourne amoureusement les cimes, avive peu à peu les reliefs, dissout la nuit avec lenteur. A midi, elle flamboie, aveuglante dans la transparence des eaux, le vert cru des prairies, les teintes violentes des fleurs, iris, gentianes, aconits. Puis, vers le soir, les masses déjà rousses des tilleuls et des frênes s'étendent comme un tapis aux teintes chaudes sur les versants où le crépuscule promène déjà ses ombres violettes. C'est le pays des légendes. Ici, le rêve a fleuri spontanément comme une fleur du sol volcanique. Voici le torrent où, pendant les nuits de juin, les mantes éperdues viennent tenter les beaux pastours; voici le ravin où sonne la cloche bénite de Noël qui appellera au jugement dernier les ancêtres de la vallée. Et, dominant cette terre de prestige, voici par delà nos montagnes, entre Espagne et France, le rocher où Roland essaya, mais en vain, de briser son épée :

*Durendal fier le perrun de sardoine,*

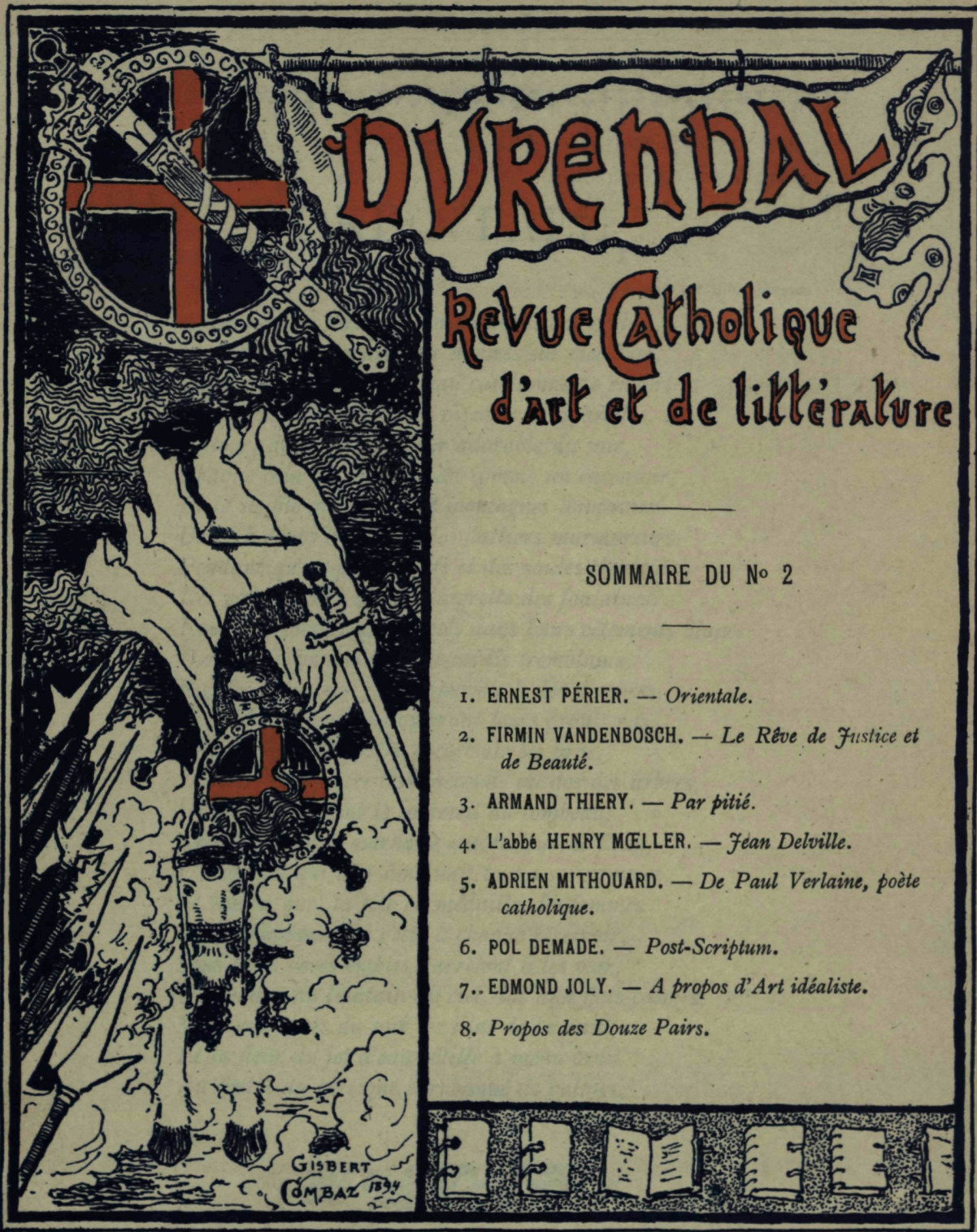
dit le moine Théroulde en son fruste parler. Le souvenir de Roland est vivace chez ce peuple ingénu qui d'ailleurs mêle volontiers le souvenir de Henri IV aux exploits du preux Carlovingien; de même, au pays d'Ermenonville, s'il en faut croire Gérard, la mémoire de Jean-Jacques et de la Belle Gabrielle ne font qu'un dans les traditions rustiques des trouvères plébéiens. »











# DURENDAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 2

1. ERNEST PÉRIER. — *Orientale.*
2. FIRMIN VANDENBOSCH. — *Le Rêve de Justice et de Beauté.*
3. ARMAND THIERY. — *Par pitié.*
4. L'abbé HENRY MÖLLER. — *Jean Delville.*
5. ADRIEN MITHOUARD. — *De Paul Verlaine, poète catholique.*
6. POL DEMADE. — *Post-Scriptum.*
7. EDMOND JOLY. — *A propos d'Art idéaliste.*
8. *Propos des Douze Pairs.*



J. VON CASSEL  
ÉDITEUR  
BRUXELLES



---

# ORIENTALE

---

A MON AMI POL. DEMADE.

*Au milieu du jardin plein de floraisons grêles,  
 Le portique, aux arceaux ajourés sur ciel d'or,  
 Couvre un bassin dont l'eau carillonneuse endort  
 Des flamants détachés en oiseaux d'aquarelles.  
 Autour, dans la splendeur adorable du soir,  
 Chaque coin de feuillage est comme un encensoir,  
 Et le souffle qui vient des montagnes lointaines  
 Berce à coups d'éventail les dattiers murmureurs,  
 Pendant qu'au pied des ifs et des saules pleureurs  
 Les vasques d'où surgit l'aigrette des fontaines,  
 Font aux vieillards sculptés dans leurs vêtements blancs  
 Un miroir immobile entre les lis tremblants.  
 Rigides dans leur rêve et pareils à des marbres,  
 Avec leurs capuchons ombrant leurs profils ras,  
 Les uns dont la prière encorbelle les bras,  
 D'autres qu'une tristesse accoude au dos des arbres,  
 Ils écoutent, avant le sommeil du tombeau,  
 Chanter dans le murmure ensorceleur de l'eau,  
 L'Esprit à qui leur âme unit toutes ses gammes.  
 Et tandis que, la tête en médaille, les femmes  
 S'enguirlandant du geste à chaque réservoir,  
 Sous leurs vases emplis s'arrêtent à les voir,  
 Un nuage, au lointain du ciel, lac aux flots calmes,  
 Mêlé aux roses du soir les lilas de la nuit,  
 Et la fleur du jet d'eau pétille à menu bruit  
 Au centre du portique enrubanné de palmes.*

ERNEST PÉRIER.



# Le Rêve de Justice et de Beauté

A DOM GRÉGOIRE FOURNIER.

Il n'y a de vrai dans la vie que les  
chimères que nous rêvons.

GARDEY D'ACREVILLY.



À soirée était d'une exquise et tiède douceur, tout embaumée de lilas; les ors tendres, les bleus mourants, les verts pâles s'harmonisaient au ciel en une symphonie délicate et discrète; la vie s'était retirée derrière les volets clos des vieilles demeures; l'heure était au rêve, la nature conviait aux confidences...

Des prosaïsmes utilitaires de sa vie actuelle, Rodolphe sentit émerger son âme de prime adolescent — telle qu'alors, aux jours radieux de début, battant des ailes, impatiente et frissonnante, vers de téméraires et parfois contradictoires idéals...

En cet instant il perçut nettement, parmi les tourmentes d'idées dans lesquelles tournoya sa jeunesse, la faillite lamentable de l'Action et la survivance triomphante du Rêve...

— Agir et rêver, c'est toute la vie, cela, dit Rodolphe en s'adressant au frère de cœur et d'intelligence assis en face de lui... Mais vois-tu, pour que ces deux éléments essentiels de toute existence d'être tant soit peu pensant, se fusionnent et s'équilibrent en ce que d'aucuns appellent l'harmonie et d'autres le bonheur, il faut que l'adolescent, après une éducation plus adéquate que celle que nous subîmes, débouche dans un état social moins désesparé et moins disloqué que le nôtre...

— Il est de fait, interrompit André, que nous fûmes élevés l'un et l'autre sous une cloche pneumatique d'où tout élan vers l'action et toute tendance au rêve étaient graduellement et scrupuleusement aspirés... Nous y cotoyâmes des choses du passé tellement lointaines qu'elles ne pouvaient recéler aucun apprentissage de la vie, et telle-

ment glaciales qu'elles coupaient net tout essor vers la songerie... Inutile et inefficace, certes, cette éducation, mais non nuisible, puisqu'en somme elle retenait seulement, mais n'annihilait point les facultés vitales... Œuvre de serre-frein excessive, soit, mais une fois libérée, la machine a-t-elle marché de moins rapide et de moins fière allure?

— Allure insensée, sans souci clairvoyant de l'obstacle, avec, au bout, l'écrabouillement contre le talus... Agir est aisé : l'action est en germe impatient d'éclorre dans toute nature de jeune homme; mais agir avec clairvoyance et discernement...

— Ne continue point, s'exclama André. Est-ce bien toi que j'entends prêcher la prudence, l'adresse, le calcul, toutes ces petites armes des ambitieux et des malins?

— Eh! que tu me comprends mal, répondit Rodolphe... Non, je ne reproche point à nos maîtres d'autrefois de ne nous avoir point appris dans Machiavel, Richelieu et Talleyrand à chevaucher sur la croupe des plus nobles et plus grandes idées vers la conquête de l'or et des honneurs... Mais je leur en veux de n'avoir point mis notre enthousiasme au diapason de la modernité et de ne nous avoir point munis préalablement de ce noble viatique du sens critique — prends ce mot dans son acception la plus élevée — qui nous eût épargné ces heures atroces de notre vie où nous faillîmes mépriser l'idéal que nos chrétiennes mères avaient mis en nous...

Et Rodolphe, se penchant vers le compagnon aimé de sa batailleuse adolescence, évoqua les jours de lutte de jadis : « Reporte-toi, André, à l'aube bénie et lumineuse de notre jeunesse... Notre enthousiasme était un pur métal en fusion sans mesquin alliage d'intérêt... Nous ne demandions qu'à pouvoir le dilapider sans compter au service du Maître dont la claire et pure vision ne s'était point obscurcie en nous depuis son souverain lever sur nos âmes au matin radieux de la première communion... Au devant des foules, des hommes portaient l'emblème de ce Maître, comme une promesse de justice... Nous nous sommes joints à l'armée du Christ en humbles petits conscrits et avons

été de toutes les étapes, rudes parfois, mais inoubliablement chères de la croisade... Mais Jérusalem conquise, pourquoi se contenta-t-on de faire flotter l'étendard de la Croix au haut des créneaux... en même temps qu'on laissait le tombeau du Christ au pouvoir des infidèles?... Notre enthousiasme s'était mis en marche dès le jour, dans la certitude qu'avant la halte du crépuscule quelques injustices auraient été redressées, quelques misères soulagées, quelques révoltes apaisées... Vanité de l'illusion : l'emblème de la Rénovation chrétienne se transforma soudain à nos yeux déçus en paravent d'iniquités et toutes les spontanéités combatives furent confisquées au profit de l'immuable et stagnant passé... A quoi bon, dès lors, agir, lutter, se battre, puisqu'à l'idéal du progrès frappé de stérilisantes suspicions, s'était substitué l'idéal de la conservation?... Avec le regret de tant d'heures inutilement dépensées, la jeunesse déserta l'action et se réfugia dans le Rêve...

Ah! le Rêve, le Rêve consolant et régénérateur, aux grands horizons illimités!... Qui donc osa parler de son inanité? Il n'est plus pour nous la petite jouissance égoïstement personnelle et passionnelle des romantiques... Tour d'ivoire encore, certes, mais dressée au promontoire le plus altier de l'esprit avec, en perspective, la plus lointaine, la plus insoupçonnée, la plus aventureuse vallée de l'Idée... L'Art a cessé d'être une solitaire volupté pour devenir un apostolat prosélytique... Certes, il demeure toujours, — c'est son essence, — le culte du Moi, mais d'un Moi perpétuellement agrandi par l'alluvion de toutes les conceptions nouvelles qui se lèvent et se précisent aux horizons de demain, chimères apparentes, futures réalités!... Et là est le rôle de l'Art, puisque la débâcle de l'action voue la neuve génération à ne donner corps à aucune de ses hautes aspirations : les vêtir de beauté immortelle et splendide et les léguer à l'avenir novateur comme des fiancées prédestinées, de fécondes épousées, des divinités rédemptrices... Car les générations se relient entre elles par les anneaux des causes et des effets, des espoirs et des réalisations... Les fières illusions que nous cultivons au parterre de nos âmes, d'autres viendront

qui tenteront de les implanter dans la vie... D'autres captiveront et tiendront dans leurs mains les cygnes, blancs messagers de Salvation, qui passent au ciel inaccessible de nos songes... Ayons les yeux là-haut : guettons-y la migration des promesses régénératrices qui viennent du côté de l'aube et soyons-leur fraternels...

— Ton rêve est noble, mon frère, s'écria André, et sa voix tremblait d'une communiante émotion... Mais entre tant d'idées nouvelles qui se lèvent — drue floraison — aux champs de la pensée, à quoi reconnaître celles vouées aux réalisations futures?...

Rodolphe arrêta son ami : « Eh! n'avons-nous pas, dit-il, la double mesure souveraine de la Justice et de la Beauté?... »

Avec un geste découragé et las, André murmura, pensif : « Qu'est-ce qué la Justice? Qu'est-ce que la Beauté? »

Et élevant la voix : « Regarde comme en des camps rivaux et contraires des hommes également sincères prétendent détenir, ici le monopole de la Justice, là le monopole de la Beauté... »

— C'est une prétention parfois fondée et souvent de bonne foi, répondit Rodolphe. Si nombreuses sont les contingences d'égoïsme, de rivalités, de passions qui obscurcissent en nous, vis-à-vis des idées d'aujourd'hui, la lumineuse clarté des principes! Mais vis-à-vis des idées nouvelles, s'exhaussant des brumes du devenir en leur blanche et virginale nudité, ces contingences n'existent point... Et nous pouvons les juger, ces idées, avec cette haute et décisive garantie d'impartialité et de vérité : le désintéressement... Projetons vers elles, orientons vers les matins où elles surgissent le meilleur et le plus sacré de notre personnalité; car la Justice est en nous, en nous la Beauté : sous le lourd et vain mausolée de compromis sociaux et des conventions artistiques, elles dorment en nous, ces immortelles Reines du Cœur et de la Pensée, et il suffit, pour qu'elles s'éveillent et se dressent en leur initiale splendeur, d'un souffle et d'un rayon venu de l'Eldorado des idéals inviolés... Frère, ne les as-tu point senti tressaillir en toi au souffle d'*absolue* fraternité que Tolstoï a fait passer sur les consciences, comme aussi sous la caresse du rayon d'*absolu* mysti-



cisme qui irradie le frontispice de *l'En Route* de J.-K. Huysmans... Et n'est-ce point alors, en dépit du cannibalisme social qui nous étreint et de la cuistrerie littéraire qui nous enveloppe, comme un renouveau de première communion et ne nous paraît-il point que la Justice vient seulement de nous être révélée et que l'intuition de la Beauté vient de nous être départie?

— Alors, demanda André, vivre dans l'avenir...

Et Rodolphe de l'interrompre : « Oui, vivons dans l'avenir, vivons avec l'avenir, vivons selon l'avenir... Appareillons nos âmes vers lui comme vers le havre consolateur des banales petitessees ambiantes et réalisateur de nos immenses espérances rédemptrices... C'est la terre promise où fleuriront — tardives pour nous — les lys rouges de la Justice et les lys blancs de la Beauté, dont les graines germent confusément en les derniers venus de ce temps... « Il n'y a de vrai dans la vie, a dit Barbey d'Aurevilly, que les chimères que nous rêvons. »

Les deux amis s'étaient levés; à un détour du chemin, *l'Enfant* vint vers eux, une touffe de lilas à la main... Rodolphe le souleva dans ses bras, écarta ses flottantes et soyeuses boucles blondes et, plongeant d'un regard anxieux au fond de ses deux yeux d'azur et de clarté, il murmura : « L'avenir est en ces tous petits, ils portent déjà en eux la vision claire de nos tâtonnantes ébauches, l'aboutissement définitif de nos songes épars; aimons-les, car ils perfectionneront en eux le meilleur de notre être moral et intellectuel; vénérons-les, car ils approcheront plus près que nous de la Grande Lumière, — but éternel de l'éternelle marche de l'humanité; mieux que nous ils pratiqueront la Justice; plus que nous ils honoreront la Beauté... »

FIRMIN VANDEN BOSCH.



---

## PAR PITIÉ

---

**V**ERLAINE est de ceux à qui la pitié se donnait sans compter. Il s'abandonnait totalement à elle, comme un féal à son seigneur : *Garde-moi puisque je suis à toi*. Il s'offrait à la pitié, impérieusement, passionnément, comme un pauvre à bout de tout; il la forçait, par je ne sais quel absolu délaissement de tout son être misérable, à s'incliner vers lui et à pourvoir pour celui qui avait renoncé à se garder lui-même dans la lutte quotidienne. Et nulle misère n'est plus faite pour être secourue que celle-là qui ne se nie, ni ne se cache, ni ne se vante, ni ne se maudit, mais se confesse, se révèle et se reconnaît sincèrement dans cette demi-naïveté qui semble dire avec une candeur triste même les brutalités. Tel nous l'avons vu en Belgique, peu après un étrange voyage de conférences en Hollande, où le naïf pitoyable qui était en lui avait, à quelques groupes ultra-jeunes, paru si adorablement évocateur et mystérieux. Verlaine s'était amusé de cet effet qu'il nous détaillait et caractérisait en phrases simples, froides et impassibles, comme s'il se fût agi d'un autre. Vraiment, il avait le secret de vous angoisser sur lui-même, en parlant ainsi de son moi, sans paraître en être, et en se livrant, cœur et âme, sans pleurer autrement que du bout de lèvres indifférentes et railleuses.

Au jeune barreau, aux XX, au Cercle Léon XIII, trois conférences, ou plutôt trois ainsi faites « diseries » de petites choses qu'on n'entendait qu'à deux pas et qui faisaient peine à écouter vivre dans sa sourde voix cassée si émotionnante. Puis quelques rares repas pris ensemble et de longues causeries pendant plusieurs jours. Parfois un regain d'emballement, une thèse encore où le cœur allait gaiement, oublieux de tout, et le personnage se risquant, en une envolée de belle

ardeur, pour l'attaque ou à la défense de ce qu'on voulait ou de ce qu'on disait. Le soir, la dernière fois, les uns et les autres de notre groupe s'en allaient sans prendre garde; la causerie de Verlaine se poursuivait vers lui-même, ainsi qu'il affectionnait, pour se meurtrir avec un sourire de douce et triste dérision. Sa vie lamentable, c'était la redite toujours, cette redite où on se sent faible indiciblement et abîmé de hontes dont on n'aurait plus le droit d'être honteux. Enfin c'était le banal de sa conversion vaillante, héroïque, puis succombante, sans lendemain après des affres de lutte. Et dans cette fin de soirée il n'y eut plus que la tristesse pénétrante de cette âme qui s'était reprise au bon Dieu, mais qui pleurait sa misère comme l'évangélique fils et rêvait encore du séjour de fête et de joie dans la riche bonté de la maison paternelle. Et voici que, par une richesse infinie de miséricorde, la prière déchirante de ses souffrances humiliées est exaucée, exaucée royalement, divinement. Dieu a eu pitié. Voici, à lire dans les journaux, que c'est doucement et chrétiennement que ce pauvre Verlaine est mort, « s'étant scrupuleusement confessé, ayant reçu avec extase sur ses lèvres, qui très tard apprirent à prier, l'Hostie immaculée, le viatique qui donne la force à ceux qui s'en vont ».

Pour le repos de celui qui s'en va vers l'Homme-Dieu dont il pouvait comprendre un peu les souffrances, les ignominies innocemment supportées, il me semble que de tout cœur j'ai prié un des meilleurs *De Profundis* de ma vie:

*De profundis clamavi ad te, Domine.*

*Si iniquitates observaveris, quis sustinebit?*

J'ai crié, de l'abîme, vers toi, mon Dieu. — Si tu pèses strictement nos fautes, quelle vie pourra soutenir ton jugement ?

ARMAND THIERY.

*Professeur à l'Université catholique de Louvain.*



## JEAN DELVILLE



NOTRE revue, *Durendal*, s'est posée dès la première heure, en champion de l'art idéaliste, ou plus simplement: de l'art, car l'art, de par sa nature, est essentiellement idéaliste. Un des principaux buts que nous nous sommes proposés, en fondant cette revue, était d'apporter notre modeste pierre à la reconstruction du temple de l'Idéal, si fortement ébranlé, soit par un naturalisme répugnant et essentiellement anti-esthétique, soit par des tendances malades et folles de soi-disant artistes névrosés, confondant l'art avec l'extraordinaire, l'échevelé et le baroque.

Notre revue manquerait donc à son devoir en passant sous silence la création d'un salon d'art idéaliste à Bruxelles.

Il faut de l'audace, il faut du courage, il faut un enthousiasme hors de pair, pour entreprendre, en ce temps de veulerie, de mercantilisme et d'avachissement, une œuvre aussi intellectuelle.

Ceux qui connaissent Jean Delville, le fondateur des salons d'art idéaliste, savent que c'est un de ces hommes de caractère dont l'enthousiasme ignore les obstacles. Pauvre, sans le moindre appui officiel, délaissé, pour ne pas dire rebuté, par ceux dont il était en droit d'attendre l'aide, faisant fi de toutes les réclames tapageuses ordinaires, il a osé entreprendre cette œuvre méritoire, fort de son seul enthousiasme, confiant dans sa vigoureuse intellectualité et dans la puissance du génie.

Artiste, il l'est dans l'âme, Jean Delville. Jamais peintre n'a mérité autant que lui ce titre si beau, et parfois, hélas! si mal et si injustement porté. L'art c'est son culte. Il ne vit que pour lui. Dédaignant les contingences de la vie, il se contraind à une existence dure, toute

de privations et presque de misère, pour se consacrer tout entier à son art. Aussi dès que nous avons connu Jean Delville, l'avons nous aimé. D'instinct, toute notre affection et tout notre enthousiasme sont allés à lui. Nous l'avons visité en son sanctuaire, c'est-à-dire, en son atelier. L'atelier de l'artiste n'est-ce pas le sanctuaire de la Beauté? Quand on y entre on se sent tout pénétré de respect, on se tait naturellement comme dans un temple, on se recueille, on contemple, on admire en une muette prière d'enthousiasme et d'amour; on y devine la présence de Dieu, présent partout, mais plus spécialement présent là où est la Beauté, reflet essentiel de la Divinité.

Le fait seul d'entreprendre l'organisation d'un salon d'art idéaliste, est éminemment louable et doit être souverainement exalté. Le succès importe peu. Ne dépend-il pas, du reste, bien souvent, de camaraderies achetées au prix de la plus basse flatterie, indigne d'une âme d'artiste?

Dès qu'un effort vers l'idéal est fait, il est du devoir de toute âme élevée de l'applaudir et de l'encourager.

Mais il y a plus qu'un effort dans l'œuvre dont nous parlons. Le salon d'art idéaliste renferme des œuvres fort belles, dénotant des tempéraments d'artistes et promettant pour l'avenir. N'y eût-il, du reste, que les tableaux de Jean Delville, son *Satan*, son *Imperia*, la *Fin d'un règne*, la sublime tête d'*Orphée*, etc., que ce serait un succès. La beauté d'un salon d'art ne consiste pas dans le nombre, mais dans la valeur des œuvres exposées. Or, peu d'artistes ont produit en si peu de temps des œuvres aussi géniales que celles de Jean Delville. Il y a au moins une idée dans ces œuvres. Elles sont le fait d'un penseur. Et quelle puissance, quelle finesse, quelle vigueur, quelle netteté de dessin ce penseur met au service de sa profonde intellectualité.

Nous avons admiré avec joie, nous l'avions reconnu déjà lors de l'exposition du prix de Rome, les aptitudes spéciales de Jean Delville pour l'art religieux, dont *Durendal* a parlé et reparlera encore. C'est un simple dessin, mais un dessin merveilleux : une tête de vierge idéalement belle, ingénieusement entourée d'épines et baisant avec

---

amour les pieds sanglants du Christ. Ce dessin est de toute beauté. C'est une œuvre ravissante, on ne se lasse pas de la contempler.

Mais il n'y a pas que des œuvres de Jean Delville au salon d'art idéaliste. « A côté d'idéalistes de pensée et de forme comme J. Delville et J. Middeleer, » ainsi que l'a fort bien dit notre ami José Hennebicq, en paroles que nous faisons nôtres et que nous approuvons absolument et sans réserves, « on y voit les *idéalisateurs*, ou si vous » voulez des idéalistes poursuivants de la forme impeccable, pure et » belle, tels que MM. Wansart, E. Motte, M<sup>lle</sup> H. Calais, J. du Jar- » din, H. Boulenger, Rion, Hamesse, G.-M. Stevens, Chabas, » Maxence, etc. Et parmi les sculpteurs: MM. De Rudder, Dillens, » Rousseau, Lagae.

» Nous allions oublier feu Antoine Lacroix (1) ».

Le salon de Jean Delville a donc réussi au delà de ce que l'on pouvait attendre en ces temps si indifférents à l'art idéaliste, qui est, du reste, absolument au-dessus de la portée et de l'indigence cérébrale d'un monde dont les enthousiasmes sont ailleurs.

Nous félicitons de tout cœur notre ami Jean Delville. Cette première geste du salon d'art idéaliste est superbe et prometteuse de chefs-d'œuvre plus fulgurants encore pour l'avenir. Jean Delville est assez puissamment doué pour raviver dans les âmes la flamme presque éteinte de l'idéal esthétique et entraîner à sa suite les jeunes artistes non encore dévoyés par les tendances antiartistiques et monstrueuses d'un monde de jongleurs et d'épileptiques qu'il est impossible à un vrai artiste de prendre au sérieux.

Nous attendons impatiemment la seconde geste des salons d'art idéaliste.

L'abbé HENRY MÖLLER.



---

(1) *Justice Sociale* du 26 janvier.

# DE PAUL VERLAINE

## POÈTE CATHOLIQUE

J'ai causé, non sans m'y attendre, quelque scandale en saluant en lui notre plus grand poète catholique.

Je voudrais m'expliquer :

A ce sujet, mon camarade Raulin me communique un autographe jauni du poète où est confirmée la préface de *Parallèlement*, l'enfer de son œuvre chrétien. Voici :

Paris, 11 janvier 1892.

MONSIEUR,

Je lis dans l'*Univers* du 10 janvier un article où mon nom est mentionné avec des éloges, dont merci au rédacteur, et des blâmes contre lesquels je demande à protester en quelques mots.

J'ai entrepris et achevé, à travers quelles difficultés de la vie et que de découragements parfois ! une œuvre toute personnelle et, je crois, unique dans notre poésie française : l'histoire, en quelque sorte, d'une conversion, selon l'expression du regretté Féval ; quatre volumes d'en moyenne quinze cents vers chacun composent ce modeste, mais absolument sincère monument, si on me permet un pareil terme ambitieux, *Sagesse*, *Amour*, *Bonheur*, d'un catholicisme naïf, de source, *Pratique* et *Pratiquant* de néophyte plus avancé que ne semble le croire votre collaborateur, enfin *Parallèlement* qui, comme son nom l'indique, n'est à côté des professions de foi d'auparavant et depuis, qu'une brutale, c'est possible et trop évident même, qu'une « odieuse », si vous voulez, confession de bien des torts sensuels. Ce livre dur et rien moins que voluptueux où le « vice impur » ne se montre pas à son avantage, que je sache, dans l'ensemble de l'œuvre, ne vient pas, je vous prie de le remarquer, le dernier, ni, tant s'en faut ! le définitif de cette tétralogie laquelle se clôt par *Bonheur*, un livre sévère et tout, tout chrétien.

Je puis donc et dois, quoique je me rende bien compte de la mission de l'*Univers* qui a surtout d'autres besognes à expédier que de s'occuper bien minutieusement d'art et de littérature, me défendre comme poète du reproche d'*immoralité*. Les vers que l'on me reproche font, je le répète, partie comme *repoussoir* d'un ensemble, et

cet ensemble est édifiant et d'un chrétien réel, qui fut pratiquant et le sera encore, je l'espère et je m'y efforce....

Mais en voilà assez sur un malentendu. Je suis trop d'âme et d'esprit avec l'*Univers* pour insister davantage sur un sujet qui me semble éclairci.

Seulement, maintenant, permettez-moi pour finir, deux petites rectifications qui ont aussi leur importance néanmoins.

Oui, je vais souvent à l'hôpital, mais c'est par suite de rhumatismes contractés pendant la guerre de 1870 et aussi de revers de fortune subis bien en dehors de ma responsabilité pour ne rien dire de plus qui serait par trop à mon avantage et au détriment moral de d'aucuns. Je ne me plains pas, je ne me suis jamais plaint et si j'accepte ce que de bons amis veulent bien faire — *contre un volume inédit*, d'ailleurs — ce qu'ils peuvent honorablement pour eux et pour moi, ce n'est, croyez-le bien, pas sur une initiative quelconque de ma part. Enfin, l'auteur de l'article parle de ma « vieillesse » ! Or je n'ai que quarante-sept ans, âge mûr et déjà respectable sans doute, mais tout de même encore assez éloigné du commencement de la décrépitude.

Sur quoi, monsieur, je vous prie d'insérer la présente dans votre plus prochain numéro et d'agréer mes salutations empressées.

PAUL VERLAINE,  
*Hôpital Broussais, 96, rue Didot.*

Ainsi (puisque ce fut la pensée de Verlaine ce peut bien être aussi la nôtre) ce poème de sa conversion réunit, unifie, met en valeur, oppose le vieil et le nouvel homme. Ce ne sont point seulement les vers damnables de *Parallèlement*, ce sont tous les autres recueils de Verlaine et toute sa vie que réclament *Sagesse, Amour, Bonheur* pour l'étendue du repentir qu'ils marquent. Et si l'ivraie repoussa dans ce jardin si douloureusement bouleversé, ce n'était pas que la terre n'eût été arrosée de larmes; mais l'herbe est vivace.

J'ose dire qu'il n'est de poète excellemment catholique que celui qui a publiquement péché. Le Christ est venu hêler la brebis vagabonde, et les Évangiles sont pleins de cette affirmation qu'il est plus de joie pour un pandard qui se repent que pour le sage sévère qui persévère. Verlaine s'est repenti souvent. La corde la plus frémissante manquerait à la lyre d'un poète catholique, qui n'aurait point eu à chanter une contrition immense et à souffrir une douleur infinie, — et celui-là



qui donnerait en spectacle le regret de fautes que sa pudeur tiendrait secrètes chanterait un poème dénué de sens.

On a parlé à ce propos de Corneille, de Racine, de Lamartine. Quelqu'un même, je ne ris pas, a proféré de Laprade.

Ce sont là poètes chrétiens bien plus que catholiques. Je distingue dans *Polyeucte* le combat intérieur, la bataille des passions qui inspire tout le théâtre du grand Corneille, d'un poète surhumain. Mais des vers mystiques, la pièce n'en contient guère qu'une douzaine. Dans *Athalie*, Jehovah triomphe sur Baal, Jésus absent. Lamartine n'évoque qu'un dieu impersonnel et pompeux, « sans plaies, ni eucharistie ». Ses pièces les plus chrétiennes sont mouchetées de paganisme. Il n'a vu en somme dans le *Crucifix* qu'un souvenir de famille.

Mais lequel d'eux, comme Verlaine, a parlé simplement la *grammaire* du catholicisme, s'est voulu être le poète des sacrements, des pratiques pieuses, de la prière, de l'humilité et de la soumission ? Lequel a chanté « sa mère Marie », en des vers d'une aussi virginale pureté ? Lequel s'est flétri, s'est piétiné, s'est brisé ainsi ? (Car ce qu'il y a de plus beau dans notre religion c'est ce brisement.) Lequel a chanté son repentir avec l'autorité de son péché détesté ? A-t-on réfléchi qu'il faudrait remonter jusqu'aux Pères de l'Église pour trouver une aussi belle expression de cette douleur ? Et cette involontaire dualité (si humaine du reste) des deux hommes qu'il a portés en lui n'est-elle point selon la plus pratique de nos maximes de confession : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Veillez ! » Ce sera la gloire de cet unique artiste d'avoir fait de cette alternance même le plus beau poème qui soit de la vie intérieure, je n'entends pas par là un pieux manuel, mais une œuvre dramatique humaine, palpitante.

Et puis pour lesquels a été annoncé l'Évangile des humbles, si ce n'est pour les lépreux, et pour les calamiteux et pour les pécheurs et pour les enfants de perdition et pour les ruines humaines dont il fut ?

Je l'ai nommé notre plus grand poète catholique. L'expression n'était pas assez forte : je devais dire *le seul*.

Le catholique est indéniable dans le poète, il ne restait qu'à nier le poète. On l'a fait.

La chose ici devint plaisante, et nous ne voulons pas faire au poète l'outrage de le défendre.

Ne pensez-vous pas qu'il est honnête d'avoir pâli sur la métrique, étudié les ressources si multiples de notre nombre, avant de faire l'anatomie d'un alexandrin, qu'il ne convient qu'à des doigts de violoniste de soupeser un divin *Stradivarius* ?

Ce que peut un chacun, c'est d'être ému ; mais de prétendre que Verlaine rimait mal ou qu'il n'avait pas le droit de ne pas rimer, quand cela lui semblait requis, c'est une autre affaire.

Il peut être parfois d'autres poètes que ceux qui conduisent les vers comme les escouades et qui en mettent les pieds au pas. Celui-ci, qui a écrit une langue fine et claire, mérite qu'on veuille le comprendre, car il fut sans conteste un maître de ces rythmes exquis du parler français, qu'il affranchissait des vieilles entraves et qu'il défendait en même temps contre les téméraires entreprises du Vers libre.

Après cela, je consens et je concède qu'on lui connut, entre autres, un faible pour l'absinthe, où se vert-de-grise et où se grise un peu d'Espérance, boisson théologale. Mais si l'homme n'est pas un de nos saints, le poète est le plus prestigieux et le plus touchant de nos patrons.

ADRIEN MITHOUARD.

Paris, 22 janvier 1896.

\* \* \*

## POST-SCRIPTUM

Le cas de Paul Verlaine me paraît absolument unique dans les fastes littéraires. Voici, en effet, un poète qui fut « un écrivain et un chrétien inégal, mais qui a du moins écrit les plus beaux vers catholiques qui soient dans la poésie française (1) » : un poète dont

(1) M. ADRIEN MITHOUARD. *Le Monde*, 25 janvier 1896.

l'Œuvre, en sa partie la plus précieuse, est constituée du plus pur catholicisme ; un poète enfin qui, sans cela, ne serait qu'un artiste, comme tant d'autres ; — que les *non-catholiques* font semblant d'admirer et peut-être admirent, sans tout à fait l'entendre ; — alors que, par un phénomène où il entre de l'oubli, de l'inintelligence et de la haine, *les catholiques*, seuls capables en somme de lire, de comprendre et d'aimer l'œuvre, refusent obstinément de reconnaître le poète pour un des leurs ! Et pourquoi, s'il vous plaît, Paul Verlaine, auteur de *Sagesse*, d'*Amour*, de *Bonheur*, trois admirables livres catholiques, ne serait-il pas des nôtres ?

Parce qu'il fut *un pauvre pécheur* ? Mais, à ce compte, lequel d'entre nous pourra se targuer encore d'appartenir au catholicisme, puisque le juste lui-même, selon la parole de l'Évangile, pèche sept fois par jour ? Du reste, au point de vue littéraire, — l'autre point de vue ne regarde pas les hommes, — que vaut, je vous prie, cet argument *ad hominem* ? Si l'on est indigne d'estime littéraire pour avoir péché, que la critique catholique condamne le *Psautier* de *David* adultère, les *Confessions* d'*Augustin* le passionnel, les *Fables* de ce mauvais époux et de ce mauvais père de *La Fontaine*. (Je ne parle pas des classiques païens qui sont, à ce point de vue, dignes des derniers supplices.) « Gardons à d'autres notre admiration ! » comme disent excellemment ces messieurs du *Courrier de Bruxelles*, qui nous traitent de « jeunes catholiques de la décadence ! » « Quand il a existé des poètes appelés Corneille, Racine, Lamartine, Victor de Laprade, quand une littérature possède *Polyeucte*, *Athalie*, le *Crucifix*, les *Poèmes évangéliques*, dit le bon journal, nous ne comprenons pas qu'on puisse écrire que le bohème mort l'autre jour dans sa mansarde du Quartier latin, était le plus grand poète catholique de notre littérature. Ça, non ! c'est trop fort (1). »

« Ce bohème mort dans sa mansarde ! » Est-elle assez dédaigneuse, cette phrase d'ignoble pitié, sur des lèvres catholiques ! Ils oublient, ces braves gens, que notre Maître, Jésus, n'avait pas une pierre où reposer la tête.

---

(1) *Courrier de Bruxelles*, 19 janvier 1896.

M. A Mithouard a dit, ci-dessus, ce qu'il fallait penser du parallèle littéraire entre Verlaine et les autres. Nous venons, pour notre part, de lire l'*Imitation* de Corneille, les *Méditations* de Lamartine, nous avons poussé l'héroïsme jusqu'à affronter de Laprade en ces *Poèmes évangéliques* et notre humble avis, que nous comptons bien quelque jour mettre en haute évidence, c'est que Verlaine, comme poète catholique, est à cent coudées au-dessus de ces honorables écrivains.

Maintenant, puisqu'on semble opposer au « bohème mort dans une mansarde » la bonne tenue morale des grands poètes mentionnés tantôt, donnons, à titre de riposte et sans autre intention, quelques détails discrets sur la vie de ces messieurs.

CORNEILLE, auteur déjà de *Polyeucte* et de la traduction de l'*Imitation*, tombe amoureux fou de la du Parc, une comédienne. Il avait cinquante ans !

RACINE fut, comme on disait à son époque, du dernier bien avec la Champmeslé. La liaison est bien attestée. On peut croire que lorsque le grand poète refusait les invitations du grand roi, son maître, ce n'était pas toujours pour aller manger des carpes en famille ! M<sup>me</sup> de Sévigné raconte la chose avec son enjouement habituel. « Il y a, écrit la marquise, une petite comédienne et les Despreaux, et les Racine avec elle : ce sont des soupers fins, c'est-à-dire des *diableries*. » L'austère Boileau se déridait quelquefois ! Quand Racine eut donné *Esther*, M<sup>me</sup> de Sévigné écrivit ce mot plein de saveur : « Racine s'est surpassé, il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses. » Un jour le comte de Clermont-Tonnerre supplanta Racine dans les bonnes grâces de la Champmeslé. Cette infidélité (la Champmeslé était mariée) causa un si gros chagrin au poète « qu'elle contribua, dit un de ses biographes les mieux renseignés, à lui rendre moins difficile la résolution de réformer sa vie (1) ».

LAMARTINE aima très certainement Graziella et Elvire autrement qu'en portrait et en imagination. L'histoire d'Elvire—M<sup>me</sup> Charles, de

---

(1) Ces détails sur la vie de Corneille et de Racine sont extraits de l'édition nationale (Hachette) de leurs œuvres.

son vrai nom — est assez connue et nous n'aurons pas la cruauté d'insister.

Quant à Victor de LAPRADE il passa, aux yeux de ses contemporains bien pensants, pour un panthéiste. Excusez du peu !

Ce que nous venons de rapporter ne prouve rien, absolument rien, contre le mérite littéraire de Corneille, Racine, Lamartine et Victor de Laprade mais nous en inférons aussi que les écarts de conduite de Paul Verlaine ne le retranchent pas nécessairement de l'estime du lecteur catholique. Ce n'est donc pas parce que l'auteur de *Sagesse* fut un pauvre pécheur, qu'il convient de lui dénier du génie.

Reste la suprême ressource de nier ce génie lui-même, et on a utilisé cette ressource ! *L'Univers* a osé parler de « la carrière prétendue littéraire » de Paul Verlaine ! (13 janvier 1896.) De cette attitude je ne dirai que ceci, le mot est de Bloy : « L'injustice des catholiques est un peu plus révoltante que celle des non-catholiques, à cause de la suréminence présumée de leurs concepts, voilà tout. »

Un pauvre pécheur parut un jour, dans les rues d'une cité italienne, *en haillons, accueilli par les huées des enfants, marchant à quatre pattes* — et les prêtres chantent aujourd'hui les vers de cet homme dans les églises ; tous les fidèles connaissent le *Stabat* et les lettrés seuls ont retenu le nom de Jacopone qui le composa.

Un *bohème* vient de mourir *dans une mansarde* — dont les vers catholiques, réunis en Livre d'heure, pourraient bien avoir un sort analogue et servir quelque jour de prières aux chrétiens. Peut-être qu'en ce temps, ceux qui réciteront ces magnifiques prières auront oublié le nom de Verlaine, leur auteur.

Après tout qu'importe que Jacopone, que l'auteur de *l'Imitation*, que Verlaine passent dans l'oubliée mémoire des hommes, puisque le *Stabat*, *l'Imitation*, *Sagesse* sont sûrs de demeurer.

POL DEMADE.



## A PROPOS D'ART IDÉALISTE

LE salon d'art idéaliste, sous la direction de M. Jean Delville, s'est ouvert à Bruxelles au milieu de la plus vive curiosité. Beaucoup d'honnêtes gens semblaient chercher, inquiets, l'énigmatique sphinge bleue de l'affiche, embusquée, peut-être, derrière un tableau..... Indifférente aux snobismes d'enthousiasme ou d'incompréhension, *Dürendal* retient d'abord ce grand programme, le sien depuis toujours : l'art idéaliste!

Peut-être une distinction s'impose-t-elle, ici, entre *les idées dans l'art et l'art dans les idées*. Chaque fois que l'on a voulu soumettre l'art à une direction, à une tendance particulière, il fut question d'idéalisme. Envisagées ainsi, les idées sont, pour l'art, des censeurs aussi intolérants que dépourvus d'autorité légitime. Elles deviennent des Sarcey horribles.

Au fond, les préjugés du vulgaire : l'amour du sujet dramatique, l'attrait de la curiosité ou de l'obscène, appartiennent à ces idéalismes contrefaits. Les artistes eux-mêmes n'échappent pas toujours à des tendances analogues. Le « flirt » de l'art et de l'anarchie fut la mode d'avant-hier. Absolument de même nature est l'opinion de ceux qui jugent l'œuvre d'art sur son utilité, et non point sur ses qualités propres : la beauté, l'harmonie, le caractère. Certes, *l'art pour l'art* ne saurait dispenser des lois impérieuses de la vie. Une belle œuvre peut être « utile ». Mais cette utilité vulgaire n'est point sa loi. *L'art commence où finit la vie*. Il est utile, voire moralisateur, comme la nature contemplée, en élevant.

Nos moralistes vulgaires ont-ils oublié ce que peuvent raconter les cieux..... qui ne prêchent pas? Or, l'art, entendu comme il sied, pourrait être aussi éloquent prédicateur de beauté.

L'idéalisme nouveau est purement artistique. Il consiste, tout bonnement, à nous offrir la valeur esthétique que les idées doivent posséder tout comme les sons ou les contours; plus encore.

Les idées forment à l'univers psychique comme les cimes candides où la fleur de tout resplendit en pureté, dans la lumière; blanc sur bleu.

Rien n'était plus inéluctable que l'actuel mouvement idéaliste. C'est l'aboutissement logique de toute notre évolution littéraire et artistique. Le romantisme nous a valu la liberté d'art. Le réalisme (le véritable, pas celui de Médan!) nous a enseigné le rendu savant des milieux. On y devait trouver (comme, déjà, Flaubert lui-même)

ces rapports expressifs entre nos âmes et le monde matériel qui constituent le symbole.

Qu'est celui-ci, sinon la naturelle évocation des idées par les choses? Notre évolution semble avoir conquis toute la « matière d'art »,... *théoriquement*. Il ne reste plus en somme que les chefs-d'œuvre à faire! Ceux-ci exigent l'expression parfaite avec la splendeur des idées. C'est le programme terrible et magnifique proclamé pour l'actuel salon.

Si importantes que soient les œuvres exposées, il nous intéresse plus encore; et nous l'avons préféré à une critique déjà faite.

Mentionnons, pourtant, quelques noms comme illustration des théories. M. Jean Delville. Les suggestions symboliques des couleurs, si curieuses dans les grandes compositions (comme les *Trésors de Satan*), n'empêchent aucunement, quoiqu'on dise, la parfaite interprétation de la nature. A preuve, l'admirable portrait d'une jeune morte; ainsi que ce *Portrait noir et violet*, où la chose banale par excellence, la mode, se trouve fournir les motifs de l'expression la plus haute. Opposons à la hiératique horreur de la *Fin d'un règne* (voir le bras, la main qui suspend la tête), la sereine image d'*Orphée* portée par les flots dans une clarté bleue, avec toutes les étoiles en phosphorescentes parures du génie immortel. Deux exemples d'idéalisme sont curieux à rapprocher: M. Jules Dujardin expose une charmante symbolisation du *Verbe fait chair*. La figure rappelant les christes imberbes des catacombes vient poser son illumination blanche sur une floraison de lis; les fleurs vierges. Au contraire, M. Middeleer entoure son *Inspiration* d'orchidées somptueuses, et sa *Démoniaque* semble l'âme perverse des Anthuriums. Première influence de l'idéalisme: l'art religieux, naguère presque disparu, inspire des œuvres nombreuses. Notons le *Saint-Louis* de M. J. Dillens et le *Saint-Jean* de M. J. Lagae.

Des reproductions de Böklin, que *Durendal* fut des premières à faire connaître par les hautes études de M. W. Ritter, achèvent, avec des copies des préraphaélites anglais, un très spécial milieu psychique d'une inspiration hautaine.

EDMOND JOLY.



---

 MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

L'ACADÉMIE française a accordé, dans une de ses dernières séances, ses faveurs à M. Anatole France. Nous pensons que les catholiques lui refuseront toujours les leurs, et nous souscrivons, pour notre part, à ces lignes sévères, mais justes, de M. l'abbé Naudet :

« Dans son livre si intéressant : *Autour du dilettantisme*, l'abbé Klein a écrit sur M. Anatole Thibault dit Anatole France quelques pages que certains ont trouvées bien sévères, mais que, pour notre part, nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs.

» C'est que, en effet, dans notre littérature contemporaine, bien peu d'auteurs ont exercé une influence aussi démoralisatrice que cet écrivain, dont le talent accuse une tendance toujours plus fâcheuse et plus continue vers ce qui est malpropre, avec un effort toujours plus grand pour mettre tous les raffinements du style, tous les balancements de la phrase, toutes les mélodies et harmonies des mots, au service d'un art inventé pour dire par de polissons raffinements tout ce que dans la vie on s'efforce de cacher. »

Voici, du reste, quelques idées de M. Anatole France :

« C'est faire un abus vraiment inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité. Encore moins peut-elle nous servir à juger, selon la justice, les hommes et les œuvres. — L'esthétique ne repose sur rien. C'est un château en l'air. On s'appuie sur l'éthique. Mais il n'y a pas d'éthique. Il y a pas de sociologie. Il n'y a pas de biologie. — La justice est cette vertu qui est de toutes la plus déplaisante et la plus contraire à la nature.

\* \* \*

UNE victoire sur la routine. Le Conseil de perfectionnement vient d'approuver les *Classiques chrétiens* de M. l'abbé Guillaume. Toutes nos félicitations au vaillant abbé.

\* \* \*

LA FONTAINE a détesté les enfants, les professeurs et les critiques. La chose est sûre et les exemples à l'appui abondent. Mais cela fait prendre l'humanité en vénération de songer combien peu elle a de rancune, puisque cet ennemi des



enfants, des professeurs et des critiques, les enfants en sont nourris, les critiques s'en entretiennent avec passion et les professeurs en vivent. (Emile Faguet.)

\* \* \*

**A**U SALON IDÉALISTE. — « M. José Hennebicq, devant les fidèles du Salon d'art idéaliste, a célébré les justes louanges de Villiers de l'Isle-Adam, « prince des lettres françaises ». Pas de biographie, peu d'analyse, une sorte de méditation ou d'exaltation spirituelle sur des thèmes que suggéraient, avec le prestige de leur musique passionnée, maintes phrases magnifiques d'*Axel*, de *Clair* *Lenoir*, des *Contes cruels*, de *l'Amour suprême*, de *l'Ève future*, d'*Akédysseril*. Et celles de M. Hennebicq, écrites sur les mêmes rythmes et dans les mêmes tonalités, s'y enchaînaient harmonieusement, disant la noblesse et la beauté de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam, en développant l'aspect double : la foi de ce « Croisé du verbe », et son altière cruauté envers Tribulat Bonhomet, le tueur de cygnes ; le rêve transcendantal et l'ironie transcendental ; le dédain de la vie illusoire et la vision du monde divin, idéal et seul réel. »

C'est en ces termes de juste louange que l'excellent critique, M. E. Verlant, rendait compte, dans les colonnes du *Journal de Bruxelles* (25 janvier 1896) de la conférence de notre collaborateur M. José Hennebicq.

Annonçons à nos lecteurs l'apparition prochaine, en nos colonnes, de cette magnificence littéraire. L'auteur a bien voulu nous réserver la primeur de ces nobles pages.

\* \* \*

**N**OTRE collaborateur M. Henry Carton de Wiart a parlé, ce mois, très éloquentement, de Paul Verlaine au point de vue catholique, à la Maison d'Art.

\* \* \*

**L**ES mots répétés ressemblent aux enveloppes noircies des fusées éteintes qu'on ramasse au lendemain d'un feu d'artifice. Ils ont conservé l'odeur de la poudre, mais ils ne jettent plus d'éclat.

\* \* \*

**L**A *Jeune Belgique* est devenue hebdomadaire, de mensuelle qu'elle était. Tous nos souhaits de prospérité, à la condition toutefois, que sa critique ne nous prive pas des œuvres de ses beaux poètes et de ses bons prosateurs. La *Jeune Belgique* a été, dans notre pays, l'initiatrice d'une renaissance littéraire dont nous pouvons être fiers et dont, tous, nous devons lui être reconnaissants.

\* \* \*

**S**i je gagne un jour le gros lot, disait Louis Veillot, je fonderai dès le lendemain un journal dont Ernest Hello sera le seul rédacteur. (OSCAR HAVARD; *Monde*, 17 décembre 1895.)

Ernest Hello n'en demandait pas autant. Il se serait vraisemblablement contenté de collaborer à l'*Univers*; mais Louis Veillot n'admettait pas que quelqu'un se permit de briller dans son voisinage; il envoyait les comètes se promener..... se croyant assez lumineux, à lui tout seul, pour éclairer le lecteur.

\* \* \*

**N**OUS avons reçu :  
*Pensées* de M. l'abbé BODSON, 2 volumes. — *Contes chimériques* de JEHAN MAILLART. — *L'Iris exaspéré*, d'ADRIEN MITHOUARD. — *Le Musée du Soir*, de JEAN BAFFIER. — *La Vérité sur le Goedendag*, par JEAN VAN MALDERGHEM. — *La Métrique de Victor Hugo*, par l'abbé THEYS. — Nous rendrons compte très prochainement de ces ouvrages.

\* \* \*

### Pensées

**E**N lettres, en sciences, en art, en tout, sur les hommes comme sur les choses, l'opinion, chez nous, est constituée par la masse de ceux qui, pris un par un, ont le moins qualité pour penser, émettre une idée ou aventurer un jugement.

(HENRI LAVEDAN.)

\* \* \*

**I**L suffit de réunir des hommes supérieurs pour que le niveau de leur entendement baisse d'une manière sensible. C'est ce qui explique que les corps savants, composés pourtant de l'élite, se montrent parfois si routiniers. Jamais le travail commun de quarante académiciens, triés sur le volet, n'a pu aboutir à composer un dictionnaire qui vaille celui du seul Littré.

(J. BOURDEAU.)

\* \* \*

**N**OTRE système d'éducation est déplorable. Au lieu d'armer l'homme pour la lutte indépendante, de développer les énergies individuelles, nous ne formons que des administrés ou des réfractaires.

(J. BOURDEAU.)

\* \* \*

**Q**UE reste-t-il d'un beau diamant tombé dans le creuset de Lavoisier ? Un peu de charbon. Voilà ce que fait l'analyse soi-disant littéraire de beaucoup de pédagogues de collège. Ils gâtent les chefs-d'œuvre en voulant les expliquer. Il ne faut point analyser le vrai, ni le beau, ni le bien. L'analyse dissout. Il faut voir, il faut entendre, il faut admirer.

(L'abbé BODSON.)

\* \* \*

LE Cercle littéraire des anciens élèves du collège Saint-Michel nous a fait l'amabilité de nous envoyer le rapport des travaux de l'année 1894-1895. Nous reparlerons de ce rapport, mais dès aujourd'hui nous disons : Bravo, les jeunes ! Qu'on juge du reste des travaux littéraires de ces vaillants par ce délicieux extrait :

## CHANT DE MAI

*Vous souvient-il, ma Dame et douce amy-e,  
Qu'un soir d'amour — j'en suis resveur encor —  
Les blancs rayons de Sélène endormie  
Poudroient d'argent vos soyeux cheveux d'or,  
Vous me disiez tendrement à l'oreille  
Que vous m'aymiez — j'en pensay défaillir —  
Je crus pourtant à l'exquise merveille.  
En ceste foy, je veulx vivre et mourir.*

*Je vous ay cru, la chose estoit si douce !  
Je vous aymoï de si loyal amour !  
Pourquoy fault-il que vostre main repousse  
Aujourd'hui, las ! le povre troubadour,  
L'aymez-vous plus ? ou, caprice de belle,  
De sa douleur voulez vous réjouir ?  
Les jours d'été vous feront moins cruelle,  
En cest espoir je veulx vivre et mourir.*

*Puis, bon amant oncques ne désespère ;  
Or je vous ayme et subis votre loy,  
Plus que ma vie et bien plus m'estes chère,  
Elle est à vous, mais Vous estes à moy.  
Ne m'aymeriez d'ailleurs, ma Souveraine,  
Mon grand amour n'en sauroit point foiblir,  
Aultre que vous je n'élyrai pour reyne,  
En cest amour je veulx vivre et mourir.*

### ENVOY :

*Or pardonnez, ma Dame, à ce langage  
S'il vous a pu tant soit peu rembrunir,  
Dans vostre ciel qu'il n'en soit qu'un nuage,  
En repentant je veulx vivre et mourir.*

EDMOND CARTON DE WIART.









# DURENDAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 3

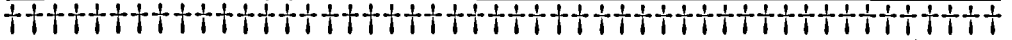
- 1. Pour la semaine sainte :  
**LA TRÈS DOULOUREUSE PASSION  
DE N.-S. JÉSUS**  
Sonnets d'ÉDOUARD BERNAERT.
- 2. Le Prince des Lettres françaises :  
**VILLIERS DE L'ISLE-ADAM**  
par JOSÉ HENNEBICQ.
- 3. Pour la semaine de Pâques :  
**LE BAPTÊME DES CLOCHES**  
par THOMAS BRAUN.



Font Cassan  
Éditeur  
BRUXELLES



DURENDAL



# VIA CRUCIS

OU

## LA TRÈS DOULOUREUSE PASSION DE N.-S. JÉSUS

EN QUATORZE STATIONS (\*)

—

### LIMINAIRE

*A vouloir de Ta mort graver l'affre et l'outrage  
En un dessin qui dure impérissablement,  
Nous nous sommes tordus d'un désespoir dément  
Dont semble l'horreur noire évoquer un autre âge.*

*Nous nous étions juré le solennel serment  
D'user sans défaillir nos burins à l'ouvrage,  
Et d'égaliser l'estampe au drame... Mais — ô rage! —  
L'Idéal nous trahit et notre œuvre lui ment.....*

*Donc, nous T'offrons, ô Christ, l'âpre compatissance  
De nos cœurs, assombris de leur froide impuissance;  
De nos esprits, lassés d'un labeur surhumain; —*

*Et, vaincus dans l'effort, nous souffrons sans nous plaindre  
Le martyr inconnu de Ton royal chemin,  
Assez pour en saigner, mais trop peu pour le peindre.*

---

(\*) Un de nos collaborateurs n'a pas jugé qu'il fut téméraire d'entreprendre, en poète, ce formidable sujet religieux : le chemin de la croix. Nous offrons aujourd'hui, à nos lecteurs catholiques, ces trois pages, les seules de l'œuvre tentée qui nous soient parvenues. Nous nous imaginons que ces nobles vers répondent péremptoirement à cette sottise de M. Boileau-Despréaux :

*De la foi des chrétiens, les mystères terribles,  
D'ornements égayés ne sont point susceptibles !*



## PREMIÈRE STATION

## JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT

Sit sanguis ejus super nos!

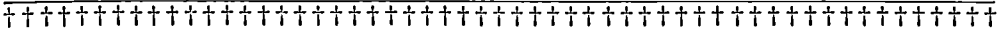
*C'est une orde marée où, par-dessus les têtes,  
En de hideux remous montent des poings tordus  
Et brandis follement; — mais les cris entendus  
Étoufferaient la voix des flots et des tempêtes.*

*Pontifes et valets s'y pressent, confondus  
Parmi les pèlerins afflués pour les fêtes;  
Tous, grossissant la meute apparue aux prophètes :  
Loups assoiffés de sang et de rage éperdus.*

*Et le Juge, obsédé, de sa haute tribune  
Baisse, en l'effarement du coupable qui craint,  
Sur le Roi conspué, sa prunelle d'airain...*

*Or, Lui, l'âme étrangère à sa propre infortune,  
Promène sur son peuple un regard douloureux,  
Et murmure, implorant : « Père, pitié pour eux! »*





## DOUZIÈME STATION

## JÉSUS MEURT SUR LA CROIX

*Erat antem fere hora sexta.*

*Tout était consommé. — Les spasmes tétaniques,  
Rigidement, arquaient sans fin ses membres morts;  
Et comme tourmenté d'un mystique remords,  
Le roc se déchirait de sursauts volcaniques.*

*Le ciel avait vêtu ses plus sombres décors;  
Et sous la nuit diurne où hurlaient des paniques,  
Les vieux spectres des saints hérauts messianiques,  
Pour maudire Sion, rehantèrent leurs corps.*

*Et le peuple effaré, fuyant, heurtait sa houle  
A ces blancs réveillés qui, le long des chemins,  
Fulminaient l'anathème en se tordant les mains;*

*Et le centurion courait, suivant la foule,  
Et, battant son sein mâle où brûlait un grand feu,  
Criait : « Malheur ! ce juste était le Fils de Dieu ! »*

ÉDOUARD BERNAERT.



# Le Prince des Lettres françaises

## VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

A MON AMI L'ABBÉ HENRY MOELLER, EN COMMÉMORATION DE NOS MÉDITATIVES CAUSERIES ÉVOCATRICES  
DE L'ŒUVRE DU PRINCE DES LETTRES FRANÇAISES

Comprendre, c'est le reflet de créer.  
VILLIERS-AXÈL.

MESDAMES, MESSIEURS,



ERVANT d'Idéal, c'est dans l'attitude du respectueux que je tenterai d'évoquer devant vous cette princière figure, qu'est dans les Lettres françaises, *Philippe-Auguste-Mathias Comte de Villiers de l'Isle-Adam*.

Dieu a donné, à la France, la grâce de posséder, en ces temps, quelques rares génies qui traversent sa décadence ainsi que de fulgurants météores.

Le Comte de Villiers fut un de ces rares génies (1).

Parmi les blasphématoires polissonneries, parmi les immondes « productions » de la basse littérature contemporaine, — que la foule accueille de ses inconscients applaudissements et que le penseur accepte ainsi que de parfois nécessaires vomitifs — l'œuvre du poète d'*Axël* apparaît, tel un lys éblouissant éclos sur de pestilentiels fumiers.

Il ne fut ni de son pays ni de son siècle ; il n'eut pas cette tare qu'on appelle « l'esprit français », il ne connut pas les ridicules chauvinismes de ses compatriotes et il ne fut pas non plus affligé de ce

(1) La brute de Médan l'osa qualifier de « raté ». *Non margarita ad porcos!*

grimaçant rictus du rire moderne sinistrement vide. Il vécut en France *forcément* puisqu'enfin c'était « la patrie », mais son pays d'élection fut le Rêve impersonnel et idéal.

Il ne fut pas davantage de son siècle. Il le considéra du haut des altiers sommets où il s'était hissé et ceux de son temps ne furent pour lui que des *passants*, que des indifférents dont toute la destinée n'est que de *passer* en cette vie.

« Il est des êtres ainsi constitués que même au milieu de flots de lumière, ils ne peuvent cesser d'être obscurs. Ce sont les âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparence et qui passent murées dans le sépulcre de leurs sens mortels... (1) ».

« J'habite, ici, dans l'Occident, cette vieille ville fortifiée, où m'enchaîne la mélancolie. Indifférent aux soucis politiques de ce siècle et de cette patrie, aux forfaits passagers de ceux qui les représentent, je m'attarde quand les soirs du solennel automne enflamment la cime rouillée des environnantes forêts. Parmi les resplendissements de la rosée, je marche, seul, sous les voûtes des noires Allées, comme l'Aïeul marchait sous les cryptes de l'étincelant obituaire! D'instinct aussi j'évite, je ne sais pourquoi, les néfastes lueurs de la lune et les malfaisantes approches humaines. Oui je les évite, quand je marche ainsi, avec mes rêves!... Car je sens *alors*, que je porte dans mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés (2). »

Et dans le *Monde tragique*, Axël ayant tué, en un duel loyal, le commandeur d'Auersperg, adresse ces mots à son adversaire déjà inerte :

« Passant, tu es passé. Te voici t'abîmant dans l'Impensable. En ton étroite suffisance, ne s'affinèrent, durant tes jours, que les instincts d'une animalité réfractaire à toute sélection divine! Rien ne t'*appela* jamais de l'Au-delà du monde et tu t'es accompli. Tu tombes au profond de la Mort comme une pierre dans le vide, sans attirance et

---

(1) Claire Lenoir.

(2) Souvenirs occultes (*Contes cruels*).

sans but. La vitesse d'une telle chute, multipliée par le seul poids idéal, est à ce point... sans mesure... que cette pierre, en réalité, n'est plus *nulle part*. Disparais donc! même d'entre mes deux sourcils... »

Par la bouche d'Axël le poète jetait ces méprisantes paroles aux hommes de son temps.

Trop haut pour les haïr, il ne fit que les dédaigner et encore son dédain fut-il impassible et serein. En feignant d'acquiescer aux actes les plus absurdes et aux pensées les plus égoïstes, il atteignit le paroxysme de la raillerie sans rire ni pleurer.

S'il ironisa inexorablement ce ne fut pas « en tombant le bourgeois » selon une recette chère à certains gendelettres dont toute la vie se passe à « abominer le muffle; il ne le fit pas non plus par analyse, mais en synthétisant les travers de son temps sous les traits, d'une meurtrière cruauté, de *Tribulat Bonhomet*.

L'illustre docteur Tribulat Bohomet — qui tue les cygnes afin d'entendre leur suprême chant — est la légionnaire incarnation de ce pauvre Sens-commun, dont l'aveugle positivisme nie l'Invisible et le Supra-Sensible. A côté du docteur « philanthrope et homme du monde », se dressent ces rétorsives entités : la Foi et la Science éclairée que symbolisent la douce et croyante Claire Lenoir et le Docteur Lenoir. Les Cygnes sont les Poètes que les Bonhomets étranglent de leur main gantelée de fer.

Avec *Tribulat Bonhomet* ces *Contes cruels* — dans lesquels le génie de Villiers railla l'esprit pratique, la suffisante bêtise de ce siècle vaniteux et réclamer, ignominieusement vautré devant l'Or-Dieu : l'*Affichage céleste*, la *Machine à gloire*, l'*Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir*, *Deux Augures*, *Virginie et Paul* (1) resteront les Archétypes de l'Ironie transcendante.

Ces implacables lignes de l'*Affichage céleste* vous l'attesteront surtout :

« Chose étrange et capable d'éveiller le sourire chez un financier : il

---

(1) Aussi l'*Inquisiteur*, l'*Etna chez soi*, e.c., des *Histoires insolites*.

s'agit du Ciel! Mais entendons-nous : du Ciel considéré au point de vue industriel et sérieux.

.....

A quoi bon, en effet, ces voûtes azurées qui ne servent à rien, qu'à défrayer les imaginations malades des derniers songe-creux? Ne serait-ce pas acquérir de légitimes droits à la reconnaissance publique, et disons-le (pourquoi pas?), à l'admiration de la postérité, que de convertir ces espaces stériles en spectacles réellement et fructueusement instructifs, que de faire valoir ces landes immenses et de rendre, finalement, d'un bon rapport, ces solognes indéfinies et transparentes?

Il ne s'agit pas ici de faire du sentiment. Les affaires sont les affaires.

Il est à propos d'appeler le concours, et, au besoin, l'énergie des gens sérieux sur la valeur et les résultats *pécuniaires* de la découverte inespérée dont nous parlons.

De prime abord, le fond même de la chose paraît confiner à l'Impossible et presque à l'Insanité. Défricher l'azur, coter l'astre, exploiter les deux crépuscules, organiser le soir, mettre à profit le firmament jusqu'à ce jour improductif, quel rêve! Quelle application épineuse, hérissée de difficultés! Mais, fort de l'Esprit de progrès, de quels problèmes l'Homme ne parviendrait-il pas à trouver la solution? »

.....

C'est encore lorsqu'il consentit à regarder *en bas* et non *en haut*, que lui apparurent de radieuses vies héroïquement et voulument brisées, comme celle de *Duke of Portland*; ou qu'il analysa d'étranges perversions morales, de sadiques cruautés, de quintessenciés diabolismes : l'*Incomprise*, la *Torture par l'Espérance*, le *Secret de la belle Ardiane*, la *Reine Ysabeau*.

La *Révolution*, contient en soi l'antagonisme entre l'être de rêve (Élisabeth) et l'homme d'affaires (Félix).

Mais en cette évocation — issue de méditatives lectures — je voudrais m'efforcer de vous donner une clef.

Et puis les œuvres du poète ne sont-elles pas pareilles à ces précieux flacons — prisons fragiles d'essences pénétrantes — qu'il ne faut entr'ouvrir que soi-même pour en respirer les subtils parfums!

Vous les avez entr'ouverts déjà et souvent, j'en suis persuadé (1).

Le comte de Villiers de l'Isle-Adam, dis-je, ne fut ni de son pays, ni de son temps.

L'extraordinaire *dépersonnalisation* à laquelle il était parvenu avait inconsciemment frappé M. Edmond Picard, mais combien peu il l'avait comprise pour écrire :

« Villiers de l'Isle-Adam, par tout ce qu'on en raconte, était un humain chez qui la multiplicité des personnalités devait être extrême, car elles sont plus ou moins nombreuses, bizarres, normales, fantastiques, suivant les individus, ces visionnaires entités qui nous habitent, qui nous peuplent. Je ne puis penser à lui, à *la chambre noire de son âme*, sans que devant mes yeux s'ouvre un volet laissant transparaître cette œuvre d'Odilon Redon, le *Masque de la Mort rouge*, avec ses figures étrangement équipées, ses fantaisies monstrueuses comme la folie... » Il fut au contraire — ainsi que l'appela très heureusement un jour l'abbé Henry Mœller — une *Ame de lumière*.

Poète, et je me plais à le dire, quoiqu'il ait publié fort peu de vers, l'écrivain de *l'Eve future* et d'*Axël* est peut-être le plus grand poète de ce siècle — poète, c'est-à-dire *Créateur*, il a réalisé son œuvre dans l'Impersonnel.

*L'Impersonnel!* N'est-ce pas le domaine de l'immatériel, du suprasensible, de l'*Intangible*? N'est-ce pas l'hyperphysique et le supra-humain, comme le personnel est le physique et l'humain.

*Se dépersonnaliser* c'est donc projeter son être dans l'Impersonnel. Et ce qui n'est pas personnel n'étant pas mortel, l'Impersonnel est donc aussi l'Éternel.

Se dépersonnaliser, c'est donc encore se projeter dans l'éternité.

---

(1) Je suis heureux — et d'ailleurs n'est-ce pas un devoir — de citer ici la belle étude consacrée au Poète par M. Henry Bordeaux dans son livre : *Ames modernes*.

C'est dépouiller l'humaine enveloppe pour n'être plus que l'ange, c'est rejeter tout vain orgueil du *moi*; c'est s'arracher aux contingences qui amoindrissent et qui souillent; c'est se détacher des choses terrestres, c'est quitter l'accessible pour l'*Inaccessible*, c'est « voir », c'est « pénétrer ».

Dans l'éclatante lucidité de son esprit, Villiers de l'Isle-Adam parvint à ce *degré suprême*.

*Va outre!* était la devise de sa race. Ne vous semble-t-il pas voir une main se tendre — en un geste impérieux, indicateur d'étoiles — vers d'infinies clartés, tandis qu'une voix ordonne : *Va outre!*

Va, sans te laisser arrêter par de vains impédiments, sans connaître la peur, bardé de foi, heaumé de volonté. Jette bas les obstacles, culbute les scrupules, et que l'adverse fortune te trouve impavide.

Va outre! Évade-toi de l'illusoire et menteuse réalité pour t'efforcer vers l'Abstrait. Appareille vers les soleils et tente de conquérir — unique Toison d'Or — la possible somme de parfait concédée par Dieu!

Philippe-Auguste Mathias alla *Oultre* et s'éleva très haut.

Et que m'importent les parfois inévitables promiscuités, les fatales faiblesses de sa vie. Que livrait-il à ceux qu'il frôlait? Si peu de *lui!* Ne s'était-il pas dépersonnalisé!

Il vainquit la double illusion de l'or et de l'amour, ces deux passions suzeraines dont ne put triompher Axël. L'argent — cette chose vile, ce fatal adjutant — il le méprisa jusqu'à la misère; l'amour ne fut pour lui peut-être que le précieux cordial, que le réconfortant viatique : il ne fut pas le but du terrestre voyage. Son réel amour fut l'amour du Divin et de ses reflets : le Beau et l'Idéal. Il s'éleva très haut; et on ne peut lui assigner comme pairs, parmi les écrivains ou poètes modernes, qu'Ernest Hello et Edgar Poë.

Barbey d'Aurevilly, son contemporain — et pour certains, erronément, son émule — n'atteignit pas son génie qui s'épanouit en de transcendantales conceptions.



Les êtres, héros et héroïnes, que fit surgir en ses œuvres, — certes de très insigne littérature, — d'Aurevilly, ne frissonnent pas de cette vie sublimée qui anime ceux que créa l'écrivain de l'*Amour suprême*.

D'Aurevilly imagina des êtres *humains encore*, frêles jouets de leurs passions et de leurs illusions; Villiers, qui avait pénétré l'essence et entrevu l'au-delà de la Vie et des Vivants, vit surtout le superhomme et les êtres de son Rêve sont des êtres spiritualisés dont la vie n'est qu'un perpétuel *devenir* vers la suprême perfection, des êtres d'outre-humanité, des êtres d'au-delà!

Le Poète ne crut pas à la possibilité de l'amour absolu sur cette terre et dans la chair; il ne put croire à l'amour-passion où tout n'est que « vanité sur mensonge, illusion sur inconscience, maladie sur mirage » et — sauf dans la *Maison du Bonheur* (1) — il conçut d'exceptionnels êtres ayant renoncé aux fugitives jouissances de l'amour terrestre, aux baisers et étreintes, pour se projeter dans la Lumière créée — :

« Ainsi l'humanité subissant à travers les âges, l'enchantement du mystérieux Amour, palpite à son seul nom sacré.

Toujours elle en divinisa l'immuable essence, transparue sous le voile de la vie — car les espoirs inapaisés ou déçus que laissent au cœur humain les fugitives illusions de l'amour terrestre, lui font toujours pressentir que nul ne peut posséder son réel idéal sinon dans la Lumière créatrice d'où il émane.

Et c'est pourquoi bien des amants — oh! les prédestinés! — ont su, dès ici-bas, au dédain de leurs sens mortels, sacrifier les baisers, renoncer aux étreintes et, les yeux perdus en une lointaine extase nuptiale, projeter ensemble la dualité même de leur être dans les mystiques flammes du Ciel. A ces cœurs élus, tout trempés de foi, la Mort n'inspire que des battements d'espérance; en eux, une sorte d'Amour-Phénix a consumé la poussière de ses ailes pour ne renaître

---

(1) *Histoires insolites*

qu'immortel : ils n'ont accepté de la terre que l'effort seul qu'elle nécessite pour s'en détacher. »

.....  
Ainsi prélude l'*Amour suprême*.

Rappelez-vous aussi les *Amants de Tolède* que le grand inquisiteur Torquemada ramène à Dieu par leur propre aversion des joies charnelles et *Sœur Natalia* qui a déserté « le seuil du salut pour un amour mortel ». Elle en apprend bientôt les désillusions et les opprobres et abandonnée de celui qu'elle aimait, elle revient à celle qu'elle avait quittée, à la clémentine madone qui lui pardonne : elle retourne à l'*Amour suprême*.

Vous citerai-je encore l'*Inconnue des Contes cruels*; l'*Amour sublime* : l'amour dans la prière, dans la dueille ascension vers Dieu; et le *Meilleur Amour* : l'amour du rêve, des *Propos d' Au delà* ?

Et si deux êtres pouvaient s'aimer un seul instant, d'un amour absolu, sans défaillances comme sans désillusions, ne serait-ce pas un supplice, pour eux, de survivre à cet instant non pareil !

Souvenez-vous d'*Akédyséril*.

Et *Axël*, cette grande et sombre tragédie qui recèle en elle la lutte entre la spiritualité et la passionnalité et en laquelle le poète rêva d'incarcérer la synthèse de son œuvre :

Sara a renoncé à l'amour le plus pur, l'amour de Dieu; elle n'a pas accepté la Lumière, l'Espérance et la Vie.

Axël a douté de la parole de Janus et « les dieux sont ceux qui ne doutent jamais ». Il n'a pas su s'échapper dans l'Incréé, il n'a pas su se sublimer et de même que Sara est restée au seuil du *Monde religieux*, il n'a pu franchir celui du *Monde occulte*.

Lui aussi a refusé la Lumière, l'Espérance et la Vie et Janus lui a prophétisé le futur :

« Plus d'espérances hautes, d'épreuves rédemptrices, de surnaturelle gloire; plus de quiétude intérieure. Tu l'as voulu. Tu es devenu ton justicier et tu seras précipité toi-même. Adieu ! »

Le Renonciateur et la Renonciatrice se retrouvent dans le *Monde*

*passionnel* qui cèle le châtement. Ils s'aiment! Mais si leurs transports allaient s'éteindre!

Aussi leur existence est-elle remplie; ils ont épuisé l'avenir.

« Pourquoi vivre? » dit Axël à Sara... Pourquoi chercher une à une des ivresses dont nous venons d'éprouver la somme idéale et vouloir plier nos si augustes désirs à des concessions de tous les instants où leur essence même, amoindrie, s'annulerait demain sans doute? Veux-tu donc accepter avec nos *semblables*, toutes les pitiés que demain nous réserve, les satiétés, les maladies, les déceptions constantes, la vieillesse et donner le jour encore à des êtres voués à l'ennui de continuer?... Nous, dont un océan n'apaiserait pas la soif, allons-nous consentir à nous satisfaire de quelques gouttes d'eau, parce que tels insensés ont prétendu, avec d'insignifiants sourires, qu'après tout c'était la sagesse?

Pourquoi daigner répondre *amen* à toutes ces litanies d'esclaves? Fatigues bien stériles, Sara! et peu dignes de succéder à cette miraculeuse nuit nuptiale, où, vierges encore, nous nous sommes cependant à jamais possédés! »

.....

Et ils meurent « pendant qu'il en est temps encore » :

.....

« AXËL. — Les lueurs de cette lampe nuptiale pâlisent devant les rayons du jour! Elle va s'éteindre. Nous aussi.

(*Élevant sa coupe*) : Vieille terre, je ne bâtirai pas les palais de mes rêves sur ton sol ingrat : je ne porterai pas de flambeau, je ne frapperai pas d'ennemis.

Puisse la race humaine, désabusée de ses vaines chimères, de ses vains désespoirs et de tous les mensonges qui éblouissent les yeux faits pour s'éteindre — ne consentant plus au jeu de cette morne énigme — oui, puisse-t-elle finir, en s'enfuyant indifférente, à notre exemple, sans t'adresser même un adieu.

*Sara, toute étincelante de diamants, inclinant la tête sur l'épaule d'Axël et comme perdue dans un ravissement mystérieux :*

Maintenant, puisque l'infini seul n'est pas un mensonge, enlevons-

nous, oublieux des autres paroles humaines, en notre même infini ! »

*Axël porte à ses lèvres la coupe mortelle, boit, tressaille et chancelle; Sara prend la coupe, achève de boire le reste du poison, — puis ferme les yeux. — Axël tombe; Sara s'incline vers lui, frémit, et les voici gisant, entrelacés, sur le sable de l'allée funéraire, échangeant sur leurs lèvres le souffle suprême...*

.....  
C'est parce qu'ils ont refusé la Lumière, l'Espérance et la Vie, qu'Axël et Sara trouvent cette finalité maudite : le suicide « qui les voue à l'exil du ciel ».

« A l'exil du ciel ! » voilà le châtiment, car la mort c'est le « devenu », l'Impersonnel. C'est la réalité de ce qui maintenant n'est que vision.

Si le suicide était l'épouvantable et fatale issue qui attendait le Renonciateur et la Renonciatrice, un signe — de pardon et d'espoir — pouvait les sauver : leur salut était dans l'*Amour suprême*, leur réel idéal dans la Lumière à laquelle ils avaient renoncé.

C'était la fin que, dans sa foi chrétienne, Villiers avait assignée à *Axël*.

Respectueux de ses derniers rêves et de ses ultimes pensées, c'est la seule aussi à laquelle nous songeons en lisant son œuvre.

Il nous a été révélé une variante de dénouement d'*Axël* où la croix apparaît irradiante et salvatrice, talisman infailible contre les défaillances, signe de pitié et d'amour, de rédemption et de victoire !

Sara appartient — avec Morgane, Claire Lenoir, Élisabeth (de la *Révolte*) — à cette race de femmes d'exception, dignes de l'amour du Poète.

Mais l'Ève *moderne* tenterait en vain d'escalader les hauteurs baignées de lumière où plane le penseur; aussi est-elle indigne de lui. N'est-ce pas à elle qu'il voue ces rythmiques adieux :

*Tu secouais ton noir flambeau ;  
Tu ne pensais pas être morte ;  
J'ai forgé la grille et la porte  
Et mon cœur est sûr du tombeau.*

*Je ne sais quelle flamme encore  
 Brûlait dans ton sein meurtrier,  
 Je ne pouvais m'en soucier :  
 Tu m'as fait rire de l'aurore.*

*Tu crois au retour sur les pas ?  
 Que les seuls sens font les ivresses ?  
 Or je baillais en tes caresses :  
 Tu ne ressuscitera pas (1).*

L'Ève *moderne* étant morte pour lui, il crée l'Ève *Future*.

Il dédia cette œuvre — qu'il appelait, lui-même, une « œuvre d'art métaphysique » et dans laquelle la myopie de M. Stéphane Mallarmé ne découvrit qu'un « pamphlet » : *Aux rêveurs, aux railleurs*.

*Aux rêveurs* qu'il mène jusqu'aux altitudes les plus sereines du rêve et de la pensée en des pages d'une incomparable lucidité et d'une déconcertante profondeur, comme celle-ci :

« Tenez : l'abeille, le castor, la fourmi, font des choses merveilleuses, mais ils ne font que cela et n'ont jamais fait autre chose. L'animal est exact, la naissance lui confère avec la vie cette fatalité. Le géomètre ne saurait introduire une seule case de plus dans une ruche, et la forme de cette ruche est, précisément, celle qui, dans le moindre espace, peut contenir le plus de cases, etc. L'animal ne se trompe pas, ne tâtonne pas ! L'homme, au contraire (et c'est là ce qui constitue sa mystérieuse *noblesse*, sa sélection divine), est sujet à développement et à erreur. Il s'intéresse à toutes choses et s'oublie en elles. Il regarde plus haut. Il sent que lui seul dans l'univers n'est pas fini. Il a l'air d'un dieu qui a oublié. Par un mouvement naturel — et sublime ! — il se demande *où il est* ; il s'efforce de se rappeler *où il commence*. Il se tâte l'intelligence, avec ses doutes, comme après ON

---

(1) Rencontre (*Contes cruels*).

ne sait quelle chute immémoriale. Tel est l'homme réel. Or le propre des êtres qui tiennent encore du monde instinctif, dans l'humanité, c'est d'être parfaits sur un seul point, mais *totalemement* bornés à celui-là. »

*Aux railleurs!* Et n'est-ce pas une déjà mortifiante raillerie le défi du poète, qui fait surgir de son cerveau de génie Hadaly l'Ève *future*, à l'inventeur Edison inapte à l'imiter! N'est-ce pas son impuissance, qu'il lui profère, son impuissance à créer même un être *artificiel* qui soit l'exacte copie de la créature humaine! N'est-ce pas sa petitesse devant Dieu qu'il crie au sorcier de Menlo-Parck! N'est-ce pas aussi la faiblesse de la science qu'il raille devant l'omni-science divine!

La raillerie n'est-elle pas encore dans l'abîme que creuse Villiers de l'Isle-Adam, entre Alicia Clary — la bourgeoise qui réunit en elle les marmoréennes splendeurs de la Vénus Victrix — et l'éblouissante Hadaly.

Écoutez incanter l'Ève imaginaire, l'Ève *future* :

« Nuit c'est moi, la fille auguste des vivants, la fleur de science et de génie résultée d'une souffrance de six mille années. Reconnaissez dans mes yeux voilés votre insensible lumière, étoiles qui périrez demain; — et vous, âmes des vierges mortes avant le baiser nuptial, vous qui flottez, interdites, autour de ma présence, rassurez-vous! Je suis l'être obscur dont la disparition ne vaut pas un souvenir de deuil. Mon sein infortuné n'est même pas digne d'être appelé stérile! Au néant sera laissé le charme de mes baisers solitaires; au vent mes paroles idéales; mes amères caresses, l'ombre et la foudre les recevront, et l'éclair seul osera cueillir la fausse fleur de ma vaine virginité. Chassée, je m'en irai dans le désert sans Ismaël; et je serai pareille à ces oiselles tristes, captivées par des enfants, et qui épuisent leur mélancolique maternité à couvrir la terre. O parc enchanté! Grands arbres qui sacrez mon humble front des reflets de vos ombrages! Herbes charmantes où des étincelles de rosée s'allument et qui êtes plus que moi! Eaux vives, dont les pleurs ruissellent sur cette écume

de neige, en clartés plus pures que les lueurs de mes larmes sur mon visage! Et vous, cieux d'Espérance, — hélas! si je pouvais vivre! Si je possédais la vie! Oh! que c'est beau vivre! Heureux ceux qui palpitent! O Lumière, te voir! Murmures d'extase, vous entendre! Amour, s'abîmer en tes joies! Oh! respirer, seulement une fois, pendant leur sommeil, ces jeunes roses si belles! Sentir seulement passer ce vent de la nuit dans mes cheveux!... Pouvoir seulement mourir! »

. . . . .

N'est-ce pas elle l'Andréïde — l'artificielle — qui semble la vivante et Alicia Clary — le fantôme!

Lord Ewald — symbole de l'humanité inassouvie d'amour — devait aimer Hadaly puisqu'elle est l'Idéal amour, comme Alicia Clary était l'amour terrestre devenu impossible. Edison est aussi plus qu'un héros de roman : c'est la science qui tente en vain d'être égale à Dieu.

*Transitoriis quære æterna* avait écrit le poète au seuil de l'*Ève future*. La réalité ne fut pour lui qu'un tremplin qui le projetait dans « les régions de l'Idéal où l'insulte des humains n'atteint plus », dans l'Éther pur de son Rêve. Et qu'appelait-il *rêver*?

« Rêver, c'est d'abord oublier la toute puissance des esprits inférieurs mille fois plus abjects que la sottise! C'est cesser d'entendre les irrémédiables cris des spoliés éternels! C'est oublier les humiliations que chacun subit et que tous infligent et que vous appelez la Vie sociale! C'est oublier ces soi-disants devoirs qui révoltent la conscience et ne sont autres que l'amour des intérêts bas et immédiats au nom desquels il est permis de demeurer distrait devant la misère des déshérités! C'est contempler, au fond de ses pensées, un monde occulte dont les réalités extérieures sont à peine le reflet!... C'est se ressaisir dans l'Impérissable! C'est se sentir solitaire, mais éternelle! C'est aimer l'idéale Beauté, librement comme courent les fleuves à la mer! Et le reste des passetemps ou des devoirs ne vaut pas un soleil dans ces temps maudits où je suis forcée de vivre.

Au fond, rêver c'est mourir; mais c'est mourir au moins en silence et... avec un peu de ciel dans les yeux!... »

. . . . .

(*La Révolte.*)

Rêvasser n'est pas rêver; le rêve étant, avec la prière, l'effort le plus pur et le plus haut. De même que nous pouvons être l'artisan de notre bonheur, nous pouvons être celui *de notre réalité*. La réalité, telle qu'on la conçoit généralement, n'est qu'un mensonge : *Le Rêve est la seule réalité.*

A ce siècle de Lumière, le comte de Villiers de l'Isle-Adam, préférait la Lumière des siècles.

Il s'était abreuvé aux sources les plus rares du savoir humain, depuis l'antique science occulte jusqu'aux doctrines philosophiques de Fichte et de Hegel.

Les plus récentes recherches, les plus proches découvertes ne lui furent pas, non plus, étrangères; car ce rêveur était un savant, mais pour qui la science doit augmenter l'âme et non l'amoindrir.

Elle corrobora d'ailleurs sa foi diamantine. Déjà il avait fait dire à Claire Lenoir « puisque la Croyance est la seule base de toutes les réalités, préférons Dieu », et il avait écrit dans *l'Ève future* « qu'écarter de ses pensées l'idée d'un Dieu ne signifie pas autre chose que se décapiter gratuitement l'esprit ».

La variante de la Fin d'Axël est trop significative aussi, elle révèle trop le suprême état d'âme du Poète pour que je ne la cite pas.

A l'instant où il va mourir, la Croix apparaît à Axël, ainsi qu'un phare sauveur :

AXËL. — « O croix! je ne puis te dire adieu! Voici que je le sens bien : l'amour de toi seule fermente en mon sang. Celui qui fit de toi ce que tu es... m'attire! Que serait un Dieu — qui n'eut pas fait pour nous ce que sut accomplir le Fils de l'Homme? — Et que serait alors ce prétendu Dieu devant cet infini, — Jésus, l'Éternel Mage? Donc,



c'est bien lui, Dieu le Verbe même, sinon personne. Et si le Fils de l'Homme s'est trompé, l'humanité n'est qu'un leurre! Car il ne saurait avoir menti pour nous donner l'Espérance.

... Il faut d'un cœur simple le recevoir, ce qui est le comprendre, et nul ne peut le comprendre que par l'amour... qu'il donne à ses seuls élus... comment limiter Dieu à ne pouvoir être en un homme?... »

Et jetés dans les coins du feuillet ces deux seuls mots : munificence, magnificence et cette phrase lapidaire : *Ce qui est c'est croire.*

Si cette fin d'*Axël* est un fervent acte de Foi, la fin de *l'Ève future* n'atteste-t-elle pas la toute puissance divine ?

Lord Ewald a perdu cet *être d'outre-humanité* que lui avait créé Edison : Hadaly, son rêve concrétisé.

Où pourrait-il, dès lors, trouver son suprême Idéal sinon en Dieu qui *seul* étanche notre soif d'Infini! Et l'inventeur qu'est-il devant l'omni-créateur!

*Ce qui est c'est croire!*

Humble *Credo* dans lequel le Poète reconnaît sa petitesse devant l'Invisible Semeur de mondes! Sublime parole qui monte au Ciel comme un vol d'âme!

Le comte de Villiers ne fut donc pas seulement un *Voyant*, il fut aussi un *Croyant*.

Et c'est ainsi qu'il est, pour ceux qui la pénètrent, une méthode incluse, quoique dispersée, en son œuvre d'*hermétique lumière*.

Il réalisa, lui-même, cette phrase liminaire de ses admirables pages sur *Hamlet* :

« Toute libre intelligence ayant le sens du sublime, sait que le Génie pur est, essentiellement silencieux, et que sa révélation rayonne plutôt dans ce qu'il sous-entend que dans ce qu'il exprime, »

Souvent il laisse, lui aussi, deviner plus qu'il n'exprime : une phrase, à dessein inachevée, interrogative ou exclamative, un mot même, une réflexion, dès l'abord jugée inutile, posent au lecteur de troublants problèmes ou lui suggèrent de traditionnelles vérités.

Comment qualifier son *Style* sinon d'*Impersonnel*, lui aussi. Il est idéalement adéquat à l'intérieure pensée. C'est le *style-type*, LE STYLE — majusculemment écrit.

Le prestigieux visionnaire qui sigilla, de sa griffe générale, l'*Annonciateur*, l'*Ève future* et *Axël*, aurait pu répéter avec le surhumain Richard Wagner : *Mon art c'est ma prière*.

« L'Art, dit Ernest Hello — ce grand penseur qu'illumina la foi chrétienne — l'Art est le souvenir de la présence universelle de Dieu.

« C'est pour cela qu'il cherche les déserts, il aime la solitude, il se détourne instinctivement quand il aperçoit la multitude. »

Oui, l'Art est l'exaltation du beau Idéal, c'est pourquoi il sera Idéaliste, ou il ne sera pas.

L'œuvre d'art, la plus haute et la plus sublime est celle qui nous laisse entrevoir le Divin et l'Au-delà : il est possible de les assentir en contemplant le *Saint-Jean* de Vinci comme en entendant la *Neuvième Symphonie* ou le *Prélude de Parsifal*.

C'est parce que l'écrivain de l'*Amour suprême* fut essentiellement idéaliste que son œuvre est *celle de dilection* des êtres d'exception, de ceux qui s'efforcent vers l'En-Haut : elle ne connaîtra jamais l'encaillante popularité. Les très rares qui la méditent y trouvent l'*Agrément inattendu* (1); pour eux seuls sont les révélateurs arcanes que le Poète adorna d'une forme impeccable.

Croisé du Verbe, il mania la plume aussi noblement et aussi glorieusement que ses ancêtres avaient jadis tenu l'épée.

Il vécut pauvre, exilé en un siècle où l'Intérêt a détrôné l'Idée et où les humains arborent le flagrant cynisme de cette devise : « Surtout pas de génie »; sa pauvreté lui fut une pourpre.

Le comte de Villiers de l'Isle-Adam qui, comme Morgane (2), portait des cieux en sa poitrine, mourut, ignoré de ses contempo-

(1) L'Agrément inattendu (*Histoires insolites*) — dédié à M. Stéphane Mallarmé.

(2) Voir *Morgane* (drame), p. 69.

rains l'année même (1), où triomphait le mercantile édificateur de la Tour Eiffel.

Il expirait — entouré de quelques fervents — dans une très humble chambre chez les Frères Saint-Jean de Dieu. Mais il partait « tranquille » car il savait que — libéré de la vie — il allait franchir le terme de toute servitude pour entrer dans l'Impersonnel. Il mourait en preux et en chrétien sûr qu'il est, pour les purs, de divines récompenses.

Cet aigle planait trop haut : les *passants* de ce temps ne l'aperçurent point.

Mais ceux qui eurent le précieux bonheur de vivre dans le clair sillage de sa terrestre existence, ceux qui méditent son œuvre — dispensatrice de Normes et de Beautés — se font les buccinateurs de la gloire de ce suzerain qui eut pour fiefs les plus vertigineuses cimes du Rêve et de la Pensée.

Je salue, ici, l'immortel Villiers de l'Isle-Adam :

## PRINCE DES LETTRES FRANÇAISES

José HENNEBICQ.

Cette évocation littéraire fut faite à Bruxelles, le 23 janvier 1896, au Salon d'Art idéaliste; le 27 janvier 1896, au Cercle Léon XIII.



---

(1) En 1889.

---

## LE BAPTÊME DES CLOCHES <sup>(1)</sup>

---

*Le doux soleil d'avril éclaire la prairie  
Où le chant des pinsons aux parfums se marie*

*Et le souffle léger des brises du matin  
Fait trembler sur l'étang des ombres de satin.....*

*Le bronze de la cloche est couvert de dentelle  
Et le prêtre s'incline en priant devant elle.*

\* \* \*

*« Étendez, ô Seigneur, votre droite divine  
Et bénissez cette eau limpide et cristalline,*

*Afin qu'en baptisant notre cloche nouvelle  
Votre esprit, trois fois saint, l'affermisse par elle*

*Et que l'airain sacré, droit dans sa destinée,  
Poursuive à votre honneur sa tâche fortunée.*

*Que partout et toujours où tintera sa voix,  
Dans les maisons, dans les blés d'or, ou dans les bois,*

*Reculent, confondus, le piège, la malice,  
Les fantômes errants et le noir maléfice.*

*Lorsque du haut des monts roulera l'avalanche  
Elle entendra, Seigneur, cette musique blanche*

---

(1) D'après les *Prières liturgiques*.

*Devant qui s'éteindront aussi les durs éclairs  
Dans les frémissements épouvantés des airs.*

*Les orages, les tempêtes et les détroites  
Finiront leurs fureurs atroces, en caresses.....*

*Et quand les fils du Christ aux brises matinales  
Entendront s'égrener ses notes virginales*

*Leur âme sentira la ferme piété  
Se mêler au frisson divin de la bonté.*

*Ils gagneront, hâtifs, l'Église maternelle  
Et chanteront, avec les Saints, l'ère nouvelle!*

*Les trompettes auront des timbres éclatants,  
Les psaumes, entonnés par des voix de Printemps,*

*Seront accompagnés des orgues triomphales  
Et l'allégresse d'or jaillira des cymbales!*

*— Abaissez, ô Seigneur, votre esprit éternel  
Et bénissez l'eau claire où l'on verse le sel! —*

*Voyez avec bénignité cette œuvre sainte.  
Protégez-la toujours de la plus faible atteinte*

*Et daignez la couvrir des célestes rosées  
Que votre main dispense aux plantes arrosées.*

*Alors, en lui battant votre verbe éternel,  
Elle saura chasser, Seigneur, le criminel*

*Que je vois s'encourir, effaré, dans la nuit  
Sous ce formidable battement qui le suit! »*

\* \* \*

*Et le bronze lavé par cette eau consacrée  
Semble, sous le soleil, d'une couleur nacrée.*

*Des ramiers ont passé dans l'ombre de la tour  
Appelés par l'accent des cantiques d'amour.*

*Quelques vieux paysans ont délaissé leurs chaumes  
Pour venir écouter les versets et les psaumes,*

*Et l'haleine d'Avril passe sur les bougies  
Tandis que le pasteur poursuit les liturgies,*

*Et que son doigt trempé dans l'huile des infirmes  
Y trace, par sept fois, tremblant, les saintes firmes.*

\* \* \*

*« Vous aviez ordonné, Seigneur, à vos prophètes  
De faire résonner jadis, aux jours de fêtes,*

*Les tubes d'argent clair qui résonnent au loin,  
Afin que votre peuple écrasé de besoin,*

*Entendant, tout à coup, leur suave harmonie,  
En foule, vienne au temple à cette heure bénie.*

*Donnez donc à la cloche une vertu divine  
Et faites qu'on l'ouïsse au loin sur la colline.....*

*Donnez-lui le pouvoir, en frappant les oreilles,  
De susciter, Seigneur, des ferveurs sans pareilles,*

*D'éloigner les mauvais de ses ondes sonores  
Et d'enchanter partout les nouvelles aurores !*

*Laissez-lui tempérer les neiges et les grêles  
Qu'apaiseront, suppliantes, ses gammes frêles.....*

*Les grêles, la peste et les fièvres malsaines  
Dont elle embaumera, charmante, les haleines.*

*Père, Dieu tout puissant, éternel et superbe,  
Maître du cèdre du Liban et du brin d'herbe,*

*Qui fîtes s'écrouler les murs de Jéricho  
Par la seule vertu des fifres que l'écho*

*Renvoyait bourdonnants de montagne en montagne,  
Exaucez l'oraison que ce peuple accompagne.*

— *Étendez votre main miséricordieuse  
Et bénissez, Seigneur, la cloche harmonieuse! —*

*Que votre Saint-Esprit fasse sa voix ardente  
Et lui donne la force active et fécondante!*

*Son tintement heureux fera fuir les méchants  
Et le peuple chrétien abandonnant les champs,*

*Les forêts, les cités, pour répondre à l'appel  
Poursuivra plus gaîment son labeur fraternel.*

*Lorsque le timbre d'or percera les espaces,  
Glorieux, implorant comme la voix des races,*

*Sur la race étendez votre main secourable  
Et bénissez, Seigneur, la Terre misérable! »*

\* \* \*

*Le doux soleil d'avril éclaire la prairie  
Où le chant des pinsons aux parfums se marie,*

*Et le souffle léger des brises du matin  
Fait trembler sur l'étang des ombres de satin.....*

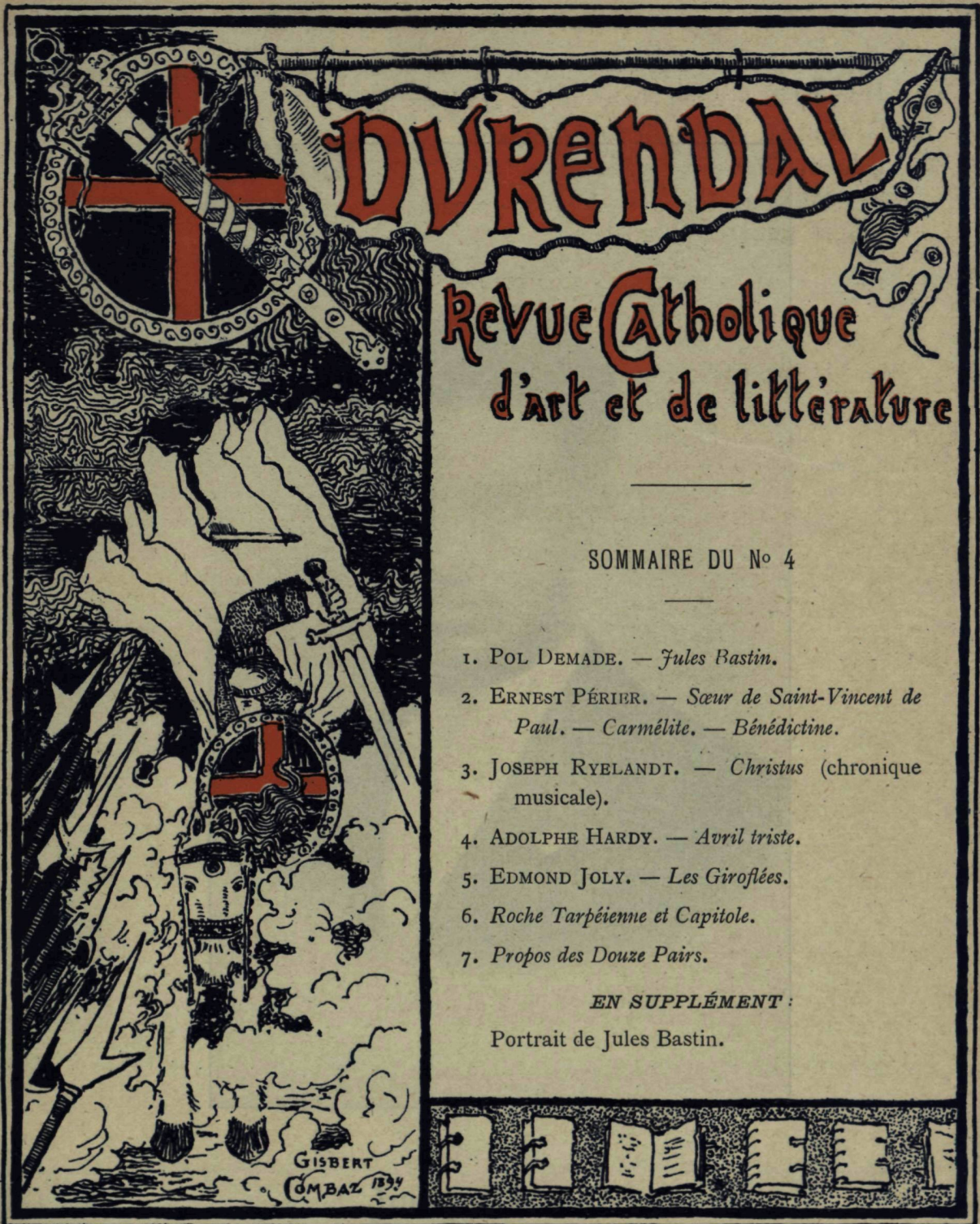
THOMAS BRAUN.











# DU REN DAL

## REVUE Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 4

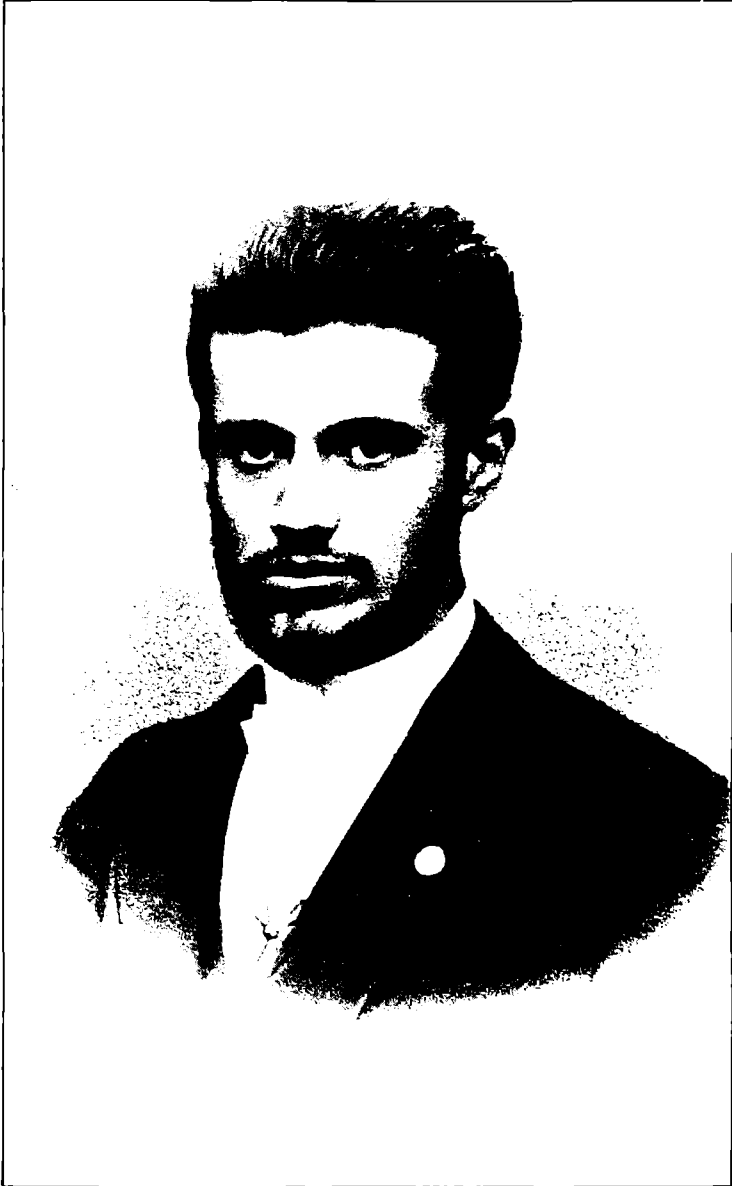
1. POL DEMADE. — *Jules Bastin.*
2. ERNEST PÉRIER. — *Sœur de Saint-Vincent de Paul. — Carmélite. — Bénédictine.*
3. JOSEPH RYELANDT. — *Christus* (chronique musicale).
4. ADOLPHE HARDY. — *Avril triste.*
5. EDMOND JOLY. — *Les Giroflées.*
6. *Roche Tarpéienne et Capitole.*
7. *Propos des Douze Pairs.*

### EN SUPPLÉMENT :

Portrait de Jules Bastin.

J. Van Cassan  
ÉDITEUR  
BRUXELLES





JULES BASTIN.



## JULES BASTIN

Les eaux l'ont entraîné dans la mort,  
laissant interrompue sa mélodieuse chanson.  
(Acte IV, Scène VII.)

SHAKESPEARE. *Hamlet.*



Une douce et triste légende d'Ophélie, morte dans l'eau profonde, en cueillant des fleurs, passe et repasse au travers de mes pensées avec la persistance d'une hantise, tandis que, devant de troublants cahiers manuscrits, je m'efforce d'évoquer la figure de Jules Bastin, leur auteur, un jeune poète, — 21 ans, — disparu l'an dernier, le 18 août, dans l'eau tranquille de ce grand canal de Louvain, perfide et pourtant fleuri de nénuphars.....

Un jeune poète... et des fleurs, l'apparition soudaine de la mort... au bord de l'eau; en fallait-il davantage pour faire se dresser dans mon imagination ces deux ombres sœurs : Ophélie et Jules Bastin, sœurs et chères puisque belles et trempées de larmes toutes deux...

Hélas! je n'ai pas eu la chance douloureuse (ce qualificatif est nécessaire maintenant), de connaître Jules Bastin. Je viens de relire des manuscrits, des songeries, des carnets, des pensées intimes, des lettres signées de son nom; j'ai là devant moi, en écrivant ceci, quelques-uns de ses portraits; sa mère inconsolable, ses amis m'ont beaucoup parlé de l'absent toujours aimé... et pourtant, je le sens bien, j'échouerai à vouloir préciser cette figure évanouie, à parler avec intelligence de cette âme libérée de son enveloppe, dans la brisure et l'élargissement de la mort. D'autres, qui connurent Jules Bastin intimement, feront sans doute cela, en même temps qu'ils enfermeront, dans le reliquaire d'un volume à paraître, ce qu'il a laissé sur terre de sa

pensée : un certain nombre de pages, autant dire une poignée de cendres... Sera-ce sur ces pages qu'il conviendra de le juger? Je ne le pense pas. Mais certainement cela suffira pour le faire regretter. Cette poignée de fines cendres blanches très pures sous lesquelles, en les remuant un peu, on trouvera vif, malgré la mort, le feu d'une âme chaude et ardente, en apprendront plus long sur l'âme du poète que toutes les tentatives de psychologie. Je parle des cendres! Est-ce bien la comparaison juste? Sans la mort, tombée tout à coup comme un froid glacial sur ces vingt et un ans en flamme, on ne songerait pas à ce parallèle triste. L'œuvre de Jules Bastin, s'il était possible d'écarter la subite intervention de l'Intruse, rappellerait plutôt la jonchée de pétales sous des arbres en fleurs, dans des vergers de printemps. La poésie semble tomber de son âme fleurie comme les floraisons roses des pêchers. C'est une magnifique espérance d'été et d'automne. Chaque jour de ce printemps d'âme est plus doux, plus beau; on passe de la timidité du bourgeon clos au bourgeon entr'ouvert, de la promesse de fleur à la fleur; celle-ci donne sa couleur, puis son parfum, puis toute sa joie. Le volume annoncé nous introduira dans cette première saison de la vie de Jules Bastin. Dieu n'a pas permis que nous possédions davantage. « Les vers les plus beaux sont restés dans son âme. »

Ce mot douloureux est du poète lui-même.

*Vous demandez à voir ces rimes envolées,  
Ces oiseaux qui battaient de l'aile dans mon cœur,  
Échos divins des chants d'amour sous les feuillées,  
Espoir et souvenir, allégresse et douleur.*

. . . . .

*Mais les vers les plus beaux sont restés dans mon âme;  
Les seuls chants qui soient vrais n'en sont jamais sortis;  
Enfermés en mon sein comme un amour de femme,  
Quand ils sont près d'éclorre ils sont anéantis.*

(Louvain, 27 novembre 1891.)

Voici, à présent, quelques-uns de ces oiseaux de rêve. Et de voir ceux qui se sont envolés on sera sans doute plus triste encore de savoir que les plus beaux sont restés à jamais enfermés dans l'âme du poète...

## LES PETITES VIEILLES

*Geignantes et lasses, elles vont, les vieilles,  
Les petites vieilles le long du chemin.  
Leurs faces ridées sont toutes pareilles,  
Elles vont courbées un bâton en main.*

*Et leur long manteau les rendent plus vieilles  
Les petites vieilles le long du chemin.*

*Et leurs souvenirs sont très incertaines,  
Ce sont rêves bleus fanés de longtemps.  
Allégresses vagues, choses très lointaines,  
Songes très douteux des jours de printemps.*

*Et leurs songeries les rendent plus vieilles  
Les petites vieilles le long du chemin.*

*Leur âme très lasse, entrevoit, chercheuse,  
D'indéfinissables et chères visions,  
Leur pensée est lasse et très laborieuse,  
Et faite de souvenirs sans précisions.*

*Et leurs remembrances les rendent plus vieilles  
Les petites vieilles le long du chemin.*

*Mon cœur voit de même ses amours passées,  
Indécises formes de rêves indécis.  
Et mes sensations s'en vont très lassées,  
Vers des femmes chères sans contours précis.*



*Geignantes et lasses, elles vont, les vieilles  
Les petites vieilles le long du chemin.*

(Anvers 1894.)

## RANCŒURS

*Le printemps renaît et la vie  
Sourit encore aux bois feuillus  
Où s'en irait, l'âme ravie,  
S'aimer les beaux couples élus.*

*Ceux qui vivent de leur folie,  
Et des beaux rêves défendus;  
Qui, dans un baiser qui les lie,  
Font de doux serments éperdus.*

*Mais combien, rivés à la peine  
Traînent leur boulet et leur chaîne,  
Rêvant d'impossibles bonheurs.*

*Et la félicité des autres  
Font de ceux-là d'âpres apôtres  
Des désespoirs et des rancœurs.*

(Pâques.)

## MENDIANTE

*Le vieux porche éternellement  
Morose et gothique se dresse  
Enauréolant sombrement  
La mendiante qui paresse.*

*La neige couvre lentement  
Le vieux manteau de la pauvre  
Qui demeure indéfiniment  
Immobile dans sa détresse.*

*Elle se laisse ensevelir  
Sans même pousser un soupir  
Sous un liceul blanc qui la glace.*

*Elle est pour le cœur angoissé  
Le spectre macabre et glacé  
De ceux que l'existence lasse.*

(Décembre.)

## SOIR.....

*Le jour meurt, le soir vient, les parfums agonisent,  
Le grand hymne d'espoir du tout dernier moment,  
Chante. De cierges blancs, les espaces s'irrisent,  
Et voilà la chapelle ardente, immensément.*

*Les champs sont morts, la vie est lasse, et la souffrance,  
Après un long sanglot en espérant s'endort.  
Le rêve règne, ainsi qu'un roi de délivrance :  
C'est l'illusion douce et l'extase : la mort !*

*Le voile mortuaire est drapé sur le monde,  
L'âme en fleur se dégage en songes irréels  
Et la lune qui veille en cette paix profonde  
A les douces clartés des jardins éternels.*

*C'est la chapelle ardente et ses lueurs de cierges,  
Les hymnes reposants, qu'ont dit pour les défunts.  
Le requiem du prêtre et le chant pur des vierges  
Et l'âme qui s'en va sur l'aile des parfums.*

(Avril 1894.)

## AMOURS VIERGES

*J'ai fait un songe d'amour vierge,  
Un de ces songes que l'on a  
Sous la pâle lueur des cierges  
Quand vibre au cœur un hosanna.*

*C'était dans une cathédrale,  
Aux arceaux mystiques et noirs,  
Et je rêvais d'un profil pâle  
Dessiné dans l'ombre des soirs.*

*J'étais seul dans la nef immense  
Anéanti sous l'œil de Dieu;  
Serait-ce extase ou bien démence  
Cette émotion du saint lieu ?*

*J'ai rêvé d'un amour gothique  
Et d'une sainte d'autrefois,  
Qui, dans son allure ascétique,  
Évoquerait les vieilles fois.*

*Elle aurait un geste suprême  
Qui me montrerait le chemin  
Qui me dirait : viens, car je t'aime!  
En mettant sa main dans ma main.*

*Et me livrant tout à mon guide,  
Libre des doutes de jadis,  
Je quitterais ce monde vide  
Pour les éternels paradis.*

(Février.)

## DEPUIS LORS

---

*Depuis lors, ô nature éternelle et féconde !  
 Vous n'avez pas changé vos radieux atours,  
 Vous avez été jeune et bonne à tout le monde,  
 Vous n'avez pas porté le deuil de mes amours.*

*Et le ciel s'est miré mystiquement dans l'onde,  
 Et l'herbe a reverdi dans le rythme des jours,  
 Et les bois ont encore leur majesté profonde,  
 Et les prés dénudés ont refleurì toujours.*

*Mais moi, depuis ces temps, je ne suis plus le même,  
 Et mon cœur a perdu son extase suprême  
 Et le charme très doux qui le faisait songer.*

*Mon rêve ne va plus comme autrefois, très alme  
 Vers un cher paradis d'amour tranquille et calme...  
 O nature, est-ce vrai que tout est mensonger ?*

(Wilryck, le 23 avril 1893.)

## GOELANDS

---

*Les grands goëlands  
 Tout blancs,  
 Dans le ciel limpide,  
 Sur la mer sans ride,  
 S'en vont deux à deux  
 Vers les lointains bleus.*

*Ils rasant les ondes  
 Profondes  
 Sans jamais cesser.*

*Je les vois passer  
 Et mon âme folle  
 Dans le ciel s'envole.*

*Dans le ciel d'azur  
 Si pur  
 Les neigeuses ailes  
 De ces hirondelles  
 Vont vers l'infini  
 Magique et béni.*

*Du réel mon rêve  
M'enlève.  
Je suis ces oiseaux  
Si grands et si beaux  
Dans leurs longs voyages  
Aux féeriques plages.*

*Je crois au bonheur  
Du cœur,  
Et loin de la terre  
Tout plein de mystère  
Je les suis des yeux  
Ces oiseaux des cieux.*

*Mon âme est remplie  
Devie  
Et de vérité ;  
Dans l'immensité,  
Bienheureux mensonge !  
Je me perds en songe.*

*Les grands goëlands  
Tout blancs,  
Dans le ciel limpide  
Sur la mer sans ride,  
S'en vont deux à deux  
Vers les lointains bleus.*

(3 novembre 1891.)

Et les vers les plus beaux sont restés dans son âme!

Les lettres catholiques, la poésie particulièrement, ne sont pas si riches qu'il faille ne pas s'émouvoir de la disparition d'un poète parti à jamais avec son trésor. Jules Bastin possédait très évidemment le sens de la beauté; c'était de plus une belle âme tout imprégnée du catholicisme, des vertus qu'il commande et auxquels il aide, et le mot d'Ophélie à Hamlet, — elle encore! — « Avec qui la beauté peut-elle mieux conserver qu'avec la vertu (1)? » ce mot, le poète dont la mort nous attriste, l'avait pris comme programme d'esthétique et comme règle de vie. La mort est venue anéantir nos espérances en Jules Bastin. Ce n'est pas lui qui perd, c'est nous.

Ménandre a dit quelque part cette belle parole : « Ceux que les dieux aiment meurent jeunes. »

Et voici comme il développe sa pensée :

« Le plus heureux, je le dis, ô Parménion, c'est l'homme qui, sans chagrins dans la vie, ayant contemplé ces beaux spectacles de la nature, le soleil, l'eau, les nuages, le feu, s'en est retourné bien vite

(1) *Hamlet*, acte III, scène 1.

d'où il est venu. Ces choses, qu'il vive cent ans ou un petit nombre d'années, il les verra toujours les mêmes, et il ne verra rien de plus beau qu'elles. Regarde ce qu'on appelle le temps comme une foire étrangère, un lieu d'émigration pour les hommes : foule, marchés, voleurs, lieux où l'on s'arrête. Si tu pars le premier ton voyage est le meilleur; tu t'en vas avec ton argent et sans avoir d'ennemis... »

L'admirable catholique que fut Jules Bastin n'a point songé à s'en aller de la vie en disciple du poète profane, « avec son argent »; son âme a plu au Seigneur, selon qu'il est écrit au *Livre de la Sagesse*, et il a été consommé en peu de temps « *consummatum in brevi explevit tempora multa* ».

Ce n'est pas lui qu'il convient de plaindre, c'est nous d'avoir perdu l'espoir et déjà la promesse d'un beau poète. Les nénuphars blancs reflouriront à la saison prochaine, à l'endroit tranquille où Jules Bastin disparut, mais nous autres nous gardons le deuil.

POL DEMADE.

Nos lecteurs trouveront, encarté dans le présent numéro, un portrait de Jules Bastin. Les œuvres du poète paraîtront le mois prochain, en un volume, chez l'éditeur Lacomblez.



## SŒUR DE SAINT-VINCENT DE PAUL

A. M. L'ABBÉ H. MœLLER.

*Les traits menus, avec de frais yeux gris de lin  
Dont un sourire astral allume la prunelle,  
Et l'attrait d'une blonde enfance maternelle,  
C'est comme une vignette ancienne sur vélin.*

*Elle parle le doux langage cristallin  
Du pauvre dont la claire innocence est en elle,  
A force d'abriter sa candeur d'orphelin  
Au blanc de sa cornette ouverte comme une aile.*

*Autour de son ovale on tresserait ces fleurs  
Qu'en Flandre, le ciseau fervent des ciseleurs  
Créait au coin des vieux livres de liturgie.*

*Le Moyen-Age en eût inspiré ses dessins,  
Et moi, le médailliste extasié des saints,  
J'en garde avec amour la pieuse effigie.*



## CARMÉLITE

*Tout en elle a le charme évocateur de lis  
Des vierges de missel aux paupières lassées,  
Plus frêles dans l'ampleur des robes à longs plis  
Que la palme qui tremble à leurs mains enlacées.*

*Ses yeux qu'un nuageux crépuscule a remplis,  
On sent que le jardin des blanches trépassées,  
Miré sous leurs cils d'or et dans leurs bleus pâlis,  
En fait les ostensoirs d'idéales pensées.*

*L'ombre du voile noir va bien à ce profil  
Que le pressentiment de la mort proche sculpte,  
Et la bure à ce corps où l'âme n'a qu'un fil.*

*Et Dieu la nimbe au point qu'on lui rendrait le culte  
Qu'agenouillé devant les églises du Rhin,  
Rend aux saints des portails, le soir, le pèlerin.*



## BÉNÉDICTINE

(SŒUR MARTHE)

A. M. THOMAS BRAUN.

— *Tels ces anges que l'art des cantiques incline  
Maigres et long vêtus dans les psautiers romains —  
L'été, quand précurseur d'austères lendemains  
Le soir endort le cloître au flanc de sa colline,*

*Elle a le front penché sur la harpe où ses mains  
Tissent de transparents accords de mousseline  
Que reprend cette nonne en noire capeline,  
La fauwette en cellule au mur blanc de jasmins.*

*Et tandis qu'au ciel rose et couleur d'immortelle  
Monte l'aérienne et féerique dentelle  
Des menus sons brodés harmonieusement,*

*On croirait, tant ces mains d'albâtre sont fluettes,  
Que deux camélias errent sur l'instrument,  
Et que sœur Marthe est sœur des vieilles statuettes.*

ERNEST PÉRIER.



# CHRISTUS

*Symphonie mystique avec chœurs, de AD. SAMUEL*

(CONCERT YSAYE DU 2 AVRIL)



VOICI une de ces œuvres à côté de laquelle la foule ne passe pas indifférente. Son aspect étrange, un peu énigmatique, attire l'attention. On veut l'entendre; une première audition laisse dans l'âme un certain malaise; à travers une compréhension obscure on entrevoit une œuvre supérieure. Cette impression se confirme à une seconde audition, et, à une troisième — sous la magistrale direction d'Ysaye — on est subjugué.

La difficulté qu'il y a à pénétrer dès l'abord en ce sanctuaire d'art provient en partie de ce qu'une moitié du *Christus* est écrite en symphonie à programme, genre un peu pénible parce que l'attention y est partagée entre le livret et la partition. Le drame lyrique, l'oratorio, la cantate et les formes de musique pure échappent à cet inconvénient. Aussi faut-il ici étudier d'avance la table thématique pour connaître la signification poétique des motifs conducteurs et alors, à l'exécution, l'œuvre se déroule claire et belle.

La *première partie* débute par l'Annonciation, page simple et chaste, où l'épisode de l'apparition s'impose brillamment. L'Adoration des bergers et des mages semble moins captivante malgré le beau motif des mages et l'admirable thème de l'adoration, l'un des plus importants de l'œuvre.

La *deuxième partie* (au désert de Juda) est d'un sentiment intérieur et pénétrant. Cependant ici, comme dans la première partie, il vous reste un certain malaise : constamment l'auteur finit et recommence; le souffle d'unité, qui devrait unir les différents éléments en un tableau d'ensemble, fait défaut, malgré le retour des mêmes thèmes. On a l'impression d'une *succession* de beaux fragments, mais non celle d'un corps organique; et l'inspiration y est plus dans le détail que dans l'ensemble. Ce défaut est moins sensible dans les trois parties suivantes :

Quelle impression que le début de la *troisième partie* ! C'est le lac de Tibériade :



le mouvement rythmique des instruments à cordes dépeint à la fois les flots agités de l'onde et de la foule, tandis que la voix puissante de Dieu plane au-dessus du tumulte. Après vient la lutte contre les Pharisiens, page un peu réaliste, mais d'une beauté originale. Mais quand arrive de loin le cortège qui accompagne Jésus vers Jérusalem; quand les voix humaines, muettes jusqu'ici, surgissent ci et là chantant l'hosannah; quand ces voix, se rapprochant, s'unissent en un formidable ensemble; alors l'émotion vous empoigne et vous sentez passer le souffle du génie.

Dès lors vous êtes gagné. La *quatrième partie*, ce chef-d'œuvre qui décrit la Passion, vous remuera dès le début terrible (et trop humain, peut-être) où le Christ agonise sous le poids de nos péchés. Puis, quelle énergique concision en ce tableau de Jésus devant le peuple! La phrase si touchante du « *tristis est anima EJUS* » vous étreindra d'une suprême compassion; ensuite, entendant la montée au calvaire, où les basses boîtent péniblement tandis que d'autres instruments pleurent les douleurs infinies, votre âme sera saisie d'une réelle contrition!... Et quelle cruauté brutale dans la scène du crucifiement!...

L'auteur a ajouté, comme épilogue à la vie du Christ, une *cinquième partie* : *Advenit regnum Dei*. Cette partie, contrairement aux précédentes, est surtout chorale. Au début repasseat doucement à l'orchestre des souvenirs de la passion. Les chœurs sont très beaux et bien traités, mais un peu filandreux, répétant souvent les mêmes paroles. Le plus beau passage est le chœur : « *Et erit in die illa... spiritus est Deus* », etc., jusqu'à la phrase des basses : « *Hoc est præceptum meum.* » Il y a là une grande inspiration. L'amen est tout simple, presque liturgique, et cette simplicité est d'un effet profond.

*Christus* est donc une haute œuvre d'art, et d'autant plus haute qu'elle est pénétrée d'un sincère sentiment religieux. A certains endroits, la note humaine perce trop : par exemple, le poignant début de la quatrième partie n'a rien de mystique; tandis que le sentiment religieux s'exalte au sublime dans l'entrée à Jérusalem, la montée au calvaire, la phrase incomparable du *Tristis* et le chœur *Spiritus est Deus*.

Peut-être les deux premières parties eussent-elles gagné en intérêt si l'auteur y avait joint la parole à la musique. Le rôle descriptif de la musique est trop général et les multiples intentions poétiques lui donnent quelque chose de forcé et conventionnel. Mais la technique et l'orchestration sont absolument admirables. M. Samuel est un maître en découvertes de sonorités douces, puissantes, terrifiantes; si certains motifs se répètent avec une persistance fatigante (quoique motivée), l'auteur sait toujours en varier la couleur orchestrale.

Chose curieuse : *Christus* est la première œuvre de Samuel qui révèle du génie et qui ait la chance de vivre. Le génie vient parfois tard. Glück n'a trouvé sa voie que vers cinquante ans, et voici un artiste qui ne la trouve qu'au déclin de l'âge.

*Christus est*, avec *Franciscus*, de Pinel, et *Francesca*, de Gilson, la plus importante œuvre musicale parue depuis dix ans en Belgique. Remarquons que, de ces trois œuvres, deux sont inspirées par une conviction chrétienne. C'est là un symptôme consolant pour ceux qui, comme nous, aiment surtout l'art dans ses manifestations les plus élevées; car, comme dit Verlaine :

*Tout le reste est littérature!*

JOSEPH RYELANDT.

Samedi-Saint.



## AVRIL TRISTE

*Aux premières blancheurs d'avril, quand les ramures  
Bercent leur neige en fleur au fil de l'eau qui dort ;  
Quand, au fond des grands bois pleins d'ombre et de murmures,  
Les sources chantent clair comme des flûtes d'or ;*

*Quand tout vibre ou palpite au creux des branches vertes  
Et qu'on voit s'en-aller, dans le frais demi-jour,  
Les heureux de vingt ans par les forêts couvertes,  
Oh! comme je les plains ceux qui souffrent d'amour!*

*Pour eux, tout est muet, froid, triste et solitaire ;  
Le soir qui tombe au jour qui se lève est pareil ;  
Le soleil et les fleurs ont beau dire et beau faire :  
Ils ont droit de nier les fleurs et le soleil!*

*Car ce n'est pas pour eux que s'ouvrent, sous les haies,  
Les narcisses d'or frêle et les fins muguets blancs,  
Et leur pauvre âme est sourde aux chants des brises gaies  
Qui passent dans l'air bleu plein de parfums troublants.*

*Qu'importe que la terre ait mis sa robe neuve  
Et qu'est-ce que cela leur fait que tout soit vert ?  
La vallée a, pour eux, des toilettes de veuve  
Et l'avril leur paraît plus triste que l'hiver.*

*Les oiseaux leur font mal à rire ainsi, dans l'ombre,  
Car c'est à deux qu'il faut écouter les oiseaux ;  
Et le plus frais ruisseau se trouble et semble sombre  
S'il n'a sa double tête à mirer dans ses eaux.*

*Pauvres déshérités ! dans les forêts prochaines  
Où chante la douceur des musiques du soir,  
Qu'importe que la mousse abonde au pied des chênes ?  
Personne, à leur côté, ne doit venir s'asseoir !*

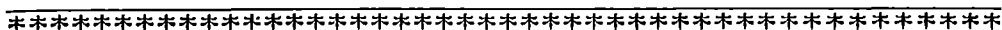
*Et tandis, qu'ils s'en vont, sous les branches fleuries,  
Par les sentiers déserts et les coins isolés,  
Les cloches, aux voix d'or, mêlant leurs sonneries,  
Tintent, pour eux, le glas des beaux jours envolés.....*

*Des jours où ces chemins qu'avril baigne et décore  
Avaient aussi, pour eux, des airs de paradis,  
Sous les bons peupliers où l'on distingue encore  
Les chiffres enlacés qu'ils gravèrent jadis !*

*Et, seuls, de monts en vaux, de taillis en clairières,  
Égarés dans leur rêve, ils errent, pas à pas,  
Cherchant dans les parfums, les chants et les lumières,  
Comme un printemps perdu qu'ils ne retrouvent pas.*

ADOLPHE HARDY.





## FLEURS MYSTIQUES

## LES GIROFLÉES

Des petites croix d'or sur des crêtes  
de mur au printemps.



Une forêt morte ressuscite sous le baptême des brumes lumineuses, eau et soleil. Dans les plus épais fourrés éclatent, stellaires, les anémones; les crosses de fougères se déroulent; les clochettes en grappes des muguetts balancent et sèment leur âme argentine, non en notes, mais en parfums.

La cathédrale, qui est une autre forêt, une forêt mystique, a, de même, son printemps fleuri. Les divins vouloirs, dont le soleil-roi n'est qu'un vassal, ont été signifiés, en elle, par la souveraine expression des rites. Le grand cierge crucifié de grains d'encens a été allumé, un matin, plus puissant que le jeune soleil.

Les cloches endeuillées de silence, puis réveillées en à-coup, ont effaré les oiseaux des tours par un envol nouveau. Le Maître du printemps, le créateur du soleil, a ressuscité, par lui, sa Forêt mystique.

Alors, aux crêtes des murs, parmi les pierres moussues et ornementées, aux plis du manteau de la Vierge, sur les ailes angéliques, dans les couronnes des rois, apparaissent de petites croix d'or portées sur d'aériennes verdurees.

Il en est de toutes proches sur les murs bas des parvis et des cimetières. Elles sont pareilles, presque, aux fleurs de la prairie, sinon que le regard des corolles domine, à la fois, la Vie et la Mort, la route banale et le chemin sacré. Si le vent souffle d'elles à nous, le parfum des petites étoiles d'or, le baume oriental aux senteurs de girofle,

d'aromates chauds, vivifiants, descendra comme une charité supérieure qui vient émouvoir d'une ivresse puissante et spirituelle. Là, on distingue les tiges souvent tordues au pied par les volontés adverses de la pierre et du vent; les petites feuilles vaillantes et drues; creusées en lèvres, pour l'eau du ciel; courbées en ailes pour l'air, céleste aussi. Puis, c'est l'épanouissement en bouquets terminaux; les boutons, perles d'or rouge veloutées comme d'une onction opaline et les multiples petites fleurs jaunes, où brûle l'âme du parfum : flamme de l'or, encens de la croix.

Déjà plus hautes, elles consacrent aux grandes statues, des parures fleuries de fines dentelles; dentelles d'or, d'or en croix. Elles projettent bientôt sur le ciel même leurs silhouettes légères et précises; c'est un essor nombreux, complexe, processionnel. On dirait des âmes; les âmes innombrables qui pendant des siècles se sont exhalées en prières dans l'édifice consacré et dont le désir en fleurs, le désir victorieux du temps et de la mort, fête de leurs chrétiennes croix d'or l'éternel printemps mystique.

Leurs processions marchent dans le balancement des souffles violents et doux. Très haut, parfois penchées en des poses d'oiseaux à qui les ailes suppriment le vertige, elles cheminent recueillies par les mystérieuses routes des lignes de pierre dans l'immense monument. Routes que seul l'architecte commut bien et qui sont aussi diverses, multiples et insoupçonnables que celles où marchent les âmes. L'Orient n'eut jamais pareils stylites; les abîmes sur lesquels ils planent, les hauteurs où ils s'extasient et frémissent du soleil et du vent, évoquent les vertigineuses envolées des ascètes. La semaille d'un tourbillon parmi l'architecture compliquée fut aussi étrangement cruelle et douce que les incompréhensibles vocations de la vie psychique, de toute vie en ce monde.

D'en bas, âmes ou fleurs, toutes marquées du signe d'or, apparaissent aussi paradoxalement ridicules et sublimes.

Fini le printemps pascal, les fleurs s'évanouissent dans les marbrures de la pierre; mais leur mystère demeure, demeure et reffleurira.

Au jour définitif, n'est-ce point la Cathédrale que Jean, l'apôtre symboliste, voit aller vers l'Époux, en la parure royale que, si délicieusement, évoquent les petites croix d'or, sur des crêtes de murs, au printemps.

EDMOND JOLY.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**La Représentation proportionnelle**, par CH. WOESTE. — *La Société belge de Librairie* nous ayant, par erreur, envoyé cette brochure politique, nous lui en accusons ici réception. Cette question n'est pas de la compétence de *Durendal*. Disons cependant qu'au point de vue littéraire, M. Woeste ne nous semble pas en progrès. C'est toujours le *jargon* cher aux politiciens et dont nous citons, au hasard, ces quelques exemples amusants :

« Des voix isolées méditent d'inscrire çà et là la Représentation proportionnelle dans le programme électoral. » (CH. WOESTE.)

« C'est qu'un homme peut être descendu bien bas dans l'abîme du vice et de la scélératesse, sans que néanmoins se soit éteinte en lui cette suprême étincelle d'honneur qui arrête le misérable sur le chemin du parjure. » (*Le Bien Public.*)

« Le tableau que vous avez fait, M. Jaurès, est châtoyant et plaît aux oreilles. » (LÉON SAY.)

M. Buffon prétend que le style c'est tout l'homme. Nous ne nous permettons pas de conclure. G.

\* \* \*

**L'abbé Bodson. Pensées.** 2 vol. (Liège, CORMAUX, éditeur). — La pensée d'un homme, c'est comme son esprit sublimé, comme l'extrait de son âme, me suis-je dit en entr'ouvrant ces deux volumes. Et j'ai été désolé tout de suite qu'on se soit mis si nombreux à recueillir la pensée de cette belle âme de l'abbé Bodson. *Pensées* « recueillies par sa famille et ses amis », dit le titre. On s'en aperçoit aussitôt ! Dans un zèle que l'amitié explique, mais ne justifie pas, on nous a donné non seulement la pensée, cette cristallisation très pure de l'esprit, mais une infinité de phrases quelconques sans beauté sans originalité ; on trouverait aisément à condenser les

deux volumes en un seul en enlevant tous ces déchets; on pourrait, par la même occasion, faire disparaître les encombrantes introductions des deux préfaciers français qui obstruent péniblement les abords du livre (Oh ! cette idée baroque d'aller à Paris et à Autun quêmander des préfaces). Ces restrictions présentées, nous admirons absolument la noble pensée de cet homme d'élite qui pensa haut et profond et sut trouver, pour exprimer ce qu'il avait dans l'esprit et dans le cœur, des phrases à la fois douces et pénétrantes, calmes et fortes, enchanteresses et pourtant sévères....

Que les lecteurs de cette revue lisent, par exemple, les pensées de l'abbé Bodson sur le *Beau* et ils seront charmés de cette ascension dans des régions très pures et très lumineuses. Nous en citons quelques-unes :

« L'idée luit dans les ténèbres, et parle dans le silence. — L'homme de bien est un artiste de l'ordre moral. Ses efforts font de son âme, à son insu, parce qu'il est humble, un chef-d'œuvre que Dieu contemple. — Sortons de nous-même pour admirer, mais rentrons-y pour produire. — Toute idée juste et digne de vivre apporte sa forme avec elle. — Le style est doué d'une telle puissance qu'il communique à l'erreur même le privilège de l'immortalité. — Beaucoup d'hommes croient penser qui ne sont que des rêveurs. »

\* \* \*

**La question des Humanités**, par Jules Verest, de la Compagnie de Jésus (1 vol. 3.50. Société belge de Librairie). — Nous sommes heureux de signaler, une fois de plus, ce *mauvais livre* à l'animadversion de nos contemporains (1). Le R. P. Verest est un réactionnaire têtue qui rêve le renforcement des vieilles humanités greco-latines et refuse de faire aucune concession à ce qu'il appelle avec dédain « l'esprit utilitaire » de notre époque. C'est assez dire que nous sommes résolument son adversaire, nous qui appelons de tous nos vœux une révolution ou tout au moins une réforme radicale dans les Humanités. Le P. Verest, dans l'impossibilité où il se trouve de soutenir son intransigeance par de bons motifs, se borne à en fournir de quelconques. Son argument favori est l'argument d'autorité. Vis-à-vis de ses adversaires son système est plus simple encore : il consiste à attribuer à ceux-ci des idées ou des thèses qu'ils n'ont jamais soutenues et à se donner le facile plaisir d'une réfutation. Aussi le brave disciple d'Escobar peut-il s'attendre, après de tels exploits, à une belle volée de coups. M. Wouters, professeur au collège Saint-Rombaut, à Malines, a répondu vertement pour son compte (2). MM. Proost, Degive, s'annoncent. M. l'abbé Guillaume qui s'est fait la main sur l'échine du R. P. Delaporte ne demeurera pas en reste de vaillance. Le Révérend verra, je l'espère, s'opérer, sur

(1) *Justice Sociale* numéro du 22 mars.

(2) *Un mot de réponse*. (Malines, imprimerie Ryckmans. Prix : fr. 0.25.)

son dos, la concentration de tous les bois verts de nos amis les réformistes. Nous compterons les coups avec joie. Et peut-être cet entrain nous donnera-t-il l'idée d'y aller aussi, tout au moins de notre chiquenaude littéraire. Les prétextes et surtout les bonnes raisons ne manquent pas. Nous en citerons une, entre cent autres.

Le P. Verest, qui n'a sans doute lu les œuvres de Jules Barbey d'Aureville que dans les études critiques de M. Jules Lemaître, c'est-à-dire *par le titre*, raille « le singulier catholicisme » du grand romancier. Se fier à M. Lemaître pour juger du catholicisme d'un écrivain ! Est-ce que le P. Verest prendrait la critique des *Débats* pour un père de l'Église, par hasard ?

Littérairement encore, je citerai du P. Verest ce mot cruel : « *Un homme qu'on ne taxera pas de sévérité pour notre siècle* » écrit le perfide jésuite, page 307, et l'on s'attend à voir nommer M. Jules Lemaître ; point du tout ; l'homme ainsi défini c'est tout bonnement le P. Van Tricht. Je ne serais pas fâché de savoir comment « l'éminent conférencier » a pris le compliment. P. D.

\* \* \*

**La métrique de Victor Hugo** par M. l'abbé THEYS, préfet des humanités modernes à l'Institut de La Louvière. — Vers l'époque de ma rhétorique, je faillis provoquer, au collège de Courtrai, un mouvement insurrectionnel — oh ! minuscule ! — par une conférence, anodine d'ailleurs, sur Victor Hugo. Je vois encore un de mes anciens maîtres, feu M. Dehouck, brave homme, mais intransigeant comme une douzaine d'Henri Rochefort, se lever et interrompre ma parlotte par cette phrase qui me fit, ce jour-là, l'effet d'un coup de foudre authentique : « De notre temps, disait-il, quand on prononçait seulement le nom de Voltaire, tous les poings se levaient, et aujourd'hui, qu'on a l'audace de prononcer devant vous l'éloge de Victor Hugo (ici une paire de regards terribles à mon adresse), vous osez applaudir. »

M. l'abbé Theys n'a pas eu de ces préjugés ridicules. Victor Hugo est un maître incontesté en poésie, un merveilleux artiste en rythmes, en rimes, en symphonie, en mélodie. Le présent livre, le meilleur et le plus complet qu'on ait écrit à propos de la métrique du grand poète, le prouve surabondamment, et nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir publié cette étude qui fait autant d'honneur au poète qu'à son critique.

\* \* \*

**La Chambre des représentants.** — Biographies et portraits de nos députés, précédés d'un *Abrégé de notre histoire parlementaire*. 1 vol. in-18 de 468 pages. (*Société belge de Librairie*, 16, rue Treurenberg, Bruxelles.) Prix : fr. 3 50. Édition de luxe 5 francs.

Œuvre des plus remarquables et à laquelle nos compatriotes feront certainement le gros succès qu'elle mérite. Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais il me paraît



souverainement intéressant de connaître la physionomie des hommes politiques qui nous gouvernent, dont les *Annales* nous rapportent les discours, et dont les journaux discutent chaque jour les faits et gestes. Nous connaissons des belges qui viennent du fond de la province à Bruxelles pour assister à une séance du Parlement. Désormais inutile de se déranger. Le présent volume c'est la Chambre des représentants... chez soi.

POL DEMADE.

\* \* \*

*Au prochain numéro* : A. MITHOUARD : *L'Iris exaspéré*. — G. MAILLART : *Contes chimériques*. — MAURICE MAETERLINCK : *Le Trésor des humbles*. — L'ABBÉ GAYRAUD : *L'Antisémitisme de saint Thomas*. — ROSSEL : *La littérature française hors de France* (Belgique). — RODOCANACHI : *Renée de France*. — M<sup>re</sup> PERRAUD : *Eurythmie et Harmonie*.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

L'EXIGUITÉ de notre format nous a contraint, bien malgré nous, de supprimer, dans la conférence de M. Hennebicq sur Villiers de l'Isle-Adam, plusieurs passages. Nos lecteurs trouveront la conférence complète dans les magnifiques tirés à part sur papier de Hollande et ornés d'un frontispice de Jean Delville, qui viennent de paraître chez notre excellent éditeur, M. Lyon-Claesen. Prix : 2 francs. On souscrit aux bureaux de *Durendal*.

\* \* \*

UN certain abbé Charbonnel, de Paris, a fait, le 26 mars dernier, à la Libre Esthétique, une conférence sur l'Art religieux et l'Art ecclésiastique. La revue *La Fédération artistique* juge ainsi le conférencier :

« Il l'a faite en prêtre indiscipliné, d'une philosophie vague teintée de Taine et de Renan, d'une éloquence des plus quelconques... L'orateur procède des Don Quichotte de la chaire dont on connaît la violence monotone. Le penseur est submergé par le philanthropisme à la mode. L'artiste est nul .. »

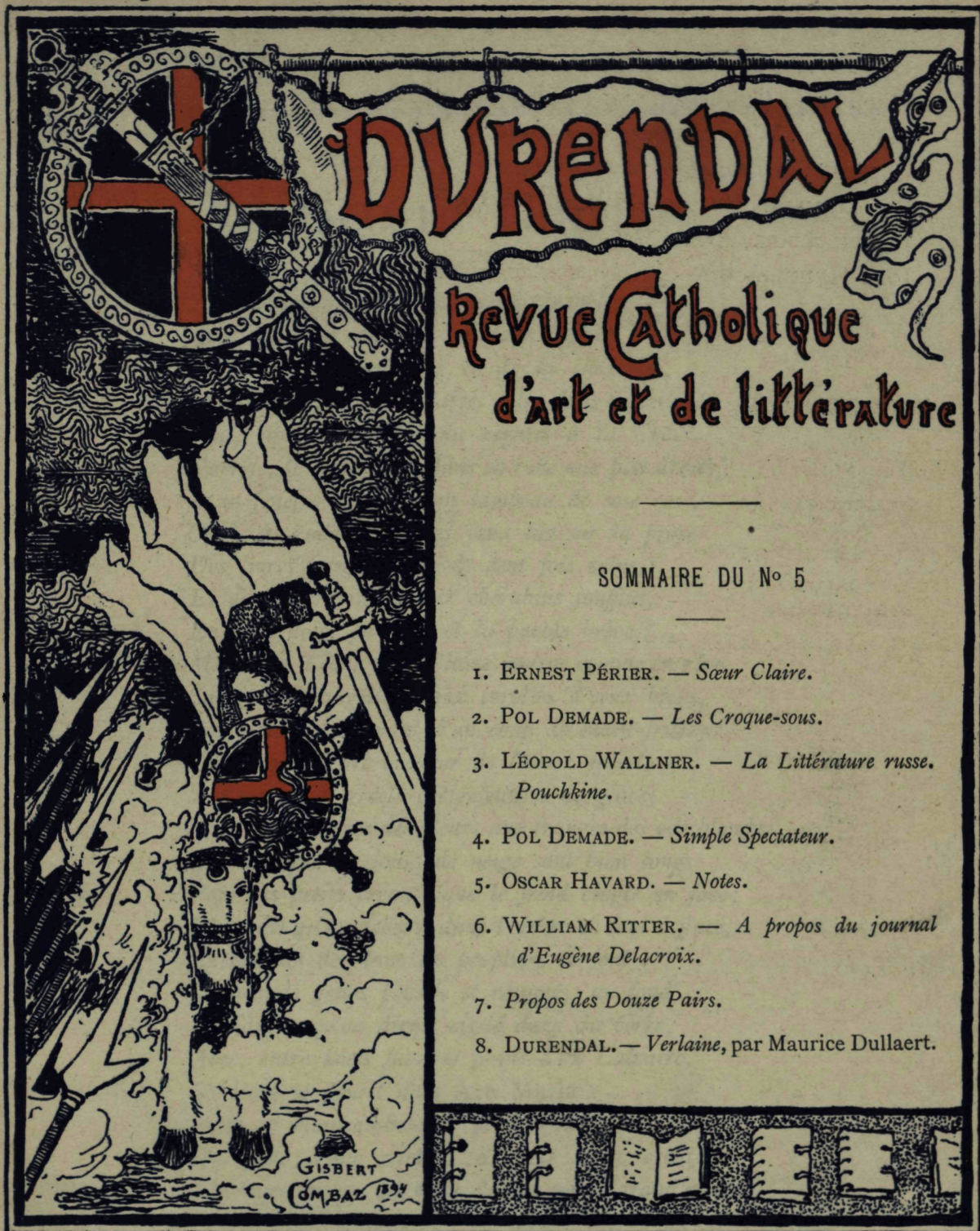
\* \* \*

NOUS avons eu à enregistrer, le mois dernier, la mort de M. Francis Nautet. C'est une perte réelle et très sensible pour les lettres belges.









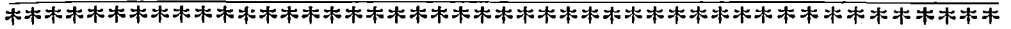
# DURENDAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 5

1. ERNEST PÉRIER. — *Sœur Claire.*
2. POL DEMADE. — *Les Croque-sous.*
3. LÉOPOLD WALLNER. — *La Littérature russe. Pouchkine.*
4. POL DEMADE. — *Simple Spectateur.*
5. OSCAR HAVARD. — *Notes.*
6. WILLIAM RITTER. — *A propos du journal d'Eugène Delacroix.*
7. *Propos des Douze Pairs.*
8. DURENDAL. — *Verlaine*, par Maurice Dullaert.





## Sœur Claire

A M.....

*Fine et blanche à ravir un vieux chasublier  
 Avec sa coiffe ronde et son long tablier,  
 Sœur de la marguerite et de la libellule,  
 Sœur Claire, après la classe, entre dans sa cellule;  
 Puis, après un salut du regard à la Croix,  
 S'arrête, le corps droit dans sa robe aux plis droits,  
 A sa fenêtre où flotte un lambeau de soie rose,  
 Car c'est rude d'user ses yeux las sur la prose  
 Des livres fatigués plus de cent fois relus,  
 Et d'imposer silence aux chérubins jouflus,  
 Le petit doigt en l'air et la parole brève.....  
 Mais tout à coup sœur Claire incline comme en rêve  
 Sa tête archangélique aux corolles d'yeux bleus,  
 Car, tout en essuyant d'un coup de main frileux  
 La vitre où l'art brodeur de l'hiver entrelace  
 Son travail d'irréels chèvrefeuilles de glace,  
 Sœur Claire, avec des pleurs aux frangés des cils blonds,  
 A songé que ces jours de neige sont bien longs  
 Pour les petits errants que le froid cingle en face;  
 Et tandis qu'au dehors, dans l'ombre où tout s'efface,  
 Enchemisés de blanc les peupliers se font  
 De grands gestes pensifs et résignés, au fond  
 Du jardin qu'on dirait ciselé dans du verre,  
 Avec, entre leurs fûts, le profil d'un Calvaire,  
 Sa lèvre se fleurit d'un Ave Maria  
 Pour le moineau-bohême et l'enfant-paria,  
 En quête d'une miette, en quête d'une croûte,  
 L'un aux marges des toits, l'autre sur la grand' route.*

ERNEST PÉRIER.

## EN ATTENDANT LA TROISIÈME ET DÉFINITIVE EXPULSION DES VENDEURS DU TEMPLE. LES CROQUE-SOUS.

A MES AMIS DU CLERGÉ.



JE ne suis pas haïssant ; non, pas même du *moi* tant exécré de Pascal ; et pourtant, j'éprouve vis-à-vis de certaine espèce d'hommes, une aversion tellement invincible que je me suis toujours refusé à reconnaître en eux mes semblables. Ces bimanes odieux et fatals ce sont les croque-sous. Certes, je ne porte pas l'humanité entière dans mon cœur, mais enfin on s'arrange pour éviter la rencontre de ses spécimens par trop désagréables. Avec un peu de bonne volonté on se gare des huissiers ; on n'appelle les médecins qu'à la dernière extrémité ; quant aux croque-morts, mon Dieu, c'est à peine si on les entrevoit à travers ses larmes ; mais essayez donc d'éviter des gens vis-à-vis desquels le droit d'asile aux pieds des autels n'existe pas, puisque c'est là justement qu'ils viennent vous relancer.

Cette aversion ne date pas d'aujourd'hui ! Déjà, de mes calmes souvenirs d'enfance, je vois surgir la caricaturale silhouette d'un de ces vilains croque-sous. Il s'appelait Stanislas Debuigne, de son vrai nom, mais il ne nous était connu que sous le sobriquet de « Vieux Debune », ou sous celui plus expressif et plus imagé de « Cronte Tête ». Debuigne était chassier de l'église de mon village, où on l'appelait vulgairement le « cache-chiens ». Ce type grotesque eût fait la joie de Balzac. Je le vois encore : de taille moyenne, mais rapetissé par la voussure de son dos, survenue avec les années ; la tête un peu inclinée sur l'épaule droite, « cronte », comme on disait dans le patois de chez nous ; le crâne garni à son sommet — si on peut appeler ça garni — d'une méchante perruque roussâtre qui laissait voir vers le cou quelques

mèches authentiques, mais d'une autre teinte ; la face profondément zébrée de rides, le tout de la couleur douteuse des parchemins anciens ; le cou encerclé à triple tour dans une cravate de soie noire usée jusqu'à la trame ; les mains en palettes ou plutôt en pattes de taupe, tapies perpétuellement dans les manches de son habit rejointes et formant manchon, la droite dans sa manche gauche, la gauche dans sa manche droite et avec cela toujours vêtu de drap noir épais, ancien, usé, terni..... Voilà pour le physique ; le moral était à l'avenant.

Le vieux était la terreur des sans-le-sou. Son intransigeance notoire de chassier rapace l'avait rendu redoutable aux grands comme aux petits. Malheur à qui ne possédait pas les deux centimes du tarif ! A cette constatation, le petit vieillard retrouvait soudain sa poigne de trente ans et secouait énergiquement le téméraire de sa chaise, et on se le tenait pour dit. C'est dans la main de ce cerbère, ou plutôt dans cette patte puant le billon, que, pendant de longues années, le dimanche, je laissais timidement tomber, de ma blanche main d'enfant veinée de bleu, les deux centimes traditionnels ! Je n'ai jamais été secoué de ma chaise comme quelques-uns de mes compagnons de messe ou de vêpres ; je crois même me souvenir que ce féroce bedeau m'honorait de son regard le plus aimable, je devrais dire le moins venimeux et pourtant j'éprouve, en ce moment, quelque satisfaction à l'englober dans mon aversion générale pour ses pareils et à l'assurer, rétroactivement, de ma plus parfaite antipathie.

Ma haine des croque-sous date de loin, comme on voit. Le temps ne l'a pas tempérée. Sully-Prud'homme, le bon poète, a beau dire :

*« ..... J'ai compris qu'en ce monde où nous sommes,  
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;  
Et, depuis ce temps-là, je les ai tous aimés ».*

Non, décidément je fais une irréductible exception. Je confesserai même, en toute humilité, que ma haine jamais éteinte refflambe de temps en temps plus ardenté.

En 1895, le jeudi saint — je suis atrocement précis, n'est-ce pas? —



ici, à Bruxelles, comme j'étais à prier dans notre magnifique cathédrale de Sainte-Gudule, par cette émotionnante après-midi de la grande semaine, une main se tendit vers moi, au travers de ma prière et réclamant le prix d'une chaise. Je sentis la colère s'allumer dans mon âme et quelque lueur pourprée de cet intérieur incendie dut venir éclairer mon visage, car, au même moment, la voix douce et chère de celle qui priait à mes côtés m'implora..... Le croque-sou à la main tendue, planté là devant moi, avait bien le plus giffable visage qu'on pût imaginer. C'en était véritablement provoquant ! Le clergé de Sainte-Gudule faisait œuvre évangélique en se gardant, à pareil jour, de l'exhibition de tels spécimens de sa bedeaudaille. C'est exposer les catholiques à de trop violentes tentations. L'apparition du claquable individu se superposa dans mon esprit aux scènes du Grand Drame, le recul séculaire fut en même temps si profond et d'un tragique si exact, que cet homme, dont la main tendue demandait deux sous, me parut être le même que celui qui venait de prononcer les mots épouvantables de la trahison : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? » (Saint Mathieu, ch. XXVI, v. 15.) Et, ma foi, j'eus envie de répéter, en le modernisant un peu, le geste de Pierre dans le jardin de Gethsémani.

En rentrant chez moi, sur ce jour-là, je célébrai tout le long du chemin, l'expulsion des marchands du temple.....

Cette année encore, — le jeudi saint, — le croque-sou est venu traverser de son odieuse apparition le recueillement de ma prière.

Cette fois, résolu à fuir Sainte-Gudule pour ne pas me heurter à l'exécrable personnage dont il est parlé ci-dessus, je me suis réfugié dans les humbles églises des faubourgs en la compagnie du pauvre monde. Comme j'arrivais à l'église de la Chapelle, je remarquai, presque à l'entrée du sanctuaire, tapi derrière une colonne, l'affreux croque-sou, sous les traits d'une jeune femme en noir.

Je ne sais si vous avez suivi le manège de l'araignée blottie sous une feuille ou dans le trou d'un mur aux abords de sa toile et qui guette le passage de quelque insecte à travers ses filets. Le croque-

sou femelle jouait à l'araignée. Quelque fidèle venait-il à se risquer sur une chaise, la chaisière, l'œil au guet, le laissait s'installer et puis soudain, fondait sur lui la griffe tendue.....

Je serais ravi qu'on accordât, l'an prochain, le jeudi saint justement, un congé qui permît aux croque-sous de fêter ce jour-là leur patron : Iscariote-aux-Trente-Deniers.

La simple possibilité d'une fonction cléricale telle que celle du croque-sou me paraît déjà monstrueuse. Quant à la circulation incessante autour du fidèle, pendant le sacrifice de la Messe, — ce renouvellement du Calvaire, — de ce rapace errant, en quête de sa proie accoutumée de billon, je la juge attentatoire à la dignité du croyant et à la majesté du christianisme. C'est une insulte, c'est un sacrilège !

Jésus-Christ a, *par deux fois*, chassé les marchands du temple.

Lors de la première expulsion, il dit à ces trafiquants, désignant leur marchandise :

— Emportez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic (1).

La deuxième expulsion fut accompagnée des mêmes paroles sévères et menée à coups de cravache. Et je trouve, à ce propos, dans saint Marc, ch. XI, v. 16, cette remarque intéressante :

Jésus ne souffrait pas que personne transportât d'objet par le temple. (*Et non sinebat ut quisquam transferret vas per templum.*)

Une troisième et cette fois définitive expulsion serait vraiment urgente pour nous débarrasser des croque-sous, ces successeurs des trafiquants cravachés par le Maître.

Le clergé, ou plutôt les fabriques, vous objectent — la belle objection — les nécessités du culte, le besoin d'argent (2). Je ne nie pas ces exigences matérielles ; je réprovoie seulement l'emploi de tel répugnant moyen pour se procurer les ressources financières : le croque-sou. Il est injustifiable *liturgiquement* que, chaque fois que vous assistiez au saint Sacrifice de la Messe, la fabrique d'église, sous prétexte de

(1) *Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis.*

(2) Les fabriques les plus riches sont d'ordinaire les plus rapaces !

finances délabrées, mette à vos troussees, en plein recueillement de prière, une sorte d'huissier qui *exige* une certaine redevance pour la place ou la chaise que vous occupez devant Dieu. C'est injusticiable et supérieurement inconvenant. Donner licence de prier contre argent comptant, quelle aberration !

A l'église, les places doivent être gratuites. Les Sacrements le sont bien ! Conçoit-on ceci, par exemple : un pauvre vient de communier, il se relève, va s'agenouiller tout auprès et là, la tête dans les mains, s'abîme dans sa joie de croyant ; survient le croque-sou — ces gens ne respectent rien (1) ; — si le malheureux n'a pas de quoi payer la taxe des chaises, il se voit contraint de battre en retraite vers le fond de l'église, trop heureux si on ne l'expulse pas du sanctuaire.

C'est sans doute à la suite d'une scène de ce genre que Léon Bloy écrivit cette parole amère :

« Il est sûr que les fabriques ne badinent pas avec le pauvre monde, et Jésus lui-même, suivi du Sacré-Collège de ses douze Apôtres, serait promptement balayé par le bedeau, si cette compagnie s'en venait, guenilleuse et n'ayant pas de monnaie pour payer les chaises. Les dévotes riches et notables, qui font graver leurs noms sur leur prie-Dieu capitonnés, ne souffriraient pas le voisinage d'un Sauveur lamentablement vêtu, qui voudrait assister en personne au sacrifice de son propre corps. Les toutous de ces dames seraient certainement expulsés avec plus d'égards que ce Va-nu-pieds divin (2). »

J'ai entendu fredonner, dans une ville du Nord de la France, sur un mode triste, une chanson qui pourrait passer pour la complainte du Pauvre et dont je cite de souvenir ce refrain lamentable :

*Dans la maison de Dieu  
Hélas ! mes bons amis,  
Il faut rester debout  
Quand on n'a pas le sou.*

(1) A Saint-Josse-ten-Noode, tout récemment, l'un d'entre eux est venu rôder autour de ma chaise et me demander son argent une minute à peine après la réception de la sainte Eucharistie.

(2) *Le Désespéré*, p. 364.

Dans une lettre pastorale, publiée cette année même et reproduite par le *Monde* (11 mars 1896), M<sup>gr</sup> Turinaz, évêque de Nancy, écrivait :

« Nous voudrions, nos très chers frères, que, dans nos églises, les chaises ou les bancs fussent accordés gratuitement ou que, du moins, la rétribution exigée pour leur usage fût recueillie par des quêtes ou des souscriptions volontaires. Mais des obstacles sérieux s'opposent, en ce moment, à la réalisation de ce projet...

« Cependant, nous recommandons vivement à MM. les curés et aux conseils de fabrique de faire tout ce qui leur est possible pour réserver aux pauvres et aux ouvriers qui ne peuvent sans difficulté payer la rétribution ordinaire, une place où des chaises et des bancs leur seront gratuitement accordés et où ils pourront assister commodément aux offices et entendre les instructions. »

Joignant l'exemple au précepte, l'éminent prélat annonçait des mesures en ce sens :

« Dans une séance du conseil de fabrique de notre cathédrale, réuni sous notre présidence, il y a quelques semaines, il a été décidé que, désormais, la place considérable qui s'étend, dans la grande nef, des barrières établies près des avant-dernières colonnes jusqu'au fond de l'édifice serait destinée à ceux qui ne peuvent sans difficulté payer la rétribution des chaises et des bancs. Des chaises seront mises gratuitement à leur disposition en nombre suffisant les jours de dimanches ordinaires et en beaucoup plus grand nombre aux fêtes solennelles. »

Une note de la même lettre pastorale disait :

« A la cathédrale de Nancy, aucune rétribution de chaises n'est demandée ni le dimanche, à la première messe, ni dans la semaine, et c'est la règle générale dans toutes nos églises. »

Les mesures prises par M<sup>gr</sup> Turinaz sont excellentes, mais insuffisantes. Non seulement les pauvres ne doivent pas être astreints à la taxe des chaises, ni parqués tout au bout du temple, loin de l'autel, mais encore il faut supprimer comme choses inconvenantes et sacrilèges et le croque-sou et le mode actuel de taxation des fidèles à l'intérieur de nos églises, pendant les offices.

Si les fabriques, vu leur situation difficile, ne peuvent consentir

à abandonner cette source de revenus — et nous croyons qu'elles ne le peuvent pas, — qu'au moins elles cherchent un mode plus décent de battre monnaie. Nous sommes convaincus, du reste, qu'avec un peu de bonne volonté elles trouveraient ce moyen.

Les souscriptions volontaires, chez les paroissiens aisés ou riches, à raison, par exemple, d'un franc par tête et par année, permettraient, je pense, de renoncer définitivement aux tracasseries actuelles. Ces souscriptions pourraient être recueillies le jour anniversaire de la dédicace de l'église.

Pourquoi, par exemple, n'introduirait-on pas l'usage de l'offrande par chaque fidèle aisé ou riche, à l'occasion de la première communion, d'une chaise neuve et uniforme à l'église paroissiale?

Il existe vraisemblablement d'autres moyens encore. Que les lecteurs de cette revue, qui a l'honneur de compter parmi ses abonnés un assez grand nombre d'ecclésiastiques, s'ingénient à les trouver. Nous serons bien aise d'ouvrir nos colonnes à toute initiative en ce sens (1). Toute mesure sera excellente qui amènera la suppression de la race exécrationnelle des croque-sous !

Je sais bien que les artistes, en quête de binettes extraordinaires, dans le domaine du laid, y perdront. Nos croque-sous constituent, ceci ne saurait être contesté, une galerie de portraits absolument extravagante. Il se rencontre, en effet, dans cette profession, des types tout à fait étonnants, et qui tenteraient de discréditer cette vieille croyance que Dieu a créé l'homme à son image !.... La suppression de la fonction entraînera vraisemblablement la disparition du type. Nous en faisons notre deuil.

Il est à espérer, du reste, que le licenciement des croque-sous, obscurs légionnaires à la solde de Satan et qui menaient à sa suite campagne contre le recueillement et la prière, nous vaudra des compensations de la part de nos frères des neuf chœurs des Anges, en adoration muette et tranquille autour du Saint des Saints.

POL DEMADE.

---

(1) Toute mesure nouvelle s'inspirera de ces deux desiderata : elle ne peut être une vexation pour le fidèle pauvre ; elle doit être conforme à l'esprit religieux.

---

# LITTÉRATURE RUSSE

—  
POÉSIES DE POUCHKINE (I)  
—

## LE PROPHÈTE

*Tourmenté par la soif spirituelle, — j'errais dans le désert sombre, — lorsqu'un séraphin aux six ailes — m'apparut où les routes se croisent. — Avec des doigts, légers comme un songe, — il toucha mes prunelles : — Elles s'agrandirent toutes voyantes, — comme celles d'une aigle effrayée. — Il toucha mes oreilles : — Elles furent remplies de bruit et de sons. — Et j'entendis le frémissement du ciel, — le vol élevé des anges, — la marche sous-marine des monstres, — la germination du brin d'herbe dans la vallée. — Et il se baissa vers mes lèvres — et arracha ma langue pécheresse, — ma langue perfide et verbeuse, — et dans ma bouche meurtrie — il mit de sa main ensanglantée — le dard du sage serpent. — Et il me fendit la poitrine avec le glaive, — et arracha mon cœur palpitant, — et dans la plaie toute béante — il introduisit un charbon incandescent. — Comme un cadavre j'étais étendu sur le sol. — Et la voix de Dieu parla vers moi : — « Lève-toi, ô prophète, vois et écoute, — sois rempli de ma volonté, — et, visitant les mers et les terres, — avec ton verbe, brûle le cœur des humains. »*

---

## L'ANGE

*Aux portes de l'Éden un ange tendre, — à la tête penchée, rayonnait, — et le démon, sombre et révolté, — volait au-dessus de l'abîme de l'enfer. — L'esprit de négation, l'esprit de doute — contemplait cet esprit parfait — et, malgré lui, vaguement il ressentait — la chaleur d'un attendrissement...*

---

(1) Pouchkine, né le 26 mai 1799, mort le 27 janvier 1837, des suites d'un duel.

— « *Merci, dit-il, car je t'ai vu, — et tu ne luisais pas en vain pour moi : — Non, dans l'Univers, je n'ai pas tout détesté! — Non, je n'ai pas, dans le monde, méprisé tout! »*

## LE POÈTE

*Aussi longtemps qu'Apollon — n'appelle pas le poète au sacrifice sacré, — dans les soucis du monde éphémère, — on le voit plongé très pusillanime, — sa sainte lyre est muette, — son âme goûte un froid sommeil, — et, parmi les enfants nuls de la terre, — peut-être est-il le plus nul.*

*Mais aussitôt que le verbe divin — pénètre son ouïe délicate, — son âme tout à coup se secoue — comme un aigle réveillé. — Il s'ennuie alors au sein des distractions mondaines, indifférent au bavardage des gens, — et il n'incline pas sa tête non plus — aux pieds de l'idole de la masse. — Sauvage et sévère, il s'enfuit, — plein de trouble et de chants, — vers les bords des ondes solitaires — ou vers des forêts aux murmures grandioses.*

Traduit du russe par L. WALLNER.



## SIMPLE SPECTATEUR

J'écris ces lignes à propos de la publication d'une brochure de notre ami Firmin Vandenbosch intitulée : *Une cause littéraire. La Jeune Belgique contre le Coq Rouge.*

Je l'avoue, en toute franchise, la cause littéraire dont il s'agit m'intéresse sans me passionner. C'est pour moi un spectacle curieux que

je serais désolé d'avoir manqué et auquel je suis ravi d'assister, parce qu'on ne saurait demeurer étranger aux hommes et aux choses de son temps. Je me félicite de jouir de la scène en assez belle place et dans ce commode fauteuil du dilettantisme.

Les lettres, à mon avis, constituent et constitueront toujours la plus merveilleuse des Républiques et je suis pleinement rassuré sur l'irrévisabilité de cette constitution-là. Je déclare, à priori, ne faire aucun cas des tentatives de dictature littéraire et des menées anarchiques qui se font contre elle.

En réalité, dans la République des Lettres, nous nous accommodons fort bien de cette constitution dont les principes fondamentaux se réduisent à peu près aux suivants :

Liberté des idées;  
Égalité des formes;  
Fraternité des idées et des formes.

Un tel régime me paraît merveilleusement favorable à l'éclosion et à l'épanouissement de la vie littéraire.

En cette formule un peu vague tient toute loi suffisante. A ceux que tentent la dictature ou l'anarchisme, je signalerai l'échec manifeste de toute législation ou plus étroite ou plus large.

Tous les codes compliqués qu'on a tenté de substituer — quel que fût l'autorité de leurs auteurs — à la constitution très large dont nous jouissons dans la République des Lettres ont été immédiatement abolis par des œuvres. Aussi tenons-nous les rhétoriques et les poétiques pour inexistantes. Elles n'ont aucune valeur. Disons plus : tout chef-d'œuvre est un soufflet donné à ces prétendues règles.

La preuve de l'inanité des prescriptions littéraires réside en cette constatation : ceux qui ont eu l'héroïsme d'observer les recettes n'ont abouti qu'au néant. L'exemple de Boileau est assez probant.

Une autre preuve encore serait à tirer de l'impuissance presque générale des critiques. Les critiques qui se targuent d'exceller dans la connaissance et l'application des règles littéraires, comme les magistrats excellent dans la connaissance et l'application des lois, sont les eunuques ou les stériles de l'art.



Toutes aussi vaines sont les formules d'art : l'art pour l'art, l'art social, l'art pour le beau, etc., etc.

Ernest Hello affirme que : « La formule est absolument stérile en art. » Il a cent mille fois raison.

Demandez l'avis de ceux qui ont été des créateurs de chefs-d'œuvre. Demandez-leur leur recette, leurs règles, etc... Ils ne savent pas.

« Les hommes de génie — a dit Goëthe — ressemblent aux mères, qui ne savent pas comment elles s'y sont prises pour faire de magnifiques enfants. »

« L'homme de génie, — parle encore E. Hello, — ne se donne pas la peine de violer les règles factices : il les oublie, voilà tout, et l'homme médiocre le trouve désordonné, parce que sa vue ne porte pas jusqu'à *la loi*, sous l'empire de laquelle l'homme de génie s'est placé. »

Cette loi n'est pas une formule, mais de la vie manifestée.

Cela dit, je prends la liberté d'être *éclectique*, et, pour emprunter les termes mêmes de notre ami F. Vandenbosch, — en ce point je suis d'accord avec lui, — j'aime la beauté tout court, « qu'elle revête le peplum classique, le pourpoint romantique, l'armure parnassienne ou qu'elle s'enveloppe des écharpes de rêve du Symbolisme ».

Dans le programme de cette revue nous disions, mes amis et moi :

« *Durendal* sera *éclectique* sans restriction aucune. Nous serons attentifs à toutes les manifestations du Beau. Nos sympathies iront donc aux sincères, aux vrais, où qu'ils soient, fussent-ils à cent mille lieues de nous. » (Janvier 1894.)

Je n'ai pas encore trouvé de bonnes raisons pour changer d'idée.

Pratiquement je déclare que j'aime à la fois les belles pages de J. de Maïstre et d'Ernest Hello, de V. Hugo et de Barbey d'Aureville, de Balzac et de Villiers de l'Isle-Adam, de Leconte de l'Isle et de Verlaine, de J.-M. de Heredia et de H. de Régnier, d'Albert Giraud et d'E. Verhaeren, de Viellé-Griffin et d'Iwan Gilkin.

Notre catholicisme, — et en ceci je me sépare de mon ami Vandenbosch, — est absolument désintéressé dans la présente querelle.

Nous avons eu, dans notre littérature catholique latine et grecque, — où est le temps! — des Réalistes comme le naturalisme moderne n'en a peut-être jamais comptés, des Lyriques étourdissants, des Analystes subtils, des Rhéteurs jongleurs de mots, des Décadents que Mallarmé ne désavouerait pas et des Vers libristes, oui des Vers libristes à donner des crises à Horace... s'il eût vécu. Les catholiques d'alors s'accommodèrent de tous ces systèmes et ils nous ont laissé, rien qu'en leur Latin mystique, des chefs-d'œuvre dont nous avons quelque orgueil.

Alexandrin ou vers libre, que m'importe! Je demande des œuvres.

POL DEMADE.

\* \* \*

LES lignes précédentes étaient écrites quand nous est parvenu le *Monde* (11 mai, article de M. O. Havard sur *Le Poète Mithouard et la Poésie nouvelle*) disant, entre autres curieuses paroles, celles-ci :

« La transition d'un cycle à un autre trouble les hommes pliés aux anciennes cultures. Aussi, qualifient-ils volontiers d' « âge de décadence » les époques où l'esprit humain brise ses vieux instruments et commence à balbutier sur de nouveaux airs de nouvelles chansons. C'est ainsi que pendant de longues années, nous avons tous témoigné du plus profond dédain pour ces lettrés du v<sup>e</sup> et du vi<sup>e</sup> siècle, qui, rompant avec la langue de Cicéron et le rythme de Virgile, entreprirent d'inaugurer un nouveau style, d'accréditer une nouvelle prosodie, de créer une langue mystique, indépendante de l'idiome officiel!

» Et pourtant, de cette étrange poétique, et de cette grammaire bizarre n'en jaillit pas moins la poésie des temps modernes : celle que l'Église devait adopter et qui éclata comme une fanfare dans le chœur de nos basiliques naissantes..... Tout ce travail, tous ces efforts des raffinés aboutissent à l'abandon des rythmes artificiels et à l'adoption du vocabulaire et des cantilènes chers au peuple. Tel est le dernier mot, telle est l'ultime étape de la révolution littéraire qui s'accomplit. Ce qu'on appelle la « décadence » n'est que le retour à la simplicité de la poétique populaire. C'est le latin populaire qui fait son entrée dans le monde moderne. Le latin académique sombre dans la tourmente où s'écroule tout le vieil organisme impérial. En vain, quelques gens de lettres veulent lutter contre le courant : Sidoine Apollinaire au v<sup>e</sup> siècle, Boèce au vi<sup>e</sup>. Ils sont débordés de toutes parts et souvent

entraînés eux-mêmes. Sauf quelques rhéteurs rétrogrades qui s'exercent maladroitement aux pastiches, poètes et prosateurs divorcent avec la période cicéronienne et méprisent les règles de Quintilien. Le plus grand esprit de son siècle, le pape Grégoire le Grand, déclare hautement qu' « il se moque des » solécismes, des barbarismes, des hiatus, de toutes les règles relatives à » l'emploi des prépositions ».....

» Le latin savant, comme le français classique, avait tout pour lui, — et les honneurs officiels et la mode, et l'engouement du public *select* et la sympathie des « gens de goût ». Mais un nouvel idiome et une nouvelle grammaire n'en finirent pas moins par triompher dans les relations sociales et par s'imposer aux littérateurs les plus entichés de Cicéron et de Virgile. »



## Roche Tarpéienne et Capitole

**A propos du journal d'Eugène Delacroix.** — La librairie Plon et Nourrit, vient d'avoir l'honneur de publier en trois forts volumes l'admirable journal d'Eugène Delacroix, mis en ordre et patiemment annoté par Paul Flah. J'ai pensé que pour le public très spécial qui voudra bien me lire ici, il serait curieux d'extraire de ce beau livre l'opinion du grand artiste sur le catholicisme et les choses du catholicisme.

Delacroix ne discute pas une minute la vie future ou l'existence d'un principe supérieur à l'homme et le 12 octobre 1862, moins d'un an avant sa mort, on le voit écrire :

« Dieu est en nous. C'est cette présence intérieure qui nous fait admirer le beau, » qui nous réjouit quand nous avons bien fait et nous console de ne pas partager le » bonheur du méchant. C'est lui sans doute qui fait l'inspiration dans les hommes » de génie et qui les enchante au spectacle de leurs propres productions. Il y a des » hommes de vertu comme des hommes de génie ; les uns et les autres sont inspirés » et favorisés de Dieu. Le contraire serait donc vrai : il y aurait donc des natures » chez lesquelles l'inspiration divine n'agit point, qui commettent le crime froi- » dement, qui ne se réjouissent jamais à la vue de l'honnête et du beau. Il y a donc » des favoris de l'Être éternel. Le malheur qui semble souvent, et trop souvent,

» s'attacher à ces grands cœurs ne les fait pas heureusement succomber dans leur  
 » court passage : la vue des méchants comblés des dons de la fortune ne doit point  
 » les abattre; que dis-je? ils sont consolés souvent en voyant l'inquiétude, les terreurs  
 » qui assiègent les êtres mauvais, leur rendent amère leurs prospérités. Ils assistent  
 » souvent *dès cette vie* à leur supplice. Leur satisfaction intérieure d'obéir à la divine  
 » inspiration est une récompense suffisante : le désespoir des méchants traversés  
 » dans leurs injustes jouissances est..... »

Malheureusement ce beau sermon qu'aucune piété ne désavouerait demeure en suspens coupé court dans le manuscrit. En revanche, le 21 février 1856, Delacroix risque une hypothèse spiritualiste comme toujours sur le paradis de l'artiste à propos de la justice qu'il est rare de ne pas voir « rendue tôt ou tard aux grandes productions  
 » de l'esprit humain dans tous les genres; ce serait, avec les persécutions dont la  
 » vertu est presque toujours l'objet un argument de plus en faveur de l'immortalité  
 » de l'âme. Il faut espérer que de si grands hommes méprisés ou persécutés de leur  
 » vivant, trouveront une récompense qui les a fuis dans le terrestre séjour quand ils  
 » seront parvenus dans une sphère où ils jouiront d'un bonheur dont nous n'avons  
 » pas l'idée, mais auquel se mêlerait celui de voir, d'en haut, la justice que leur garde  
 » la postérité ».

Dans le même ordre d'idées voici encore un passage bien caractéristique qui prouve le catholicisme *foncier*, quoi qu'il en puisse penser lui-même, de Delacroix. Quel est au reste *l'artiste* qui ne serait pas catholique! Le 29 août 1857 l'auteur du journal écrit : « Fait mes adieux à l'église de Plombières .. j'aime beaucoup les églises,  
 » j'aime à y rester presque seul, à m'asseoir sur un banc et je reste là dans une  
 » bonne rêverie... On en veut faire une neuve dans ce pays-ci. Si je reviens à  
 » Plombières quand elle sera construite, je n'y entrerai pas souvent, c'est l'ancien-  
 » neté qui les rend vénérables. *Il semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les*  
 » *cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel.* Qui peut les remplacer ces inscriptions, ces  
 » ex-voto, ce pavé formé de pierres tumulaires effacées, ces autels, ces degrés usés  
 » par les pas et les genoux des générations, qui ont souffert là et sur lesquelles  
 » l'antique Église a murmuré les dernières prières? Bref je préfère la plus petite  
 » église de village, comme le temps l'a faite à Saint-Ouen de Rouen restauré, à  
 » Saint-Oüen si majestueux, si sombre, si sublime dans son obscurité d'autrefois, qui  
 » est aujourd'hui tout brillant de ses grattages, de ses vitraux neufs, etc... »

En voilà plus qu'il n'en faut n'est-ce pas pour que nous ayons le droit de compter cet immense artiste parmi les nôtres. Ma démonstration autant qu'elle est possible est achevée, il me reste à soumettre un petit épisode aux réflexions casuistiques de nos coréligionnaires trop rigoristes.

Delacroix appelé à couvrir des fresques que l'on sait la chapelle des Saints-Anges

à Saint-Sulpice s'aperçoit qu'il n'y travaille *jamais mieux que* le dimanche à l'heure des offices, tant l'atmosphère de prière, de l'encens, et les grandes voix de l'orgue favorisent l'inspiration. Il travaille sans bruit, dérobé à tous les yeux par des échafaudages, il va sans dire et les fidèles ne s'aperçoivent de rien; il n'y a donc aucun scandale possible. Mais les prêtres apprennent la chose et la lui interdisent formellement. Delacroix désolé fait valoir ses arguments au curé de Saint-Sulpice qui cède convaincu. Alors l'autorité supérieure intervient et défend plus formellement. Ainsi voilà un artiste *dont le travail était une prière* et que la prière inspirait, privé de cette source d'inspiration de même qu'empêché de *sanctifier à sa façon* le dimanche (qu'autrement il ne sanctifiait il va sans dire plus du tout) et dans quel but? Pour éviter le mauvais exemple? Mais il n'y en avait point! Le pauvre artiste note ingénument le 3 août 1854 : « Le matin rendez-vous chez l'abbé Cognaut pour lui » demander de me laisser travailler le dimanche. Impossibilité, sur impossibilité. » L'Empereur, l'Impératrice, Monseigneur conspirent pour qu'un pauvre peintre » comme moi ne commette pas le sacrilège de donner cours, le dimanche comme les » autres jours, à des idées qu'il tire du cerveau pour glorifier le Seigneur; j'aimais » beaucoup à travailler de préférence le dimanche dans les églises : la musique des » offices m'exaltait beaucoup. J'ai beaucoup fait aussi à Saint-Denis du Saint- » Sacrement. » En revanche à la campagne, du moins dans nos pays, si le temps menace, on permet d'achever une moisson, d'engranger le foin ou le blé. N'est-il pas infiniment plus regrettable de perdre une idée de Delacroix que quelques sacs de farine..? Qu'eussent répondu Jules II et Léon X?

Il faut absolument lire ce journal de Delacroix, si plein de faits, si riche en idées personnelles et d'une si savante critique. Les Belges ont particulièrement lieu de s'y intéresser, vu les innombrables belles pages que le Maître consacre à leurs vieilles villes, à Anvers, Bruxelles, Malines. Il y aurait bien un tiers au moins du volume rempli par le seul Rubens, si l'on réunissait toutes les méditations qu'il inspire à Delacroix.

WILLIAM RITTER.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

UN bien joli portrait de cet archi-fumiste de Stéphane Mallarmé dont tous nos bons toqués littéraires sont férés :

« Un aimable homme, dont les habitudes vraiment malades d'ironie laissent

intactes la fine érudition et l'aimable courtoisie, qui, nourri de Hoffmann et de Poë, *pense en allemand, construit en anglais*, et, par une plaisanterie suprême, nous fait l'honneur d'*emprunter notre vocabulaire français*. »

Comme c'est bien ça !

\* \* \*

UN jeune versificateur, — nous ne disons pas poète, — nous envoyait, l'autre jour, de ses produits en y ajoutant cette note :

« *Sans me flatter, je crois pouvoir affirmer que mes pièces ne déshonoreraient pas votre revue.* »

Ne déshonoreraient pas ! Il ne manquerait plus que ça. Il ne suffit pas, cher Monsieur, de ne pas nous déshonorer : il faudrait même honorer un peu la revue. Or vous vous flattiez !

Sur notre refus d'insérer les vers en question, le jeune versificateur s'est fâché tout rouge — *genus irritabile vatum*. Afin d'édifier nos lecteurs sur notre refus et sur l'ire du rimeur, nous allons leur servir un quatrain et un sixain spécimens : le premier est emprunté à un *Adieu aux Alpes*, l'autre à une pièce intitulée : *Je ne puis plus rire*. Voici :

« Que de fois, *ô fontaine*, arrêté sur *ta rive*  
Je prêtai à ton bruit une oreille attentive !  
Que de fois n'ai-je point dans tes limpides eaux  
*Déposé les sueurs* de mes nobles travaux ! »

« Voici ce que je dis : le spectacle affligeant  
De la vertu qui fuit le vice triomphant,  
*Me rend triste, abattu. La licence effrénée,*  
*A détruire tout ordre on la voit acharnée.*  
Il n'y a plus de maître et plus d'autorité.  
*Non, non, je ne pourrai retrouver ma gaîté.* »

Sous le fallacieux prétexte que l'*Adieu aux Alpes* est imité du plus grand poète de l'Allemagne, et que « les deux poésies ont reçu les éloges de plusieurs professeurs de l'Université de Louvain » l'auteur nous somme, par lettre, d'admirer ! Impossible, cher Monsieur. Mais ce que nous ferons très volontiers, à titre de compensation, c'est d'imprimer les éloges que vous dites avoir reçus pour ces deux poésies « de plusieurs professeurs de l'Université de Louvain », à condition cependant que nous puissions citer *en toutes lettres* les noms illustres de vos illustres admirateurs. Nous espérons que vous relèverez le défi. A bientôt, donc.

\* \* \*

UN bon point à la Classe des Lettres, mais un seul. Quelqu'un de ces messieurs de lettres qui passent un samedi-par mois à faire de la politique à propos de littérature ou de la littérature à propos de politique, — on n'a jamais su au juste, — a prononcé ces paroles sensées à propos de la présentation du beau livre de M. l'abbé Thys sur la métrique de Victor Hugo (avril 1896) :

« Il se fait que trop souvent on ne tire pas assez parti des chefs-d'œuvre des contemporains; il semble vraiment que certains génies doivent être morts de cent ou deux cents ans pour être sacrés, et qu'il faille, à eux aussi, appliquer le mot célèbre : *major e longinquo reverentia*. Il y a à cela plusieurs causes, elles expliquent ces délais sans les justifier. Chacun conviendra qu'il y a des avantages considérables à ne pas ignorer les formes du beau littéraire qui sont en harmonie avec notre temps. Certes, il existe une esthétique immuable, fondée sur la nature des choses, mais elle ne s'est pas tout entière révélée à une époque; et, de plus, à côté d'elle, il faut donner une place (secondaire, qui en doute?), à certains procédés contingents, qu'on qualifie un peu dédaigneusement du nom de *modes*, mais que, précisément pour cela, on ne peut méconnaître sans être démodé.

Victor Hugo, malgré ses défauts et ses fautes, a été, quoi qu'on en ait dit, progressiste et initiateur : c'est un maître. »

A part le « *Il y a à* », ce n'est vraiment pas mal dit... pour un académicien!

\* \* \*

LE *Journal des Gens de lettres*, le même qui nous lança, l'an dernier, ses plus vilains adjectifs parce que nous avons fait d'un *livre catholique*, dont l'auteur lui déplaisait, un éloge chaleureux, publiait ces jours-ci, à propos d'un *volume pornographique*, un dithyrambe dans lequel on lisait : « Puisse l'éclatant succès d'un tel livre fendre, comme d'un rais de soleil, les brumes où tant de jeunes écrivains falots vagissent, agenouillés devant des princesses pâles, oh ! que pâles ! »

Voici d'ailleurs sur l'œuvre l'avis de M. Fr. Coppée qui n'est pas bégueule :

« *Aphrodite* est un beau livre, mais un *livre très impur*... un *livre à interdire* à beaucoup de lecteurs à cause de son caractère licencieux. »

Qu'en pense M. l'abbé Thys qui fait partie de la rédaction de la dite revue ?

\* \* \*

LA famille et les amis de M. Jules Bastin, viennent de publier, chez l'éditeur Lacomblez, sous le titre de *Songerries intimes*, un recueil des meilleurs vers du jeune poète enlevé si tragiquement aux lettres belges. Ce volume tiré à un petit nombre d'exemplaires et destiné à quelques intimes est précédé d'une étude remarquable signé A. D., deux initiales que nous espérons retrouver encore, mais moins

timides, souhaitons-le. Ajoutons que l'édition est délicieusement illustrée de deux dessins de Jules Pollet et de Maria Marcotte et qu'elle fait le plus grand honneur à l'excellent éditeur, M. P. Lacomblez.

\* \* \*

**L**E *Temps* qui passe pour le plus sérieux et le mieux rédigé des journaux de France publie, dans un article sur le Congrès ouvrier de Winterthur, cette phrase merveilleuse :

« Le peuple suisse aime à donner des coups de sonde dans sa vieille histoire, à palper le lien de continuité qui l'unit à ses anciennes racines et à ne tolérer aucune interruption entre le sillage de son passé et le sillon de son avenir. »

Nous serions ravi d'avoir une photographie de la Suisse « au moment où elle palpe le lien de continuité qui l'unit à ses anciennes racines ». Ce doit être une transition-chef-d'œuvre que celle qui ne tolère aucune interruption entre un sillage et un sillon !

\* \* \*

**U**N jour qu'il consultait, à propos d'une dyspepsie, le très éminent spécialiste Albert Robin, Barbey d'Aurevilly, pour expliquer son prosaïque mal, trouva ces très nobles paroles :

— Je me sens métamorphosé péniblement, Monsieur, en boîte de Pandore ! Iapex est en moi, et je détiens les cavernes d'Éole !

Un peu grandiloquente, évidemment, la périphrase, mais bien commode pour désigner, sans trop de répugnance, un phénomène de fermentation interne !

\* \* \*

*Au prochain numéro* : A. MITHOUARD : *Poésies*. — G. MAILLART : *Contes chimériques*. — MAURICE MAETERLINCK : *Le Trésor des humbles*. — L'abbé GAYRAUD : *L'Antisémitisme de saint Thomas*. — ROSSEL : *La Littérature française hors de France* (Belgique). — RODOCANACHI : *Renée de France*. — M<sup>sr</sup> PERRAUD : *Eurythmie et harmonie*. — M<sup>me</sup> STRUMAN-PICARD : *Aurore et couchant*. — SAVARIT : *Lettre sur l'éducation*. — JACQUES PARMENIER : *Histoire de l'éducation en Angleterre*.





---

## VERLAINE, PAR MAURICE DULLAERT

---

M. Maurice Dullaert, qui est un des meilleurs écrivains de notre jeune école catholique, va faire paraître, dans quelques jours, un volume sur le poète Paul Verlaine. Nous venons d'achever la lecture de cette œuvre et nous souhaitons et nous demandons que les catholiques lui fassent le succès qu'elle mérite à tant de titres. Dans cette étude, l'auteur a tenté surtout l'histoire d'une âme. Et il a réussi. L'étude est poursuivie avec une sagacité et une probité merveilleuses au travers des œuvres si diverses de Verlaine. M. Dullaert a compris, mieux que personne, l'âme exceptionnelle du poète, et il nous en dit les vertus et les fautes, les côtés de lumière et les recoins d'ombre, avec toutes les charités, mais aussi toutes les sévérités du lettré chrétien. Ajoutons, — était-ce nécessaire? — que l'étude est écrite dans ce style précis et précieux qui est la caractéristique du talent littéraire de M. Maurice Dullaert. Avis aux catholiques qui aiment les belles choses.

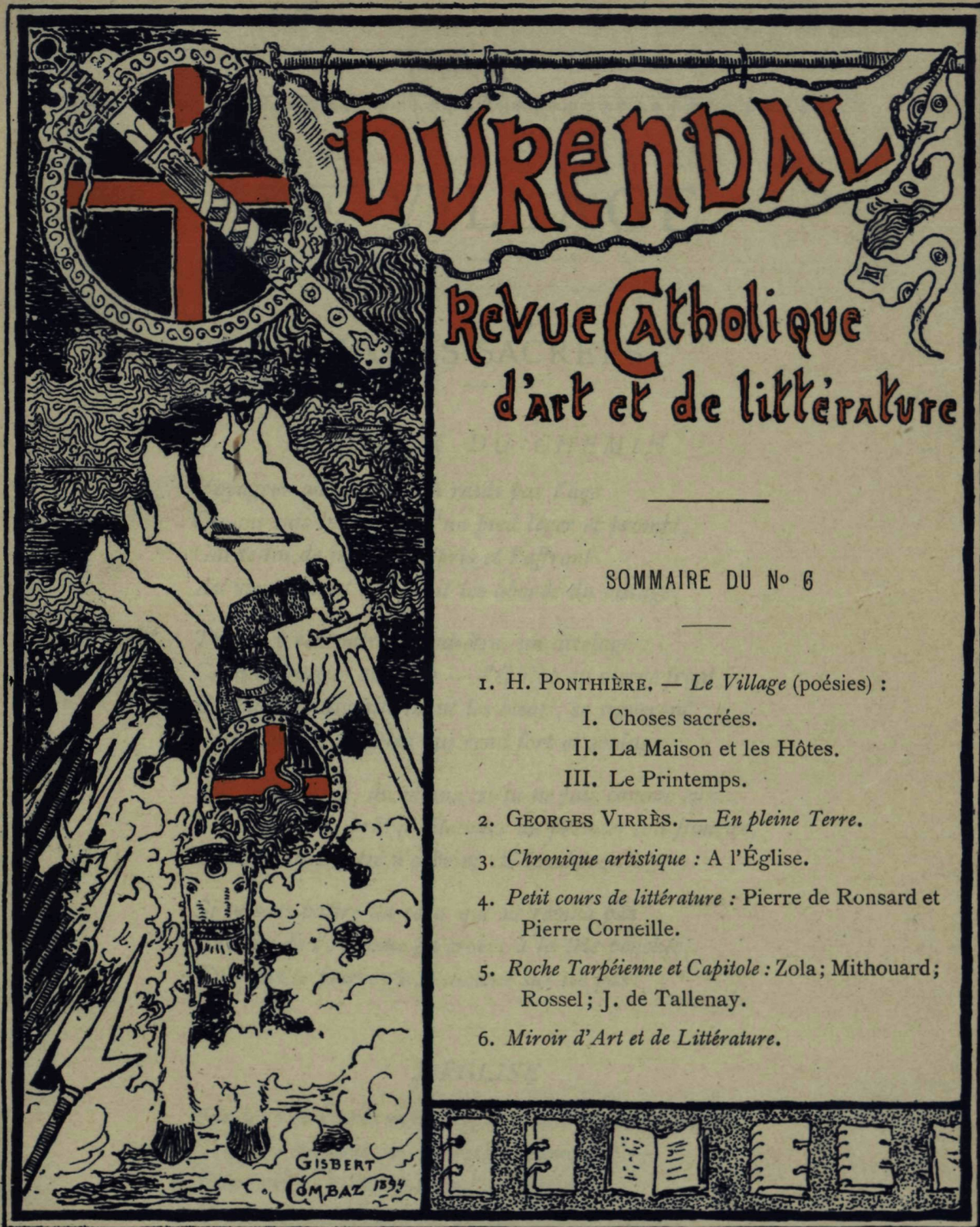
DURENDAL.

(Nos lecteurs trouveront ci-joint un bulletin de souscription.)









# DU REN DAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 6

1. H. PONTIÈRE. — *Le Village* (poésies) :
  - I. Choses sacrées.
  - II. La Maison et les Hôtes.
  - III. Le Printemps.
2. GEORGES VIRRÈS. — *En pleine Terre.*
3. *Chronique artistique* : A l'Église.
4. *Petit cours de littérature* : Pierre de Ronsard et Pierre Corneille.
5. *Roche Tarpéienne et Capitole* : Zola; Mithouard; Rossel; J. de Tallenay.
6. *Miroir d'Art et de Littérature.*



\*\*\*\*\*

# LE VILLAGE

—

I

## CHOSSES SACRÉES

—

### LA CROIX DU CHEMIN

*Voyageur au genou déjà raidi par l'âge  
Ou qui suis le chemin d'un pied léger et prompt,  
Garde-toi de jeter le mépris et l'affront  
Au vieux christ qui bénit les abords du village.*

*Tu vas y rencontrer, peut-être, un attelage :  
Celui qui veille au frein — l'éphèbe au vierge front —  
Et l'homme aiguillonnant les bœufs, se signeront  
Pour honorer le Dieu qui rend fort et soulage.*

*Sois sans haine, du moins, si tu ne fais comme eux.  
Crois-moi : si, près d'atteindre au premier toit fumeux,  
Ton humaine pitié n'a point été touchée ;*

*Si tu sens battre un cœur que ne remua pas  
Le Fils de l'Homme en croix, à la tête penchée,  
Tu viens te fourvoyer ; retourne sur tes pas !*

—

### L'ÉGLISE

*Sur les vieux toits moussus, l'humble chapelle auguste  
— Mère veillant sur ses petits insoucieux —  
Élève son cadran, ce grand œil curieux,  
Toujours ouvert au front de son clocher vétuste.*

*A son ombre, parfois, le fossoyeur incruste  
 Un cercueil de bois blanc aux tertres des aïeux.  
 — La croix où l'on peut lire un Hic jacet pieux  
 Alterne, au cimetière, avec la pierre fruste —*

*Mais un petit enfant, nouveau paroissien,  
 Au village a bientôt remplacé l'ancien,  
 Et l'on fait, sur son front, couler l'onde lustrale.*

*Ainsi l'église, à tous, donne, sans s'épuiser,  
 Après le flot sacré, la terre sépulcrale :  
 La première caresse et le dernier baiser!*

---

### LE PUIITS

*Le seau monte et descend dans le profond bassin,  
 Reprend, sans se lasser, sa course aventureuse.  
 La terre, au beau milieu du village, se creuse  
 Pour qu'il aille puiser le lait pur de son sein.*

*La fleur mûrit son miel et le livre à l'essaim :  
 Telle on voit se donner la source généreuse.  
 Du matin jusqu'au soir, en jupe ou vareuse,  
 Le villageois disert y commet son larcin.*

*L'été, si peu qu'il pleuve, et l'hiver, bien qu'il gèle,  
 De moment en moment, s'inonde la margelle  
 Où plus d'un Isaac trouve sa Rebecca.*

*Nul gosier altéré, pas un courtil inculte ;  
 Car, grâce à toi, vieux puits, jamais l'eau ne manqua  
 Au village, où chacun t'a voué presque un culte!*

---

## II

## LA MAISON ET LES HÔTES

## LES VIEUX

*Les jours des deux époux s'en vont à leur déclin :  
Elle pourra bientôt fêter son centenaire,  
Et lui put acclamer l'idole sanguinaire  
Au soleil d'Austerlitz comme au feu du Kremlin!*

*Ils ont même teint mat, mêmes cheveux de lin  
Couronnant un visage honnête et débonnaire,  
Où les mêmes soucis de la vie ordinaire  
Ont tracé mêmes traits sur le même vélin!*

*Si bien que, supputant déjà la récédive,  
Quand la Mort leur fera sa visite tardive  
Pour emporter l'un d'eux et le rendre au limon;*

*Après avoir gravi les deux étroites marches,  
C'est aux seuls vêtements des jumeaux patriarches  
Qu'elle pourra choisir Baucis ou Philémon!*

## LE BAHUT

*Sur ses pieds lourds, fixés au sol comme des pieux,  
Il va porter bientôt son quarantième lustre;  
Mais les tisons fumeux l'ont recouvert d'un lustre  
Si noir et si brillant qu'on le croirait moins vieux.*



*Mets les fruits du travail dans ses flancs spacieux ;  
Le détenteur est sûr sous ses dehors de rustre.  
Va, maître du logis, ne crains pas qu'il te frustre  
Celui qui sut garder les sueurs des aïeux.*

*Ah ! S'il pouvait parler !... N'importe, qu'il se taise :  
Tout montre assez, en lui, la parfaite synthèse  
Des efforts que ta race entière a dépensés.*

*Du dernier né jusqu'au plus ancien patriarche,  
Que de labeurs, au cours des deux siècles passés,  
Pour fournir le bahut, clos et fort comme une arche !*

---

### LES LANDIERS

*Sitôt choisi — c'était vers dix-sept cent nonante,  
Dans le livre sans tache, un rang fut assigné  
Au nom du bisaïeul qui chauffe, résigné,  
Les bras morts que le temps, sur son tronc de chêne, ente.*

*Son pentaïeul, à lui, connut l'édit de Nante ;  
Et, bien que, Dieu merci, sa souche ait provigné,  
Ni lui, ni nul des siens depuis, n'ont forligné :  
La droiture en sa race est figée, immanente !*

*Sphinx rêveurs qui tendez, en toutes les saisons,  
Vos reins de fer massifs, brûlés par les tisons,  
Est-ce vous qui gardez si bien l'honneur antique ?*

*Pour que personne, ici, n'aille se fourvoyer,  
Ne quittez donc jamais le poste hiératique  
Confié par l'ancêtre aux lares du foyer.*

---

## LE FAUTEUIL

*Il conte son veuvage à l'âtre solitaire,  
En montrant ses bras nus et ses vieux coussins plats!  
L'aïeul qui vint quinze ans s'y reposer — hélas!  
Dort tout près de l'église, à six pieds sous la terre!*

*La cloche, qui semblait ne plus vouloir se taire,  
Vient d'achever là-haut le tintement du glas.  
Tant que l'un des époux n'y choira point, trop las,  
Va-t-on abandonner le siège héréditaire?*

*Dans la mesure en deuil pénétrez dès demain :  
Les petits en auront fait un vrai nid humain,  
De vie et d'espérance emplissant la chaumière!*

*Quand, grâce au vent qui vient secouer la forêt,  
Sous la mousse un vieux chêne abattu disparaît,  
Le jeune taillis prend sa place à la lumière!*

## LES BŒUFS

*Quel rêve peut germer dans vos têtes pensives,  
Quand, les muscles tendus, sous votre air nonchalant,  
Sans craindre l'aiguillon, vous marchez à pas lent,  
Au timon jumelés par vos cornes passives?*

*Vous les laissez dormir, ces armes défensives,  
Chaque fois qu'on vous met sous le joug insolent.  
Si le char maîtrisait son frein, en dévalant,  
Il se verrait dompté par vos croupes massives.*

*Jamais aucun régal, hormis le foin et l'eau ;  
Et votre poil bien ras est luisant : le bouleau  
Ne fait pas mieux briller au soleil son écorce.*

*Nous aimons vos poitrails et vos fronts imposants,  
Car, pareils à des dieux rustiques bienfaisants,  
Vous avez la beauté, la douceur et la force.*

—

### III

## LE PRINTEMPS

—

### PAQUES FLEURIES

*Dans cinq jours, tous seront au temple réunis  
Pour baiser le fragment de la Croix véritable.  
On dépouille, aujourd'hui, devant le vieux retable,  
L'enfant de cœur ployant sous les rameaux bénits.*

*Bientôt les martinets repeupleront leurs nids ;  
L'aïeul, dans la tonnelle, ira se mettre à table :  
Le printemps va rouvrir, de sa main charitable,  
La porte au détenu, la frontière aux bannis.*

*Comme un captif qui sent se relâcher ses chaînes,  
Mais n'ose y croire encor, la sève des grands chênes  
Reste sourde à l'appel du vent d'est radouci.*

*Tout semble attendre, enfin, de la bouche du prêtre,  
Le mot du Christ qui vient à Simon d'apparaître,  
Pour répondre et se joindre à son Resurrexi.*

—

## PRAIRIAL

*Mars, d'un manteau de neige habillant les ajoncs,  
Narguait les rayons d'or et les chaudes haleines.  
Et ces doux offensés, courant par monts et plaines,  
Se bornaient à sourire ou lui soufflaient : gageons.*

*Ventose est mort d'avoir vu s'ouvrir les bourgeons...  
Les hêtres sont feuillus, en fleurs les marjolaines...  
Tout chante, court ou vole : oiseaux, enfants, phalènes.  
— La glace, dès longtemps, a fondu sous les joncs —*

*Plus de grésil poussé par la bise coupante,  
Traquant le malheureux jusque dans sa soupente :  
La brise, ouvrant l'huis fruste aux sauvages parfums...!*

*Un jour, Dieu lancera l'édit révocatoire ;  
Mais, avant de pleurer les vents tièdes défunts,  
Le soleil a six mois pour fêter sa victoire.*

## LE VERGER

*Les aïeux vont, humant les parfums printaniers.  
L'arbre en fleurs vient frôler la tête tremblotante.  
Quelle neige, en blancheur, est la plus éclatante :  
Le grésil de leurs fronts ou celui des pruniers ?*

*Ils reviennent s'asseoir sous les grands marronniers.  
Et l'homme, qu'a repris sa pensée attristante,  
Se demande, la main sur sa jambe impotente,  
S'il pourra venir voir les fruits choir aux paniers.*

*Dans les branches, là-haut, se gazouille une églogue  
Dont le nid a déjà préparé l'épilogue.  
Eux aussi l'ont chanté, ce poème, à vingt ans !*

*C'est ainsi qu'à l'espoir la saison les convie ;  
Mais, ô dérision ! l'automne de la vie,  
Pour l'un du moins, s'achève au milieu du printemps.*

H. PONTIÈRE.

P.-S. — M. H. Pontière a bien voulu nous donner la primeur des sonnets qu'on vient de lire et qui constituent la troisième partie d'un volume intitulé *Triptyque* (1), qui paraît aujourd'hui même, à Paris, sous le patronage autorisé du maître sonnetiste José Maria de Hérédia. Nous remercions le poète de l'honneur qu'il fait à *Durendal* et nous lui envoyons, par la même occasion, nos meilleures félicitations.



## EN PLEINE TERRE

Lummen, 1<sup>er</sup> Août 1895.

Le ciel est d'or et d'azur.

Le soleil de son immense baiser embrase les champs.

Bons tâcherons quittez les plaines enflammées.

Le travail, le saint travail, a rompu vos membres, la sueur de vos fronts doit être essuyée. Que vos corps se reposent !

Bons tâcherons quittez les plaines enflammées.

\* \* \*

Midi. Les voici tous autour de la grande table.

A la ferme.

(1) *Le Triptyque* comporte trois parties : a) Le Paquebot ; b) L'Épopée du fer ; c) Le Village.

Les yeux dévorent avant les mâchoires les soupes grossières, les bouches s'emplissent à belles goulées.

La chambre basse fleure l'âcre odeur des corps échauffés. Les gouttes ruissellent le long des torses puissants, la transpiration les baigne et s'évapore; c'est un encens à la nature! Les regards bientôt deviennent vagues, les paupières s'abattent.

Alors se lèvent les travailleurs et dans la grange parmi l'or des pailles, dans la poussière vermeille qui danse en un rayon de soleil, voici se coucher les rustiques. Les uns sur le dos, la bouche ouverte, avec un bruit d'orgue soulevant leurs larges pectoraux velus que découvre la chemise ouverte, d'autres le nez dans les fourrages sans un mouvement, comme si là tout à coup ils étaient tombés, abattus. Un ancien sommeille debout, la tête seulement appuyée sur une batteuse. Vieux cheval aux membres raidis, courbaturé par le travail, qui ne saurait se relever une fois étendu par terre.

Le fumier, le purin, épandent par larges volées leurs senteurs pénétrantes.

Tout repose à la ferme.

Seuls roucoulent les pigeons sur les toits écarlates.

\* \* \*

Elle est auguste entre toutes cette heure-là.

Les champs maintenant dorment.

Le halèlement qui tantôt dominait les plaines s'est éteint.

Plus un homme. Rien que l'immensité muette. Les seigles engerbés, tels des faisceaux, s'alignent, avec leurs têtes poilues qui les casquent d'aigrettes grises. Les avoines combinent des couleurs étranges, le vert éclatant côtoie le chrome de certaines tiges, les clochettes de teintes indécises, grises ou jaunes rougeâtres ou bien d'un vert apâli, tremblent doucement balancées en un rythme coloré étrange. Un carré parfait, ce trèfle touffu et sombre où chantent les fleurs roses. Ceci est un tapis indicible. Ton art est inouï, ô terre! Les lupins ondulent leurs vagues aurifères. Les sarrasins aux fleurs

lyliales... l'âme de ces fleurs pâles miroite, attirante... Blanches béguines des campagnes, contemplatives et dévotieuses, elles prient pour les blés orgueilleux, pour les avoines tintinnabulantes et frivoles, pour les lins azurés mais troublants, et leur parole très douce bruit par la voix des abeilles qui recueillent leurs demandes et les portent dans un coup de brise vers l'infini !

\* \* \*

La nuit, la nuit est là.

La nuit est là. Crois donc aux choses, mon frère. La dorsale qui court boisée de sapins depuis l'est jusqu'au couchant, est bleue. Les maisons claires se noient dans la brouée. Le paysage devient flou.

Sur un pré voisin traînent des écharpes de brouillard, à ras le sol.

Petit à petit le site s'efface et, ces deux teintes subsistent seules, le bleu des lointains et la vapeur blanche qui se condense sur les herbes. Encore quelques hirondelles. Le calme et la tristesse se dégagent de tout. Le silence, un silence mort cette fois. A grands coups d'ailes s'est échappé d'un chêne, un ramier. Sur le ciel indéfinissable, sans aucune étoile jusqu'à présent, il décrit de grandes courbes et puis revient au même arbre, celui-là que tantôt il quitta.

Pauvre être humain qui cherche en de philosophiques pensées, un peu de grain pour ton esprit dépareillé, et puis ayant poursuivi dans un certain espace déterminé — ô d'avance — l'insaisissable, évidemment ! tu reviens à ton point de départ : l'arbre du ramier.

Que nos âmes s'imprègnent donc des ambiances admirables.

O terre, maternelle et propice, ensorceleuse cependant, comment se peut-il que pour certains tu sois indifférente ?

\* \* \*

Ils passent sur un fond embrasé, dans la magnificence des couchers de lumière, les tâcherons glorieux.

Que notre pensée les suive.

Et qu'elle s'infilte en nous, la poésie et la grandeur du terrien, l'homme-roi.

GEORGES VIRRÈS.

---

 CHRONIQUE ARTISTIQUE. — A L'ÉGLISE
 

---

Dédié au clergé et aux fabriques  
d'église d'Anvers, Bruges, Gand, etc.

Une nouvelle qui réjouira tous les touristes. Le ministre de l'instruction publique d'Italie a prescrit que les objets d'art conservés dans les églises soient toujours laissés à la vue du public, lorsque ces églises sont ouvertes. Depuis lors, les voiles qui parfois recouvraient les tableaux ont été enlevés et les sacristies ne ferment plus leurs portes.

On devrait bien prendre une pareille mesure chez nous, où les chefs-d'œuvre sont presque toujours voilés et paraissent être la propriété des sacristains.

« Pourquoi les chefs du culte permettent-ils cette exploitation que je demande la permission de qualifier d'inconvenante ? — écrivait Coomans, en 1863. Les églises les mieux dotées sont celles qui possèdent les meilleurs tableaux. Elles sont assez riches pour renoncer à la spéculation blâmée. Il n'y a que le soleil et l'humidité qui gâtent les tableaux. Les voiles sont inutiles. Le rideau est une spéculation toute mondaine et pas autre chose. Il n'y a que l'esprit de lucre qui ait inventé et maintenu cette indécence. On a osé prélever un impôt exagéré, aristocratique dans des lieux où l'égalité est prêchée, où elle règne avec la charité, et d'où le mercantilisme devrait être exclu. Tout est gratuit, tout doit l'être dans la maison de Dieu ! On montre pour rien, dans les églises, toutes sortes de choses sacrées et le bon Dieu lui-même ! Et on nous fait payer la vue d'un tableau ! Cela est-il logique, cela est-il catholique ? »

Coomans a cent mille fois raison.





---

*PETIT COURS DE LITTÉRATURE*


---



---

**PIERRE DE RONSARD ET PIERRE CORNEILLE**


---

## I

**SONNET POUR HÉLÈNE**

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
 Assise auprès du feu, devisant et filant,  
 Direz, chantant mes vers et vous esmerveillant :  
 Ronsard me célébroit du temps que j'étois belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
 Desja sous le labeur à demy sommeillant,  
 Qui au bruit de mon nom ne s'aille resveillant,  
 Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous terre, et, fantosme sans os,  
 Par les ombres myrteux je prendray mon repos :  
 Vous serez au fouyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.  
 Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
 Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie.

PIERRE DE RONSARD (1525-1585).



## II

## STANCES A LA MARQUISE DE G...

Marquise, si mon visage  
A quelques traits un peu vieux,  
Souvenez-vous qu'à mon âge,  
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le Temps, aux plus belles choses,  
Aime à faire cet affront :  
Il saura fâner vos roses,  
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes  
Règle nos jours et nos nuits :  
On m'a vu ce que vous êtes,  
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes  
Qui sont assez éclatants  
Pour n'avoir pas trop d'alarmes  
De ces ravages du Temps.

Vous en avez qu'on adore :  
Mais ceux que vous méprisez  
Pourraient bien durer encore,  
Quand ceux-là seront usés.

Chez cette race nouvelle,  
Où j'aurai quelque crédit,  
Vous ne passerez pour belle  
Qu'autant que je l'aurai dit.

PIERRE CORNEILLE (1606-1684).



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Rome**, par Émile ZOLA. — « Le prince de la crapule », comme dit Léon Bloy, vient de publier un nouveau volume : *Rome*. Voici, à l'usage du lecteur, deux critiques du livre; l'une émane d'un incroyant, l'autre est signée du nom bien connu de M. l'abbé Naudet.

« C'est toujours la même escroquerie, la même absence frauduleuse de style, toute en procédés, en répétitions, qui se chevauchent, puis qui s'espacent et qui se font désirer, puis qui reviennent, pour écraser le lecteur; toujours les mêmes adjectifs qui enfoncent, comme un clou, un nom dans la mémoire des gens. Et c'est toujours la même obscénité. Ah! elle a hésité, cette fois : il y a l'Académie; mais il faut une obscénité pour dépasser le centième mille, et M. Zola a inventé (inventé?) cette pos-

session dans la mort, cet effort de Dario mourant vers Benedetta affolée, et cet élan de Benedetta vers Dario! Ah! entre les lys et l'admiration navrée d'un cardinal devant cet outrage aux mœurs *in extremis* : il y a l'Académie! Mais, tout de même, ça n'est pas propre et ça tient de la place.

» Et *Rome*, c'est tout ça et ce n'est que cela. Ce n'est ni un roman, ni un livre à clé, ni une thèse, ni un livre d'art, ni une épopée, ni une élégie et ça veut faire semblant d'être à la fois tout cela. Ce n'est ni la Rome de Jules II, ni la Rome de Mazini, ni la Rome de Rienzi, ni la Rome de Humbert et ça veut être à la fois toutes ces Romes et la seule Rome! Et c'est un livre sans conclusion, qui laisse les lecteurs assommés.

» Hélas! hélas! M. Zola n'a pas voulu dominer son sujet; M. Zola a voulu plaire à son public et à tous les publics. M. Zola a chanté Saint-Pierre de Rome et a injurié les jésuites. Il a cru augmenter sa clientèle, étendre sa gloire. Hélas! hélas! Il a réussi seulement à faire le livre le moins sincère, le moins un, le moins « fait » qui soit. Il faut dire le mot : *c'est du chique*.

» M. Zola n'y a mis que ses défauts, et ses défauts les plus gros. »

(*Le Grand Journal*, 5 mai 1896.)

Voici maintenant l'appréciation du croyant :

« A part quelques allusions plus ou moins polissonnes, le livre n'est pas ouvertement immoral, comme telles autres productions de l'écrivain; on dit que la crainte de l'Académie fut ici le commencement de la sagesse; nous l'ignorons. Cependant comme messieurs les académiciens sont en somme assez indulgents et que le public qui achète l'*Assommoir*, *Nana*, *Pot-Bouville*, la *Terre* et autres moralités du « maître » a des goûts prononcés pour les ragoûts pimentés, l'auteur n'a pas oublié la scène qu'il n'eût pas fallu faire, scène si monstrueuse et d'une obscénité si révoltante qu'on ne saurait en donner une idée.

» En somme nous nous trouvons en présence d'un livre manqué. Depuis quelque temps on disait M. Zola en décadence, mais il était permis d'en douter encore; après avoir lu *Rome*, on n'en doutera plus; l'impression déjà produite par *Lourdes* n'a fait que se confirmer. Jadis, nous avions en M. Zola un artiste très inégal, mais néanmoins un artiste et un artiste d'un talent vigoureux, aujourd'hui nous n'avons plus qu'un monsieur qui fait des livres,

« Pour gagner de l'argent.

L'abbé NAUDET. »

\* \* \*

**L'Iris exaspéré, les Impossibles Noces**, par Adrien MITHOUARD (Lemerre, Le Mercure de France). — J'ai lu, avec la plus vive curiosité, ces deux volumes de vers aux titres énigmatiques et j'en demeure *tout chose*. Ai-je fait un rêve, ou suis-je dans la réalité? J'ai parfois éprouvé ce sentiment après un sommeil hanté d'appa-

ritions mi-vaporeuses, mi-précises. La poésie de M. Adrien Mithouard m'a laissé l'impression d'un fantôme qui serait passé devant moi portant des fleurs, mais de vraies fleurs. J'en respire encore le parfum, les fleurs sont ici, bien réellement odorantes, mais effeuillées. Je m'explique : l'auteur de *l'Iris exaspéré* et des *Impossibles Noces*, est un poète symbolique d'une extrême ingéniosité, d'une habileté merveilleuse ; il se sert de ce double talent pour imaginer des fleurs rarissimes et les assembler en bouquets magiques qu'il nous apporte comme en un rêve... Malheureusement le charme dure peu et, le temps de lire ou d'entendre ses vers-fleurs, il ne demeure, des vers, que quelques beaux éclats de style, autant dire des pétales de roses effeuillées.

M. Adrien Mithouard est, selon moi, poète de trop de puissance, de trop forte écriture surtout, pour réussir à élever, à maintenir, à faire durer les frêles constructions de symbolisme — et au fond j'en suis ravi, car je souhaite que ce catholique, qui est poète, ne s'attarde pas dans les puérités d'un mode poétique (un mode qui pourrait bien n'être qu'une mode), mais qu'il nous donne la joie de la grande poésie.

POL DEMADE.

\* \* \*

**Histoire de la littérature française hors France**, par VICTOR ROSSEL, Paris, Schlachter : 8 francs.

La Belgique occupe une place fort honorable dans ce volume d'études sur les littératures françaises de la Suisse, du Canada, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc. Il est surtout intéressant, pour nous, de savoir comment on nous juge hors de chez nous. Malgré des lacunes qui tiennent à l'éloignement et à l'insuffisance relative de documentation, M. Victor Rossel a écrit, sur notre littérature d'expression française, des pages curieuses.

« L'esprit belge, dit l'auteur, avec sa tournure pratique et militante, ou avec ses dons de pittoresque imagé et coloré, avec son sens aigu de la réalité et ses courtes échappées dans le rêve, avec ses facultés d'analyse et d'observation, avec sa fécondité tourmentée ou joyeuse, avec son esthétique raffinée et son audacieuse pensée, le nouvel esprit belge peut, à la condition de sacrifier le wallon au français et sans rien abdiquer de son originalité, ajouter aux trésors d'une grande littérature. »

On lira avec plaisir, de ce livre, les pages consacrées à Van Hasselt, De Coster, Picard, Giraud, Verhaeren, C. Lemonnier, etc.

\* \* \*

**Au Sanatorium**, par J. DE TALLENAY. — Rien ne montre mieux l'évolution moderne des formes littéraires que cet exquis et tragique petit volume. C'est un poème de la phthisie. Mais les fades amplifications des romantiques ont été remplacées par l'exacte et magnifique peinture du milieu, les bords du Rhin avec

le navrant Sanatorium où l'on va pour mourir et, parfois (oh, la charitable ambiguïté!) pour guérir.

En cette évocation, la vie des pensées et des événements nous apparaît toute, gardant, loin des rhétoriques, un souverain pouvoir de navrance à la plus sobre histoire. Un des docteurs du Sanatorium s'est épris d'une jeune malade, presque une enfant. Devant la mort, toute proche, il ne veut point troubler cette candeur par une seule parole d'amour. Mais sous la correction professorale, cet amour lui fera sentir une seule fois, toute la douleur des vies condamnées, pleurer l'affreux déchirement, pour que nous le pleurions avec lui.

Fidèle à ce rôle d'ami, auquel répond la plus charmante tendresse puérile, comme on donne un jouet, il envoie un canari à l'enfant qui est allée mourir dans sa famille. Et c'est, tragique, le retour de l'oiseau, avec, sur la cage, l'adresse écrite d'une tremblante main maternelle, qui lui apprend la mort dans un tumulte de cris joyeux où raille la cruauté de la nature.

Pour le médecin matérialiste il n'est rien *au delà*; mais *Durendal* salue la consolation chrétienne dans cette scène de l'« élévation » où, si magnifiquement, au-dessus des râles, plane l'Absolu.

E. J.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

**M**ONSIEUR Eugène Gilbert vient de donner chez Plon, une deuxième édition de son beau livre : *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*; les lecteurs de cette revue n'ont pas oublié l'article ému et chaleureux en lequel notre sympathique collaborateur, Pol Demade, célébra l'apparition de cette œuvre.

Le succès de la première édition prouve que le critique de *Durendal* ne s'était point trompé.

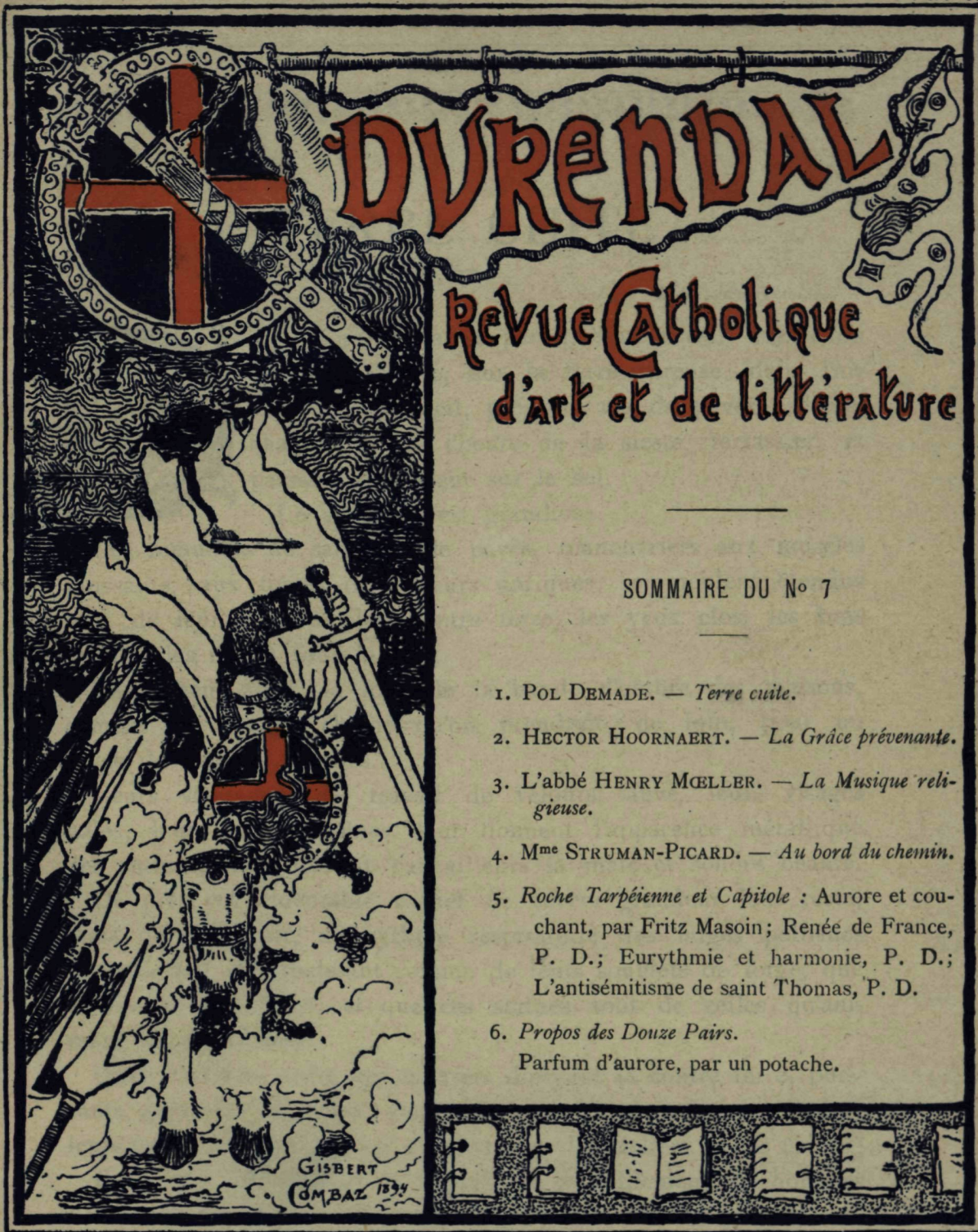
Dut la modestie de notre collaborateur en être un peu offusquée, nous reproduisons ici une citation, de M. Eugène Gilbert, qui le concerne. Nul éloge n'est plus mérité et l'auteur du *Roman en France* a bien fait d'ajouter ces lignes à cette nouvelle édition :

« Qu'on me permette, écrit M. Gilbert, de signaler aux lettrés chrétiens, le beau roman d'un jeune écrivain belge, M. Pol Demade. *L'Ame Princesse* est une des œuvres les plus littéraires qui aient enrichi la littérature catholique d'imagination. Doué d'un style qui, sans échapper toujours à la recherche, est riche, harmonieux, vibrant, l'auteur s'élève avec aisance aux plus hautes pensées, aux conceptions les plus illuminées de beautés artistiques. »

J. D.







SOMMAIRE DU N° 7

1. POL DEMADE. — *Terre cuite.*
2. HECTOR HOORNAERT. — *La Grâce prévenante.*
3. L'abbé HENRY MÖLLER. — *La Musique religieuse.*
4. M<sup>me</sup> STRUMAN-PICARD. — *Au bord du chemin.*
5. *Roche Tarpéienne et Capitole : Aurore et couchant*, par Fritz Masoin; *Renée de France*, P. D.; *Eurythmie et harmonie*, P. D.; *L'antisémitisme de saint Thomas*, P. D.
6. *Propos des Douze Pairs.*  
*Parfum d'aurore*, par un potache.







## TERRE CUITE

A ma chère Femme.



DANS la rue éventrée par quelque travail souterrain et qu'on repave, sur la terre ocreuse, dans l'air incendié de soleil, près des tas de pavés ardents, chaque jour, à l'heure de la sieste, terrassiers et paveurs s'allongent sur le sol.

Le spectacle est grandiose.

Les remueurs de sable et de pavés, manouvriers aux muscles puissants, aux torses de lutteurs antiques, sommeillent étendus tout de leur long, à plat, contre terre, les yeux clos, les bras repliés, les mains sous la tête.

Ils forment ainsi, le long de la bande d'ombre des maisons, comme une longue chaîne qu'on prendrait, de loin, pour un bivac de bronzes couchés.

Leurs vêtements de travail de velours fauve, leurs visages hâlés, leurs mains brunes, leur donnent l'apparence métallique des statues, dont ils ont par ailleurs la mâle et sonore beauté.

De près cet indéniable cachet de sévère grandeur leur reste, mais on s'aperçoit, au rythme respiratoire des larges poitrines se soulevant et s'abaissant comme de lents soufflets de forge, que ce bronze est vivant, et que ces statues sont de celles qu'animerait tantôt la force.

Quel contraste entre ces ouvriers dormant là contre terre, puissants, gigantesques, lustrés par les pluies, patinés au feu du soleil et leurs frères maigres, pâles et squelettiques des ateliers et des usines !

Ceux qui sommeillent ici rappellent véritablement les hommes des races primitives, les beaux et forts terriens de jadis....

Ces paveurs et ces terrassiers étendus sur le sol renouvellent l'histoire d'Antée en lutte contre Hercule, ils reprennent de leur vaillance chaque fois qu'ils touchent seulement la terre.

POL DEMADE.

Juillet 1896.



## LA GRACE PRÉVENANTE

*La nuit de Juin soufflait par la croisée ouverte.*

*Hantés par l'abat-jour de porcelaine verte,  
Des phalènes entraient, fuyaient, puis ramenés,  
Heurtaient au vain soleil, en des vols obstinés,  
Leur stupeur. Le ciel pur s'ouvrait aromatique;  
Des lueurs y tremblaient. Sous la force rustique  
Des sèves travaillant les bourgeons, lentement  
Se déroulait l'étui du feuillage dormant.  
Cela faisait un bruit à peine perceptible,  
Un bruit d'insecte errant sur sa route invisible,  
Et pourtant, rehaussant le repos solennel,  
Ce bruit léger semblait presque surnaturel.*

*Au loin le roulement assourdi de la ville.*

*L'homme veillait penché sur son travail stérile.  
Il rêvait, entouré de tomes entassés,  
De papiers balafrés par des mots effacés,  
D'œuvres d'art, dans la pièce où luisaient des soiries,  
Où des sièges trapus traînaient leurs veuleries,  
Où tout était languide, excepté la rumeur  
Guerrière de l'esprit qu'exhale tout labeur,*

*Où le monde étalait, en taisant ses détreesses,  
Un luxe forcené de voix et de caresses.*

*L'homme écoutait gronder au fond de son cerveau  
Les systèmes anciens, le système nouveau;  
Le long chevrottement de la science humaine;  
Les livres où l'orgueil fastueux se démène;  
Les roseaux qui saisis se brisent dans les mains;  
Le jour clair des plaisirs, la nuit des lendemains.  
Il vit des poings briser de très vieilles statues,  
Des herbes prospérer sur des gloires perdues,  
Des bras vivants tendus vers des fantômes gris,  
Des pieds subitement par des lacets surpris,  
Des cœurs saignants jetés aux ronces, des molosses  
Happant des membres nus trébuchés dans des fosses;  
Sous un vent de folie il vit l'humanité  
Vers la chair et l'orgueil ruer sa vanité,  
Et, sous le rire amer d'un ciel fantômatique,  
Pousser vers le néant sa course frénétique.*

*Partout des cris stridents, partout des corps meurtris  
Partout un lourd brouillard de cendre et de débris,  
Et sur le court chemin des luttes nécessaires,  
L'abomination des finales misères,  
Avec la soif sans eau, le remords et l'affront!*

*La nuit discrète entraît et lui baisait le front.*

*L'air était tiède. Au fond de la torpeur lointaine  
Sanglottait, comme un noir symbole, une fontaine;  
Et la grande cité, là-bas, à l'horizon,  
Dans la fièvre exhalait sa sourde déraison.*

*L'homme rêvait.*

*Soudain l'interne turbulence*

*Décrut. Il s'étala sur son âme un silence,  
 Comme sur un vivier après un coup de vent  
 Lorsque les nénufars calment le flot mouvant,  
 Le doigt d'un enchanteur ou l'aile d'un archange  
 Venait de le pousser par une porte étrange.  
 Éperdu, comme un pauvre, autrefois rebuté,  
 Qui franchit le seuil blanc d'une hospitalité,  
 Il buvait de l'air frais dans une salle claire.  
 Il était seul, frileux, soudain presque colère  
 De ce choc imprévu qui n'était point brutal,  
 Mais soulevait en lui le regret de son mal.  
 Quelque chose croulait dans sa pensée; une ombre  
 Échappait à ses mains; il était mieux dans l'ombre,  
 Ses bras ballaient; il ne savait, très agité,  
 Que faire de ses yeux dans ces flots de clarté.  
 Son esprit jouissait, mais ne savait que dire;  
 Il sentait vaguement une aube lui sourire;  
 Tout était blanc : les murs, les voûtes, les rayons;  
 Sa chair semblait dissoute et des suggestions  
 De volonté, montant en volutes de flamme,  
 Cherchaient à ranimer la glace de son âme.*

*Que faire? Il hésitait. Il flottait loin du bord  
 De sa vie; en son cœur fondait un vague effort;  
 Il percevait très bien qu'une chose ineffable  
 Mettait comme un point d'or dans sa nuit lamentable,  
 Car il voyait peser des ténèbres en lui.  
 Il flottait, il sentait le besoin d'un appui,  
 Et la nécessité, pour marcher dans la vie,  
 D'un but supérieur, d'un ciel qui purifie.  
 Il se voyait chercher. Oh! tourment du désir!  
 Convoiter fortement et ne jamais saisir!*

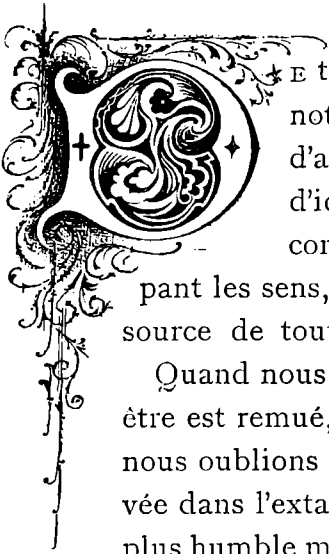
*Et la perception d'un exil, d'une épreuve,  
Ouvrit devant ses yeux comme une route neuve ;  
Mais tout restait confus ; seulement il sentait  
Qu'une chaleur du fond de son âme montait ;  
Une chaleur étrange indiciblement douée.  
Il faisait quelquefois le geste qui repousse,  
Inquiet, ne sachant pour quel but souverain  
Cet amour inconnu chauffait son moi hautain.  
Vis-à-vis de lui-même il craignait une honte,  
Un élan maladif et vain qu'il faut qu'on dompte ;  
Et pourtant son esprit — il ne savait comment —  
Au trouble de son cœur résistait mollement.*

*Alors un long frisson parcourut tout son être,  
Il s'éveilla, surpris, au bord de la fenêtre,  
Regardant dans l'azur les astres clignoter.  
Le ciel était profond ; on y voyait flotter  
Cette errante lueur de brume opalisée  
Comme par l'infini dans l'éther tamisée.  
Il entendait gronder dans le vaste sommeil  
La ville que la mort tient toujours en éveil ;  
Et, dans la profondeur indécise et lointaine,  
Gémir comme son cœur la dolente fontaine.*

H. HOORNAERT.



## LA MUSIQUE RELIGIEUSE



DE tous les arts, la musique est celui qui procure à notre âme les émotions les plus fortes. Il n'est d'art qui fasse autant d'impression et suscite autant d'idées que la musique. Elle fait vibrer toutes les cordes sentimentales de l'âme humaine. En frappant les sens, elle éveille l'imagination et l'imagination est la source de toutes nos idées.

Quand nous entendons une harmonie puissante, tout notre être est remué, nous sortons en quelque sorte de nous-mêmes, nous oublions la terre, nous sommes ravis, notre âme est enlevée dans l'extase et transportée dans un monde tout idéal. La plus humble mélodie, du moment qu'elle est vraiment esthétique, s'empare de tout notre être et nous plonge dans le rêve. C'est une espèce d'hypnotisme. Nous sommes enlevés à nous-mêmes. Nous ne sommes plus maîtres de nous et perdons la notion du temps. Des heures entières passent avec la rapidité de secondes.

Je n'oublierai jamais les impressions esthétiques que me procurèrent, l'an passé, l'audition du *Rheingold* de Wagner au Conservatoire, et, quelques années auparavant, l'audition du *Franciscus* de Tinel.

Combien poignante la scène musicale de la mort du séraphique saint François, s'endormant dans l'ultime extase, en poussant ce seul cri, qui révélait toute l'âme du saint et résumait toute sa vie : « Mon Dieu !... Mon Dieu... ! »

Le saint vient d'expirer. Tout d'un coup, d'un océan d'harmonies à la fois puissantes et douces, jaillissent vers le ciel les vagues argentées de voix cristallines et virginales : c'est le chœur des anges célébrant l'entrée de François dans la gloire. Et tandis que les anges entonnent

en cette nouvelle nativité, — celle d'une âme à la vie extatique du ciel — ce *Gloire à Dieu!* qu'ils chantèrent une première fois à la naissance du Verbe incarné, d'autres voix, mâles et vigoureuses, viennent se mélanger à elles, en des chants graves et liturgiques, pour célébrer le triomphe du saint.

Ce passage de l'oratorio de Tinel est de toute beauté. La plume est impuissante à décrire les impressions surhumaines qu'il procure. Comment les rendre en langage vulgaire? oui, vulgaire, car la parole humaine est toujours vulgaire quand elle essaye de bégayer les sentiments héroïques de nos âmes.

Mais il ne faut pas même entendre tout un concert, ni assister à un oratorio pour subir cette influence de l'art musical. Une simple phrase musicale, du moment qu'elle est vraiment esthétique, suffit pour enlever en quelque sorte l'âme à elle-même.

Toute ma vie je me rappellerai l'impression que j'éprouvai une nuit d'insomnie.

Dans la rue que j'habitais, loin des centres bruyants et maudits, le calme le plus absolu enveloppait toutes choses. Je ne parvenais pas à m'endormir et rêvais tout éveillé de ces rêves vagues, tantôt tristes et mélancoliques, tantôt beaux et consolants que suscite le silence de la nuit.

Tout d'un coup, au milieu de ce silence solennel, j'entendis une voix chantant sur un ton plaintif une mélodie simple, mais si belle et si mélancolique, accompagnée du son si vibrant du violon.

Oh! comme je tressaillis à l'audition de cette pauvre petite phrase musicale. Il me semblait entendre l'âme humaine, gémissant sous le poids des chaînes qui la rivent à ce monde banal et, affamée d'idéal, soupirer après l'infini, s'efforcer de s'affranchir de la misère humaine, pour s'envoler vers le Beau substantiel, seul capable d'assouvir nos grandioses aspirations.

Et me reportant à d'autres idées, je me disais : « Quelle influence n'exercerait pas sur les foules l'art musical à l'église, s'il était bien compris? »



D'elle-même, la musique élève déjà l'âme, la fait penser au ciel et la porte, sur les ailes aériennes des notes, jusqu'à Dieu. Que serait-ce si, au milieu de la splendeur des offices liturgiques, on entendait des mélodies vraiment religieuses ?

Oh ! qui nous délivrera de ces atroces musiquettes qu'on nous inflige actuellement dans nos temples. C'est quelque chose d'exaspérant. Tantôt ce sont des airs d'un sentimentalisme fade et stupide, tantôt c'est une musique bruyante et agaçante, d'autrefois ce sont des airs sautillants, invitant à la danse plutôt qu'au recueillement, en d'autres occasions, enfin, c'est une mélodie toute sensuelle. Ceci est un véritable sacrilège, oui, un sacrilège, une profanation. La religion catholique est une religion de pénitence, de sacrifices, de chasteté et, pour inviter l'âme au renoncement, à la mortification, à la soumission des sens, on lui fait subir l'audition d'une musique d'opérette et de café-concert !

Jamais je n'oserais conseiller à un artiste d'assister à une grand' messe ou à un salut dans nos églises. S'il n'a pas de sentiments religieux, j'en suis certain, qu'il sortira plus impie que jamais. Ou bien la musique qu'il entendra suscitera en lui des impressions sensuelles, ou bien elle l'exaspérera et lui donnera la nausée de l'idéal religieux. Jamais une musique pareille n'a converti une âme. Comment le ferait-elle ? elle est plutôt de nature à pervertir ou à dégoûter.

Ah ! vous qui favorisez ces aberrations inouïes, vous êtes des inconscients ; vous ne vous doutez pas du mal que vous pouvez faire à des âmes un peu élevées. Vous devriez cependant avoir pitié de ces pauvres âmes d'artistes. Elles souffrent plus que toute autre, parce qu'elles sont plus sensibles, plus délicates, plus intellectuelles, et elles ont droit à la pitié : elles sont rachetées aussi bien que les autres au prix du sang d'un Dieu.

Un jour, au sortir d'une église, je suis accosté par le maître de chapelle :

— Vous avez remarqué, me dit-il, *l'Ave Maria* que nous avons chanté à l'église ?

— Oui, lui dis-je, c'est abominable, c'est atroce, c'est exécrable.

— Eh bien, me répliqua-t-il, le monde trouve cela admirable. Et cependant, savez-vous ce que c'est que cette mélodie...? c'est la musique accompagnant une scène d'adultère d'un opéra. On n'a changé que les mots. Aux ignobles paroles de l'opéra, on a substitué le texte sacré de la salutation angélique; ceci est un détail.

On pourrait citer des centaines d'exemples pareils. Des partitions entières de messes sont empruntées à la musique profane et théâtrale. Le théâtre à l'église, voilà ce que c'est que la musique religieuse moderne.

Quelle impression une musique pareille doit-elle faire aux gens qui, la veille au soir, l'entendaient dans un opéra dont le sujet est une histoire d'adultère ! Loin d'élever leur âme à Dieu, elle éveillera dans leur cerveau toutes les imaginations mauvaises et les idées sensuelles éprouvées la veille. C'est presque une parodie sacrilège, la parodie du drame sanglant du Calvaire. Tandis que le prêtre immole sur l'autel au milieu de l'encens liturgique et des admirables prières de l'Église la victime sacrée, les chantres se trémoussent au jubé, font des pirouettes musicales, font sautiller les notes, entonnent les paroles extatiques du *Gloria* et le texte grandiose du *Credo* sur des airs profanes et indécents.

En les entendant, il me semble assister à la scène du Calvaire. Tandis que le Christ agonise sur la croix, dans l'immolation symbolique de la messe, les Juifs l'insultent, l'accablent d'injures, se moquent de lui, tressaillent de joie dans la personne des chantres. Si c'est là ce qu'on veut en faisant résonner les voûtes de nos temples d'accents profanes et scandaleux, il faut avouer qu'on ne pourrait mieux faire.

L'art musical religieux diffère essentiellement de l'art musical profane et surtout de l'art musical théâtral.

L'église est le contraire du théâtre. L'objet des opéras c'est l'amour passionnel et tous les drames de la vie qui l'engendrent, l'accompagnent et le dénouent. On y met en jeu toutes les passions humaines. La musique exprimant l'intensité de la passion humaine sera donc néces-

sairement une musique tour à tour sensuelle, violente, nerveuse, énivrante et toujours essentiellement matérielle.

L'église est le sanctuaire de la prière. Tout doit y porter au recueillement. Rien d'humain ne doit y paraître. Tout ce qui est profane doit s'arrêter au seuil du temple. Tout dans un temple chrétien doit respirer le calme et la paix, prêcher la pénitence, la mortification et le renoncement. L'église est l'antichambre du ciel. Le pénitent y vient chercher les brisements salutaires du repentir et de la contrition, les larmes de la pénitence. L'âme faible vient y demander les forces nécessaires pour la lutte de la vie. Le juste y vient retremper son âme dans la prière. Le saint s'y rend pour se livrer plus aisément à la contemplation.

L'église doit être pour tous le sanctuaire de la paix du ciel, de la sérénité de l'âme, de la joie spirituelle.

Le but de l'ascétisme catholique est d'immatérialiser, de spiritualiser les âmes.

La musique d'église devra donc être aussi peu matérielle que possible. L'artiste compositeur devra spiritualiser, en quelque sorte, les notes. Le moins de bruit possible, des mélodies aussi immatérielles que possible, des harmonies paisibles, tranquilles, recueillies et recueillantes. Tel doit être son but. Plus la musique est immatérielle, plus elle est religieuse.

La musique religieuse doit pleurer avec le pénitent, l'inviter aux larmes, les faire couler, se réjouir avec l'âme réconciliée à son Dieu et lui communiquer la joie des élus, s'extasier avec les saints, leur ouvrir le ciel et leur montrer Dieu dans la paix et l'exultation de l'extase.

L'Abbé HENRY MÖLLER.



\*\*\*\*\*

## AU BORD DU CHEMIN

### I

*Au bord du chemin, je voudrais m'asseoir  
Sur la mousse verte, au pied du vieux chêne,  
Épanchant enfin la coupe trop pleine,  
Y pleurer longtemps, pleurer jusqu'au soir.*

*La route est bien longue et le ciel bien noir ;  
Pourtant, le zéphir caresse la plaine ;  
Peut-être en berçant ma pauvre âme en peine,  
L'oubli lui viendrait, à défaut d'espoir.*

*Et je poserais dans la solitude,  
Où la fleur d'oubli verse son parfum,  
De ma lourde croix le poids importun ;*

*A mes pieds lassés la montée est rude,  
Et la douce fleur tombe de ma main...  
Je voudrais m'asseoir au bord du chemin.*

### II

*Je me suis assise au bord du chemin,  
Où coule à longs flots la pure fontaine ;  
Un fidèle ami m'a tendu la main,  
Et m'a dit tout bas : « Viens, pauvre âme en peine ;*

*Viens, nul affligé ne m'appelle en vain ;  
Viens, je briserai ta pesante chaîne ;  
Je te guiderai vers ton but lointain,  
Je raffermirai ta marche incertaine. »*

— *Oui, je veux marcher, marcher jusqu'au soir  
Et puis m'endormir dans un doux espoir.  
Pâle fleur d'oubli, mon cœur te méprise,*

*Car j'ai respiré le parfum joyeux  
De la fleur d'amour qui fleurit aux cieux :  
Aux pieds de Jésus, je me suis assise.*

M<sup>me</sup> STRUMAN-PICARD.



## Roche Tarpéienne et Capitoie

**Aurore et Couchant.** — Poésies par M<sup>me</sup> A. STRUMAN-PICARD. Éditeur : Lambert de Roisin, Namur.

Le nom de l'auteur n'est pas inconnu pour qui a suivi ou étudié la littérature nationale des heures passées; M<sup>me</sup> Struman a sa place marquée à côté des femmes poètes de 1860, de M<sup>mes</sup> Braquaval, Ruelens, Coekelberg; sa cantate *Jephthé* fut couronnée à cette époque, à maintes reprises on la lisait dans la *Revue générale* et, entretemps, elle publiait des pages de poésie qu'elle vient de réunir en un volume et qu'elle offre au public comme l'œuvre d'une vie entière :

*J'ai cueilli ça et là des épis et des fleurs,  
J'ai rassemblé ma gerbe et voici la soirée...*

La poésie de M<sup>me</sup> Struman est une poésie d'âme doucement mélancolique, tendrement affectueuse; elle porte, comme des épis riants, dans les plis de sa robe, les souvenirs d'une enfance passée dans les forêts montagneuses du Luxembourg, et de sa patrie, l'auteur a rapporté le parfum des sauvages campagnes, la rêverie profonde des bois, les clairs rayons du soleil entre les vallées d'ombre où chantent les rivières.

Poésie simple, faite d'amour du foyer, embaumée de bruyères violacées qui palpitent au vent sur des plateaux arides, gerbée de fleurs de naïveté rustique cueillies dans le recueillement des bois crépusculaires et s'attristant au souvenir des choses en allées qu'elle évoque avec des abandons de Lamartine ou Millevoe. Telle cette élégie : *Brises natales.*

*Tandis que je m'assieds sur la rive étrangère,  
Appuyant pour rêver mon front dans mes deux mains,  
Brise, m'apportes-tu sur ton aile légère  
Le parfum printanier de nos bosquets lointains?*

*Du mélèze odorant as-tu courbé la cime,  
Et doucement frémi dans nos hauts peupliers?*

. . . . .

*As-tu passé, dis-moi, sur la roche déserte  
Où nous allions cueillir, tout le long du sentier,  
L'immortelle dorée et la fougère verte  
Ou les fruits de corail au buisson d'églantier?*

*As-tu, passant là-haut, sur la montagne altière,  
Gémi sur les créneaux de l'antique manoir?  
As-tu pris sur ton aile un peu de leur poussière  
Et sur ces fiers débris chanté l'hymne du soir?*

*Et surtout, ô ma brise, à travers le feuillage,  
N'as-tu point vu mon toit, mon foyer paternel?  
Ne l'effleuras-tu point de ton souffle au passage?  
L'adieu que je lui fis sera-t-il éternel?*

D'une sonorité différente peut-être de notre poésie moderne, ces accents, pour avoir été entendus jadis, quand Béranger chantait *Les Hirondelles*, n'ont rien perdu de leur suavité charmeuse, ni de leur discrète sentimentalité.

A citer aussi, d'un autre genre, cette charmante esquisse intitulée : *Rencontre*. Tout simplement deux vieux cheminant l'hiver au long de la Sambre, tous deux devisant appuyés l'un sur l'autre.

*Ils suivaient les flots qui baignaient le rivage,  
Et paisibles comme eux, descendaient lentement.*

Une des meilleures pièces dans la simplicité du récit court comme ceux que sait narrer ce bon Coppée.

Dans *Fiamma*, titre de la dernière partie du recueil, on trouve des pages senties, on dirait presque vécues, une émotion plus intense traduit les sentiments de piété et de foi, anime ces vers d'amour, de regrets et d'espérance. Il y a là plus de cohésion, plus de richesse d'expression, plus de grâce rythmique encadrant un fond nuancé de mysticisme.

*Aurore et Couchant* résume tout une vie de poète, et c'est le devoir des jeunes de reconnaître et de saluer le talent des aînés de notre littérature nationale.

FRITZ MASOIN.

\* \* \*

**Eurythmie et Harmonie**, par S. E. le Cardinal PERRAUD, de l'Académie française. (Paris Téqui.)

Le sous-titre de cet exquis petit volume porte : *Commentaire d'une page de Platon*. Et puisque j'en suis à transcrire ces titres — oh ! ils ne sont pas menteurs — disons que la table des matières présente :

I. La musique dans l'éducation des jeunes Athéniens, au v<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne.

II. La musique et les grands hommes du peuple d'Israël.

III. La musique, écho lointain de l'eurythmie et de l'harmonie de l'univers.

IV. La musique employée au culte divin, chez les Hébreux et dans l'Église chrétienne.

V. La musique sacrée, auxiliaire de la prédication.

VI. La musique dans ses rapports avec les obligations de la vie morale.

VII. La musique et le bonheur du Ciel.

Il eût été facile à Mgr Perraud d'ajouter à sa belle étude un chapitre sur *la parole et la musique*. L'éminent écrivain a préféré, à toute leçon, la *pratique* elle-même. Ce commentaire de Platon est écrit, je devrais dire chanté, dans une langue d'une eurythmie et d'une harmonie qui eussent enchanté l'auteur du *Banquet* lui-même, le plus mélodieux des écrivains de la Grèce.

P. D.

\* \* \*

**L'Antisémitisme de saint Thomas d'Aquin**, par M. l'Abbé H. GAYRAUD. (Dentu, éditeur.)

J'engage le lecteur belge qui trouverait Édouard Drumont excessif dans sa haine du juif à lire ce livre en lequel est exposé l'antisémitisme intransigeant de saint Thomas d'Aquin et de M. l'Abbé Gayraud.

Le livre est intéressant à tous égards, il apporte un élément de discussion nouveau entouré de commentaires remarquables, enfin, plaisir qui augmentera encore « la joie que vous aurez en la voyant », l'œuvre est vivante et bien écrite.

P. D.

\* \* \*

**Renée de France, duchesse de Ferrare**, par E. RODOCANACHI. (Paris, Ollendorf.)

Le portrait de cette protectrice de la Réforme en Italie et en France pré-

senté dans le cadre curieux et tourmenté du XVI<sup>e</sup> siècle, constitue une de ces visions historiques, passionnante comme le plus rare des romans. M. Rodocanachi, qui a beaucoup fouillé les archives et les paperasses des bibliothèques, a fait œuvre d'art autant qu'œuvre de réalité en nous mettant devant les yeux Renée de France, cette bizarre princesse d'une psychologie si complexe, et, c'est à ce double titre que nous l'en félicitons.

« Les plus beaux romans de la vie, a dit Barbey, sont des réalités qu'on a touchées du coude, ou même du pied, en passant. »

Ce livre-ci présente une de ces existences à la fois historiques et romanesques. Ah ces historiens, quelles sensations ils sont capables de nous donner!

P. D.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

Un des fondateurs et collaborateurs de cette revue, M. Henry Carton de Wiart, vient d'être élu membre de la Chambre des Représentants. DURENDAL lui présente, à cette occasion, ses plus chaleureuses félicitations.

\* \* \*

Monsieur Maurice Griveau, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, professe en ce moment en Sorbonne un cours libre d'*Esthétique de la nature*, merveilleux de science et de poésie. Nous nous proposons de revenir sur ces admirables leçons aussitôt qu'elles auront été réunies en volume.

\* \* \*

Vous vous rappelez le versificateur de l'autre jour? Il vient de nous écrire pour nous dire :

1<sup>o</sup> Que le grand, l'immense poète allemand dont il a parodié les vers est... Pyrker(!), archevêque d'Erlau (?);

2<sup>o</sup> Que les professeurs de Louvain dont il prétendait avoir la haute approbation sont... un aspirant professeur à Louvain et plusieurs professeurs de collège dont il ne cite pas les noms;

3<sup>o</sup> Que les poètes de *Durendal* ne respectent guère M. Boileau et son Art poétique. (Ceci n'est pas tout à fait exact. Nous n'avons vis-à-vis de M. Boileau ni respect ni



irrespect. Nous tenons ce monsieur et son art poétique comme n'ayant jamais existé, voilà tout.)

\* \* \*

EXTRAIT du *Journal des Goncourt* :

« *Feudi 3 août 1893.* — Avant dîner, causerie au fond du parc avec Rodenbach sur la réforme de l'orthographe, sur cette révolution non prônée par des littérateurs, mais par des professeurs, et seulement par courtoisie démocratique au profit de l'école primaire. »

Bravo, Goncourt !

\* \* \*

## PARFUMS D'AURORE...

Dédié au R. P. Verest.

*Dans l'étude, par la fenêtre,  
Les premiers rayons ont brillé.  
Le matin joyeux vient de naître  
Autour du bâtiment grillé.*

*Des cris d'oiseaux, des bruits d'aurore.  
— Au loin, un chant de coq est né.  
— Dans l'étude, un monsieur péroré.  
Il a le timbre enclifrené.*

— « *Messieurs, saisissez l'importance  
Du mot quid au milieu du vers.  
C'est beau ! C'est fin ! Et quand on pense  
Qu'il l'eût pu mettre de travers !*

*Le mot dum à la fin du vers  
A cent beautés sert de refuge.  
Nunc et hic est mis à l'envers  
Pour cacher le jeu du transfuge.*

*Jovis ! plus sublime que tout !  
Le mot grator est un mot doux.*

*Sum optimus... Quel fin mensonge !  
Pour bien montrer que l'autre ment,  
Il l'a mis au commencement.  
S'il l'eût mis ailleurs ! Quand on songe »*

*Les collégiens, le dos en rond,  
Contemplant les mots et leur place,  
Songent in petto, tête basse,  
Navrés, que le bonhomme est long.*

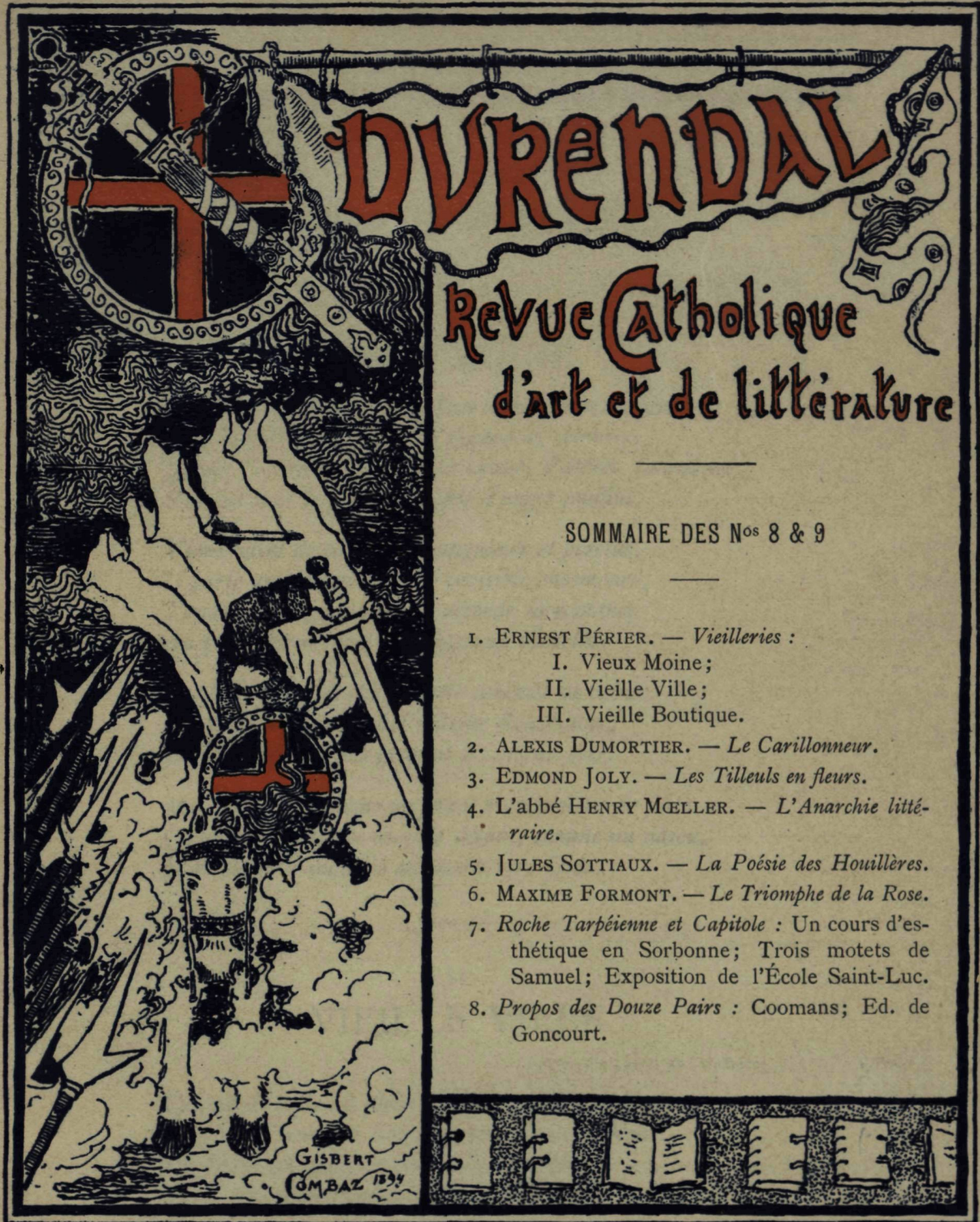
— « *Messieurs ! sapristi ! je crois, tas de cancre,  
Que vous regardez parfois au dehors !  
Ouvrez vos cahiers et prenez de l'encre.  
Je dicterai tout ; et je me fais fort,  
Paresseux fieffés, qui trouvez sans doute  
Qu'on serait bien mieux sur quelque grand' route,  
De vous obliger, lourdauds, malgré vous,  
A tout admirer, à comprendre tout !  
Ah ! vous préférez aux discours du maître  
Les chants des oiseaux ! Fermez la fenêtre !!*

UN POTACHE.









# DU RENDAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DES Nos 8 & 9

1. ERNEST PÉRIER. — *Vieilleseries* :  
I. Vieux Moine;  
II. Vieille Ville;  
III. Vieille Boutique.
2. ALEXIS DUMORTIER. — *Le Carillonneur*.
3. EDMOND JOLY. — *Les Tilleuls en fleurs*.
4. L'abbé HENRY MËLLER. — *L'Anarchie littéraire*.
5. JULES SOTTIAUX. — *La Poésie des Houillères*.
6. MAXIME FORMONT. — *Le Triomphe de la Rose*.
7. *Roche Tarpéienne et Capitole* : Un cours d'esthétique en Sorbonne; Trois motets de Samuel; Exposition de l'École Saint-Luc.
8. *Propos des Douze Pairs* : Coomans; Ed. de Goncourt.



---

# VIEILLERIES

---

A MON CHER AMI POL DEMADE.

I

## VIEUX MOINE

*Le moine, humain débris d'un siècle qui n'est plus,  
Face inflexible où brûle un regard de clémence,  
Quand l'opéra nocturne, aux chœurs d'astres, commence,  
S'assied sous le portail sculpté d'anges jouflus.*

*Vieux saint de cathédrale anguleux et perclus,  
Il parle au ciel qu'un geste invisible ensemece,  
Tandis qu'un oiseau-barde accorde sa romance  
Au grêle harmonica des ruisseaux chevelus.*

*Or, l'air rose, où chaque être amincit sa volute,  
Est plein d'une aromale haleine d'encensoir,  
Et des peupliers fins gravent les ors du soir.*

*Mais rien, pas même un chant rossignoleur de flûte  
Qu'un pâtre adresse au jour défunt, comme un adieu,  
N'arrête sa tranquille ascension vers Dieu.*

---

II

## VIEILLE VILLE

Petite ville chère, ah ! si chère !... ~

*Ce coin de ville est plein d'un silence claustral  
Où perle d'heure en heure un son de cloche triste.  
On dirait un quartier bleuté de littoral,  
Peint sur faïence par un ancien coloriste.*

*En face d'une échoppe, aux murs peints, d'herboriste,  
Un tilleul en dentelle ombre un jardin rural,  
Et deux moutons y font un groupe pastoral  
A ravir le pinceau d'un miniaturiste.*

*Enfin, pour achever ce fond d'assiette exquis,  
Le clocher digital d'un couvent de nonnettes  
Pointe au bout d'un couloir bordé de maisonnettes.*

*Et mainte fenestrelle encadre ce croquis :  
Aïeule ou jeune fille en grande coiffe ailée,  
Qu'incline un angélus timide à voix fêlée.*

---

 III

## VIEILLE BOUTIQUE

*La boutique est très vieille et très vieux l'antiquaire.  
L'une a l'air d'une austère eau-forte de jadis ;  
L'autre, issu de la race et du pays maudits,  
Neigeux d'ans est un dur simulacre calcaire.*

*Estampes à charmer maint bibliothécaire,  
Plats, fers forgés, bijoux encombrement ce taudis.  
Tout un passé dort là comme en un reliquaire,  
Et le vieux juif y vit comme en un paradis.*

*Vieil antiquaire épris de sa vieille boutique,  
Il coube, ayant dans l'œil un astre énigmatique,  
Son profil numismal ennobli du bérêt.*

*Et plus d'un pèlerin se demande en arrêt  
Si l'homme entr'aperçu derrière le vitrage  
N'est pas un vieil ivoire accoudé d'un autre âge.*

ERNEST PÉRIER.

---

# LE CARILLONNEUR

A MADAME CLÉMENTINE LOUANT.

Brusques sonnent au loin des tintements de cloche  
 Qui cassent du silence, à coups de battant clair,  
 Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air  
 Un long appel, qui long, parmi l'écho ricoche.

ÉMILE VERHAEREN (LES MOINES).



LE carillon sonne. Sa chanson douce dans les plaines de l'air « ensemence la verte immensité des plaines ».

Par les toits, c'est une envolée d'arpèges, et l'écho joyeux répond aux notes argentines.

La grosse cloche soutient de ses sonorités profondes les fuyantes harmonies, remous délicieusement sonore par le ciel épandu.

Au campanile, la brise folle lutine les clochettes, qui doucement, doucement bruissent... Soudain prélude le concert.

Bim, boum, bam... vive claironnée, bim, bam...

Hélas! il est bien vieux le pauvre carillonneur, ses mains jadis puissantes trahissent sa volonté, les clochettes, ses filles, semblent moins alertes à son appel.

Et comme son âme tressaille au jeu de son clavier. Avec les sons affluent les souvenirs. Son père a frappé les chansons qu'il égrène, religieusement il les a conservées, il veut léguer à son fils les traditions antiques.

Le père est maintenant aux côtés du fils, surveillant ses accords; les cloches ont repris leur cavatine, elles battent, hardies, comme si une âme nouvelle leur était donnée.

Par un dimanche, je m'en fus à Malines.

Droite, la tour profilait sa gigantesque masse; et son faite carré



semblait ouvert au ciel : les cloches n'avaient pas voulu se laisser emprisonner.

Lès promeneurs sur la place attendaient que sonnât l'heure au lourd cadran de cuivre.

Et c'était toujours la même foule que j'avais observée en mes années de jeunesse, palpitante et éivrée lorsque la tour se réveillait de son silence.

Tout à coup, aux sons mourants de l'orgue, succède le son vibrant des cloches.

Et les cœurs sont en joie et fiers....

Dans une rue étroite, qui semble dérober jalousement ses vieux pignons espagnols, vieux souvenirs d'une civilisation puissante, une petite fenêtre s'ouvre, et dans la chambre, furtif, se glisse un rayon de soleil.

Très cassé et très triste, le vieux carillonneur repose.

C'est dimanche. La ménagère a remis au lit des draps plus fins. Toute propre la chambrette aux murs blancs, où se détachent un christ qu'ombrage la palme bénite, une gravure ancienne représentant la tour de Saint-Rombaut.

— Mon cher Coolman, dis-je en entrant.

— Ah docteur ! me répondit le vieil artiste, devinant ma pensée, je vais bien mal. Sur sa joue amaigrie glisse une larme : Voyez, l'hydroisie gagne, et son regard me montrait ses mains gonflées, ses pauvres mains jadis si vaillantes à frapper le clavier.

A la rue, le bruit des pas se fait plus pressé. Les promeneurs se hâtent pour entendre leur carillon.

Midi... et déjà les premières notes arrivent aux oreilles.

Le malade s'est tu. Soulevé de sa couchette, il écoute anxieux.

Plus distinctes parviennent les gammes folles.

Un silence. Puis c'est un *lied* flamand harmonieux et naïf.

Sur un fauteuil on avait, près de la fenêtre, porté le malade.

Vives et fortes vibraient maintenant les cloches. Elles évoquaient le passé dans leur chant magnifique.

C'était la prière des communiers flamands avant la bataille, l'appel au peuple pour repousser l'envahisseur ; c'était aussi la valse populaire qui, aux temps de sa jeunesse, avait bercé les amours du cher vieillard. Et sous ces souvenirs, tandis qu'il respirait les fraîches senteurs d'une glycine, Coolman se ranimait, comme si la vie, à coups de cloches, fût rentrée dans son être affaibli.

Et le carillon sonnait toujours.

Ses harmonies délicates perlaient, et des anges en guirlande descendaient les cueillir pour en fleurir les éternels parvis.

L'émotion me prenait à voir ce bon vieux en sa douce extase ; sa compagne la main dans la sienne souriait à sa joie, oublieuse un instant des douleurs endurées.

Et quand le carillon se tut, et que, dans son lit, on eut reporté l'hydropique, tournant vers moi ses yeux éteints, comme si avec ces sons se fût envolée son âme :

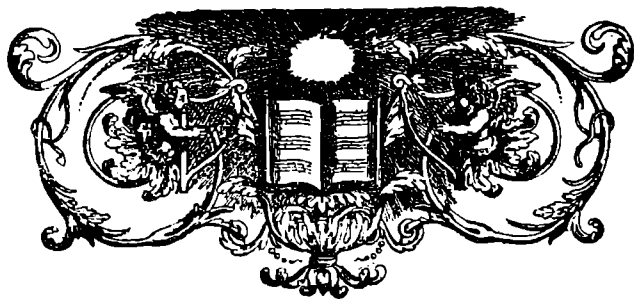
— C'est bien beau, n'est-ce pas, docteur?... et c'est mon fils!.....

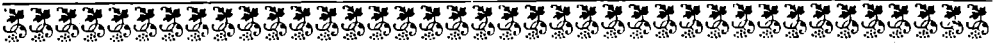
Silencieuse, le dimanche suivant, la foule s'est promenée ; silence endeuillé.

Par douze fois, l'heure a frappé ses mornes battements et la tour est restée muette pour la mort du vieux carillonneur.

AL. DUMORTIER.

Tournai, le 21 juillet 1896.





## Les Tilleuls en fleurs



Les tilleuls semblent des arbres recueillis. Leurs ramures participent à la fois de la hauteur dominatrice et de la souplesse obéissante des draperies; elles font songer à des robes de religion aux attitudes humiliées et pourtant royales de majesté; elles évoquent le symbole de la prière, cet agenouillement impérial; elles s'élèvent et fléchissent, évoquant les magnificences du dais et la protection du manteau maternel. Une paix rare émane de ces feuillées aux attitudes de grandes ailes.

Les tilleuls enferment l'âme du nord, âme riche et naïve, enfant adonné du poids grave de bijoux sacrés. (Il a fallu le classicisme pour que nous en soyons encore aux hêtres et aux cytises de Virgile, ce décor hostile et anachronique!) A l'époque légendaire de notre grande forêt, dont l'horreur fut divinisée, cet arbre doux symbolisa vraisemblablement la joie et l'espérance.

Aujourd'hui, il reste l'arbre où vit l'âme septentrionale, l'arbre du rêve. Même asservi aux artificialités des boulingrins et des tailles à la Le Notre, il conserve un peu de ce charme profond dont se constitue la nostalgie des aïeules.

C'est lui qui forme les longues nefs de silence ombreux tournant autour des anciennes villes mortes. Il a pu seul inspirer à Sully-Prudhomme cet admirable poème de *La grande Allée* :

*C'est une grande allée à deux rangs de tilleuls.  
Les enfants en plein jour n'osent y marcher seuls,  
Tant elle est haute, large et sombre.*

*Il y fait froid l'été presque autant que l'hiver ;  
On ne sait quel sommeil en appesantit l'air,  
Ni quel deuil en épaisit l'ombre.*

Le tilleul garde sous les pâleurs veloutées de ses feuilles des douceurs de soleil, et, sous ses branches, ces larges veines noires, circule, drapé de brumes, le *Mystère*; armature, aussi, de l'âme du nord.

Mieux que tout autre, cet arbre doux et triste, drape une abside, arrête le vent autour d'elle, avec des discrétions de voile, faisant une conopée nombreuse et vivante à la fenêtre où, par le vitrail, saigne la petite lampe éternelle.

Dans les ruines encore, il a des charmes et des recueils de converse en un cloître; il y demeure paisible comme la grâce en l'écroulement d'une âme blessée.

Ame du nord, le tilleul, symboliquement, devait être l'arbre blond, aux pâleurs lumineuses, qu'il apparaît surtout en fleurs. Ce n'est point ici l'ordinaire resplendissement printanier des neiges roses et blanches. L'arbre fleurit comme en secret. Nul éclat ne trahit l'exquise floraison que, sous l'abri vert du feuillage, une transparence d'or clair. Il est ainsi de ces créatures qui s'épanouissent en magnificences intimes et dont l'épanouissement ne se trahit que par une illumination du regard.

Le tilleul est un arbre mystique. Sa vie intérieure qui transparait seulement rappelle ces christes légendaires devinés au travers des haillons pauvres ou des chairs lépreuses. Sous le manteau des feuilles l'intimité de chaque branche fleurie se dévoile, telle l'âme en sa grâce.

Tout l'ensemble de ces ramées étoilées de fleurs d'or lumineux, loin de se résoudre en rosace, s'élargit en irradiation d'astres et de bijoux si vaste qu'elle constitue comme une « transcription » florale de la voie lactée. Ces fleurs, clochettes de lumière, globules argentés, étincelantes touffes d'or, pendent en franges bordant tous les plis du souverain manteau des feuilles.

Enfin le mystère du tilleul s'achève par son parfum. Nulle part

n'est plus complète cette munificence, la plus haute qui soit offerte à nos sens. Le parfum est en effet inouï d'intimité et rien ne symbolise plus parfaitement les communions d'âme. Or, celui-ci est d'intensité unique. Si les odeurs plus jeunes du printemps sont l'essence du renouveau, celle-ci, totale définitive constitue l'âme de cet encensoir brûlant qu'est l'été.

Il faut respirer la fleur du tilleul la nuit. L'ombre révèle avec plus d'absolu les délices enserrées en le mystère de l'arbre odorant. Par une nuit d'été ce parfum vous surprend tout. C'est comme une lame irrésistiblement douce et violente qui emporte et rouie le cœur. Alors plus rien n'importe que l'âme elle-même de l'arbre recueilli, de l'arbre blond, de l'arbre mystique, fleur, parfum, rêve, prière. Et cette bonne odeur, en la nuit délicieuse, est comme la trace de l'encens processionnel, indicatrice de quelque direction suprême et du passage de l'au delà ici.

EDMOND JOLY.



## L'ANARCHIE LITTÉRAIRE

*(Nous rappellerons, une fois de plus, à propos de la publication du présent article, que la Rédaction de DURENDAL laisse à chacun de ses collaborateurs, dans les limites de son programme, l'entière liberté, comme aussi l'entière responsabilité de ses paroles. Nous publions l'Anarchie littéraire — de M. l'abbé Mœller —, au même titre que nous avons donné Simple Spectateur — de M. Pol Demade.)*

MON ami et collaborateur, Pol Demade, disait dans un récent article de cette revue, qu'il assistait en simple spectateur à la joute littéraire entre verslibristes et adversaires du vers libre. Pour ma part, je l'avoue franchement, il m'est absolument impossible de m'en tenir au rôle de simple spectateur et de me désintéresser de la lutte. Comment m'en désintéresser, quand, j'en ai la conviction intime,

tout le sort de la littérature est en jeu. L'avenir de la littérature et spécialement de la poésie dépend de l'issue de ce duel littéraire. Il s'agit ici d'une question vitale. C'est une question de vie ou de mort pour la littérature.

Le vent actuellement est à l'anarchie, aussi bien en politique qu'en tout autre ordre d'idées. Quand un mouvement se produit dans les idées d'une façon accentuée et au point de créer un courant quelque peu extravagant, c'est-à-dire sortant des voies ordinaires, le monde des humains tout entier, aussi bien celui des idées que celui de la politique, s'en ressent.

Il en est ainsi de la littérature actuellement. L'anarchie est à la mode en politique. D'aucuns veulent l'introduire dans la littérature, au grand dam de celle-ci, car l'anarchie dans la république des idées, c'est la mort de la littérature elle-même.

Le beau c'est l'ordre; le beau, c'est l'harmonie, et l'anarchie c'est le désordre, c'est le gâchis.

Il y a en littérature comme en toute chose des principes éternels, qu'on ne viole pas impunément, qui s'imposent à l'esprit, que le génie n'a pas besoin d'apprendre, dont il ne se départira jamais et qu'il observe spontanément, instinctivement et sans s'en rendre compte. Ces principes constituent le fond même de l'intelligence humaine.

Les anarchistes littéraires ne veulent plus reconnaître aucun principe. Pour eux, la littérature est ce qu'ils font, qu'ils aient des idées ou qu'ils n'en aient pas, qu'ils écrivent en français, c'est-à-dire en cette lumineuse et admirable langue que jusqu'ici tout le monde a considérée comme du français, ou en une langue absconde, torturée, encombrée de néologismes les uns plus absurdes et plus dissonnants que les autres, cela leur est bien égal. Si le public ne les comprend pas, c'est qu'il n'est pas à leur hauteur. Ils ont l'outrecuidante prétention de créer une nouvelle littérature, une littérature sans règles, sans lois, ne relevant que du littérateur lui-même. Et voyez jusqu'où va leur anarchie. Jusqu'ici on avait toujours cru que pour faire de la poésie il fallait observer certaines règles fondamentales, règles qui établissent une barrière infranchissable entre la prose et la poésie. Les verslibristes suppriment de leur autorité infaillible ces barrières, abolissent toutes les règles et en déclarent la poésie à tout jamais affranchie. Pour reconnaître cette poésie, il n'y a plus que deux moyens : la déclaration de l'auteur lui-même qui se proclame poète, que vous le vouliez ou non et le fait d'aller à la ligne, là où en prose on eût continué à écrire sur la même ligne.

En réalité, ces littérateurs ingénus se gobent et veulent en imposer au public. On dirait, en littérature marollienne, qu'ils veulent tenir le fou avec le public. Ce n'est plus de la poésie, c'est tout bonnement de la prose que nous livrent ces écrivains, sous l'étiquette fausse et menteuse du vers libre.

Que diriez-vous d'un compositeur qui aurait la prétention de faire des œuvres musicales sans tenir aucun compte des lois de l'harmonie? C'est exactement ce que veulent nos verslibristes. La poésie est une harmonie splendide, un chant grandiose, une musique idéale et ravissante. Cette harmonie est le résultat de principes éternels et inébranlables; ce chant est un ensemble de notes qui se complètent et s'accouplent ingénieusement d'après des règles élémentaires et inviolables; cette musique repose sur une ordonnance essentielle et primordiale. Si vous supprimez les règles, vous n'aurez plus qu'une cacophonie complète.

Appelez cela verslibrisme ou tout ce que vous voulez, mais ne l'appellez pas de la poésie, car ce n'est pas de la poésie. C'est tout bonnement de la prose et de la mauvaise prose, par-dessus le marché. Pour être peintre il faut savoir dessiner, pour être musicien il faut connaître les lois de l'harmonie et pour être poète il faut connaître les règles de la bonne vieille prosodie et avoir assez de talent pour être à même d'exprimer des idées vraiment poétiques en se conformant aux lois de l'harmonie poétique.

Il y a différentes catégories de verslibristes. Les uns sont verslibristes par pose. Cela les distingue des anciens, cela leur donne un petit air de créateur. On n'est pas tout le monde quand on fait du vers libre.

D'autres le sont par impuissance; ce sont les incapables, les eunuques, les déséquilibrés. Il leur est absolument impossible d'écrire de vrais et beaux vers. Ils tiennent cependant absolument à passer à la postérité avec le titre de poètes. C'est tout simple, ils font du vers libre.

Enfin, il y a de vrais poètes, qui malheureusement se laissent entraîner dans le mouvement. Est-ce par paresse? Peut-être. Il est plus facile, en effet, de faire du vers libre que de composer un vrai et beau poème. Ou bien ils craignent peut-être d'être traités de rétrogrades. Ils redoutent d'être méconnus. Je ne sais. Toujours est-il que ces poètes, depuis qu'ils font du vers libre, n'ont plus rien produit de bon. Cela ne suffit-il donc pas pour ouvrir les yeux à tous? N'est-ce pas vraiment caractéristique? Comparez les œuvres d'antan de ces littérateurs avec leurs compositions d'aujourd'hui. Ils ont fait des chefs-d'œuvre jadis; ce qu'ils écrivent maintenant ne signifie plus rien du tout. Ce n'est pas de la poésie, ce n'est pas même de la bonne prose, ce n'est plus du tout de la littérature.

L'abbé HENRY MÖLLER.



## La Poésie des Houillères

par JULES SOTTIAUX. Prix : 1 franc. (Gobbe, éditeur, Charleroi.)

**S**ous ce titre, on nous envoie un volume de poésies d'un sentiment à la fois grave et aimable, d'une écriture toujours experte et parfois très artiste.

M. Jules Sottiaux, qui est du pays noir, s'est laissé séduire par la mine.

*« Avec son front d'ébène et son panache blanc »*

et, prosélyte à son tour, s'efforce de nous intéresser à la beauté sombre de la noire enchanteresse. Il y a réussi. Le poète, — je vous préviens que nous sommes en face d'un vrai poète, — qui a écrit *le Cheval des fosses, le Terril et les Ramasseuses*, s'impose nécessairement à l'attention du public lettré.

Le titre n'est point menteur, voici bien de la poésie, la poésie des houillères.

*« Il fait triste en la bure, oh, si triste.*

*L'œil y pleure le jour et l'âme l'infini.*

*On dirait que le poids des montagnes de schiste*

*En la pressant lui fait un mal indéfini.*

*Un malaise profond, profond comme un gouffre,*

*Lentement vous pénètre et vous donne la peur;*

*Et ce malaise augmente à tel point qu'on souffre*

*Comme si tout ce noir vous entraine dans le cœur. »*

Les mineurs

*« n'ont dans leur nuit sombre,*

*Qu'une clarté pareille à l'œil froid des follets... »*

*« Le grisou, monstre né de la foudre qui dore*

*Les guette dans un coin... »*



Voilà bien de la poésie noire — charbonneuse; — mais M. Jules Sottiaux, qui ne partage point le pessimisme lamentable et faux de tant de nos jeunes, éclaire ce ciel sombre de joyeuse lumière et de chrétienne espérance. Dans la tristesse « des soirs enténébrés » passent les hiercheuses, telles des étoiles très douces. Elles illuminent d'un peu de bonté et même de beauté la vie du houilleur, le fond de la mine, les pentes du terril. Elles ont inspiré au poète maints vers délicieux, parmi lesquels l'admirable quatrain terminal des *Ramasseuses*, poésie que je demande la permission de citer en entier :

## LES RAMASSEUSES

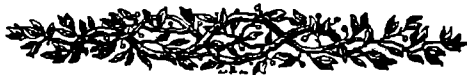
*Tout là-haut, le terril, triste montagne aride  
Que le génie humain fit surgir dans les airs,  
Sous l'or des chauds rayons d'un ciel d'été torride,  
Comme un pur diamant miroite des éclairs.*

*Son intense grisaille un moment s'est fondue;  
Et lui, poussier géant des poètes haï,  
Qui semble regretter sa grande nuit perdue,  
Il brille maintenant comme un mont Sinaï.*

*Et nombreuses sur les crêtes illuminées,  
Dans le ruissellement éclatant et vermeil,  
Les filles des mineurs, d'azur toutes baignées,  
Glanent joyeusement des reflets de soleil.*

Ce petit tableautin, qui n'est pas loin d'être parfait, est d'un vrai poète. Toutes nos félicitations à l'auteur et au revoir, n'est-ce pas?

POL DEMADE.



\*\*\*\*\*

## LE TRIOMPHE DE LA ROSE

de MAXIME FORMONT, avec une lettre-préface de JOSÉ-MARIA DE HÉREDIA  
(Lemerre, éditeur, Paris).

—

Sous ce titre gracieux et fleuri, Maxime Formont, un jeune poète, chante sa Bien-Aimée :

*« Le miracle charmant et frêle de sa grâce...  
Son image, sa joie unique et sa douceur...  
Le mobile poème empreint sur son visage,  
Et le charme envolé de son léger passage,  
Et sa voix, sa divine et caressante voix... »*

Qu'un jeune poète chante, et qu'il chante la bien-aimée, le fait n'a rien d'extraordinaire; et ce n'est pas cette raison qui m'a déterminé à signaler ce petit livre d'amour en cette revue catholique. Je m'empresse cependant d'ajouter que le sentiment du poète est chaste et exquis, que les expressions qui le traduisent sont délicates et charmantes. Ceci est déjà particulier. Mais il y a plus *rare* encore; vous allez juger.

M. Maxime Formont, dans la pièce liminaire de son volume, intitulée *Consécration*, écrit :

*« J'abandonne au néant pour rançon de sa gloire  
Mes songes, mon orgueil, mon labeur illusoire,  
Et qu'à ce prix mon dernier vœu soit entendu :  
Ainsi que l'ouvrier dont le nom s'est perdu  
Lègue aux siècles l'émail infrangible où demeure  
La grâce d'un profil immortel, que je meure  
Obscur, mais ayant su redire sa beauté  
Dans un seul vers qui rende UN SON D'ÉTERNITÉ. »*

Ce son d'éternité, je l'ai entendu non pas dans un vers unique, mais dans presque tous les vers du *Triomphe de la Rose*. Ils rendent tous ce son d'éternité, les beaux vers de Maxime Formont et voilà pourquoi j'ai tenu à dire ici combien cette œuvre est bonne et belle.

Le poète célèbre-t-il le nom de la Bien-Aimée « Son nom », comme il dit, le son *d'éternité* se fait entendre aussitôt :

*« Sous les ombres des bois qui semblent éternelles  
Ondulent vaguement les rayons assoupis,  
Bercés sur le gazon mordoré des venelles.*

*Un cantique d'odeurs monte de ce tapis,  
Taciturne harmonie éparse en la nuit verte,  
Où s'éteignent les fleurs de pourpre et de lapis.*

*L'église, dont la porte un instant s'est ouverte,  
Vide, noirceur, silence, apparaît aux passants  
La tombe de son Dieu, glaciale et déserte.*

*Mais l'âme séculaire et sainte de l'encens,  
Sous le porche en ruine où sans cesse elle rôde,  
Atteste la prière et les vœux gémissants.*

*Les conquérants épris d'héroïque maraude  
Lassés, n'espèrent plus que naissent des flots bleus,  
Dans la pourpre et dans l'or, les îles d'émeraude.*

*Mais voici qu'un parfum étrange et fabuleux,  
Comme un songe annonçant la douceur des Florides  
Soudain leur est venu du sol miraculeux.*

*Un vent de paradis fraîchit les airs torrides :  
Tous ont vu s'agiter la palme de l'Espoir,  
Qui déjà leur fait signe au fond des cieux arides.*

*Ce message odorant qui traverse le soir,  
Ces fleurs d'ombre livrant en secret leur arôme,  
Ce rêve surhumain qu'épanche l'encensoir,*

*Me font penser au Nom qui, nuit et jour, embaume  
Le temple intérieur où mon culte assidu  
Compose de sa grâce un adoré fantôme... »*

Et j'abrège, oh ! à regrets.

Ailleurs, dans une autre poésie, *Adoration*, le poète compare sa tendresse toujours en éveil à

*« La lampe vacillante et trouble, mais fidèle »*

et ce parallèle lui inspire ces vers « à son d'éternité », toujours :

*« Voyez la Vierge d'or, qu'accompagnent les vierges,  
Passer, lente et sereine, en ses processions :  
Rouges dans le soleil, les vagues feux des cierges  
Défaillent sous le vol des invocations.*

*Jusqu'au pavé vermeil de roses, les tentures  
Roulent en flots de pourpre et claquent dans le vent,  
L'air brûle de parfums, scintille de dorures,  
Ondule de musique en un chaos mouvant.*

*Les chemins ardemment pavés, et les pierres,  
Semblent chanter aussi le clair alleluia  
A Celle qui penchée, aux appels des prières,  
Vers nos faces en pleurs, douce, les essuya!*

*Mais à peine l'image est-elle disparue  
Ainsi que ses dévots, tout s'efface et se tait,  
Et la paix extatique abandonne la rue  
Reprise du travail grossier qui l'agitait.*

*La Vierge, revenue en sa froide chapelle,  
Y retrouve, attendant pour mourir son retour,*

*La lampe vacillante et trouble, mais fidèle,  
Agonisante au sein d'un lumineux amour ! »*

N'est-ce point là, pour me servir du parler de Montaigne, de la poésie « belle, triomphante, ennemie professe de toute aigreur, douce-fleurante et délicieuse ».

Cet air pur des hauteurs sereines nous change un peu notre atmosphère littéraire empestée, ici, autour de nous, par les effluves malsains, les vapeurs soufrées, les relents bitumeux, qui montent des voluptueuses poésies de quelques-uns de nos « Jeune Belgique » (1), telles des odeurs au-dessus de la Mer morte et maudite.

Ce Triomphe, dit de la Rose, pourrait aussi s'intituler le triomphe de la poésie chrétienne sur l'autre. P. D.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Un cours d'esthétique en Sorbonne.** — M. Maurice Griveau vient de terminer en Sorbonne son cours libre sur l'*Histoire esthétique de la Nature*. Le programme, vraiment nouveau, comportait les leçons suivantes : les *Ciels*, l'*Arc-en-ciel et le coloris*, les *Eaux*, l'*Océan*, l'*Orage dans la Nature et dans l'Art*, la Botanique résumée dans la *Vie d'une Rose*, puis les *Physionomies animales*, enfin la synthèse de tous ces éléments en un *Paysage*. Ne pouvant donner ici le résumé d'un cycle aussi vaste, nous choisirons, parmi les sujets traités, quatre des plus originaux : l'*Arc-en-ciel*, l'*Orage*, la *Rose*, la *Figure humaine*.

La première de ces leçons était ainsi divisée : l'*Arc-en-ciel* dans la nature, spectacle et phénomène; l'*Arc-en-ciel* au laboratoire, révélateur des astres et gamme

(1) Malgré mon admiration pour le talent littéraire de plusieurs poètes de *La Jeune Belgique*, je me vois contraint de leur avouer tout haut que leurs dernières *païenneries* me donnent des nausées. *La Jeune Belgique* a publié, dans son nom du 25 juillet dernier, des poésies qui ne peuvent que répugner souverainement à un lecteur catholique, telles par exemple : « L'Inquisiteur », de M. Iwan Gilkin, « Vers saphiques », de M. Valère Gille; « Dédicace », de M. Francis de Croisset; « Vers », de M. Maxime Severanz. Ces messieurs feraient-ils partie, déjà, de la « Ligue pour la Restauration du Paganisme? »

harmonique des tons; l'Arc-en-ciel dispersé, répartition de ses teintes sur les objets naturels. En ce cadre le professeur a fait tenir la théorie du prisme, du spectre solaire et les résultats vraiment merveilleux, *esthétiques* de l'analyse spectrale : Elle devine, dit l'auteur, les atmosphères et les textures stellaires, lointaines, inatteignables, démasque l'hydrogène des nébuleuses, et le carbone des comètes, va jusqu'à saisir le mouvement réel des étoiles à des milliards de lieues, sur la déviation éprouvée par leurs *raies*. Mais l'attrait principal de la conférence fut dans la localisation des teintes, hors de la gamme irisée, sur les ciels levants et couchants, les terrains, les eaux, les feuillages, les fleurs, le sang des animaux.

La conférence sur l'Orage n'offrit pas un moindre intérêt. L'orage qui brise le ciel de sa foudre, qui ravine les terres, enfle les eaux, est, de soi, un phénomène perturbateur. Et pourtant, l'effroi mis de côté, l'on admire, on parle de beau, de *sublime*. Ces éclairs qui font tressaillir, sont *superbes*; ces roulements de tonnerre impressionnent et suggèrent l'âme à la fois. M. Griveau fait un parallèle ingénieux des manifestations de l'énergie cosmique du dehors, — et de l'énergie psychique, au dedans. Il montre le langage appuyant, d'instinct, ce parallèle, lorsqu'il dit : « l'éclair de la pensée », un geste « foudroyant », une âme « électrisée ».... La seconde partie, sur l'interprétation de l'orage par les divers arts, et notamment la musique, a beaucoup plu, surtout par l'analyse du plus bel orage d'orchestre, celui de la *Symphonie pastorale*. Il en ressort que Beethoven n'a point fait d'imitation, mais une interprétation *psychique* de la nature. Pour le musicien de génie, comme pour le peintre, un paysage est un « état d'âme ».

La *Vie d'une Rose* tranche sur le sujet précédent, encore que la méthode soit la même. *Plus que nulle autre fleur bele*, écrit Chrestien de Troyes. La reine des fleurs fut suivie dans ses évolutions naturelles et ses transformations artistiques : églantine simple à cinq pétales, puis rose à cent feuilles, thème initial d'où surgirent les mille variations connues. Puis la rose sculptée dans la pierre, ou *rosace*, la *rose* ajourée, de pierre et de verre, des cathédrales; enfin la rose symbolique, celle des poètes, des musiciens. Cette monographie totale de la rose fut illustrée par des figures, des échantillons naturels.

Enfin, pour couronnement, une analyse du visage humain, l'histoire parallèle des beautés et des utilités de chaque trait. Il fut expliqué, pour la première fois peut-être, comment la pureté d'un ovale féminin, la finesse de lignes du nez, le dessin délicat et subtil des lèvres, l'hélice d'une oreille élégante, et surtout la poésie profonde et pénétrante des yeux, — se rattachent à des prévoyances vitales, à des adaptations harmoniquement combinées.

Par ces exemples, on peut juger de l'esprit du cours d'esthétique et de sa portée. L'idée-mère, partout sensible, est que le beau, dans la nature, dérive, exactement,

d'une harmonie. Conçue pour le profit de l'être, ou de l'objet, expressément, elle s'impose à nos facultés spectrales, à nos instincts d'amour. Le beau n'est donc pas, il *devient* : genèse d'abord extérieure, qui le conforme anatomiquement pour la vie, genèse ensuite interne, qui le conforme psychiquement pour l'intelligence.

\* \* \*

M. Samuel, l'illustre auteur de *Christus*, vient de faire paraître chez Beyer, à Gand, trois motets pour voix égales avec accompagnement d'orgue.

Ces compositions sont fortement empreintes du style *plain-chant*, c'est-à-dire que dans leur archaïsme voulu, elles émanent de la source de toute bonne musique religieuse. La mélodie se développe avec beaucoup d'aisance et dans le *Jesu Redemptor* avec une onction vraiment suave. Le *Tutela præsens* est joli, mais semble un peu monotone. Le *Tantum ergo* est une transcription savamment mesurée du *Tantum* liturgique. L'harmonisation à l'orgue est d'un style très religieux quoique de nature à effrayer certains puristes. L'exécution de ces motets est simple, mais il ne faut pas mettre trop de contrainte dans la mesure. Chantez-les assez librement et sans traîner.

J. R.

\* \* \*

**Exposition de l'École Saint-Luc.** — Les Écoles Saint-Luc sont parties de ce programme : reprendre la tradition médiévale artistique en Belgique. Le programme était excellent; toutefois, il ne suffisait pas de le reprendre, il fallait le continuer, le développer, le poursuivre, et réaliser en somme ce que l'art médiéval aurait réalisé si la Renaissance n'était pas venue détourner son courant. Au lieu de cela, que voyons-nous? les Écoles Saint-Luc, dont l'influence artistique et sociale pourrait être immense, piétinent sur place. Cette exposition en est une nouvelle preuve. Les critiques sont unanimes à signaler un archaïsme puéril et excessif, une documentation incomplète et insuffisante, le servilisme à la forme plutôt qu'au sentiment des anciens maîtres, et parallèlement, de la part de l'élève, le manque d'inspiration personnelle, l'absence de verve et d'originalité. Nous attendons mieux des Écoles Saint-Luc. Leur point de départ a été excellent, que les maîtres poursuivent logiquement leur enseignement artistique. Le moyen âge n'est pas à recommencer, il est à continuer. Qu'on nous donne, non les serviles ou les copistes du XIII<sup>e</sup> siècle, mais les bons, les vrais ouvriers d'art qu'il faut au XIX<sup>e</sup>, qu'il faudra demain au XX<sup>e</sup> siècle.

A...



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

COOMANS, notre bon écrivain, est mort le mois dernier. L'auteur d'*Une Académie de Fous* — relisons ça, pour devenir sages, — était une personnalité curieuse de nos lettres belges.

« Entre nous, disait-il amicalement en 1894, je suis un des rares qui n'ont jamais changé d'opinions. Depuis soixante ans je défends les mêmes idées. Quelques amis à moi sont devenus millionnaires en suivant la méthode contraire. De tous les députés, le plus pauvre, c'est le doyen de la droite. Il ne possède rien, pas même une chaise... Ce qui me différencie encore d'une foule de gens, c'est que je n'ai aucune décoration et ne fais partie d'aucune académie... Je ne vois aucune gloire à figurer parmi les trente-deux mille décorés de l'Ordre de Léopold... Je ne tiens pas à ajouter une unité à cette liste de trente-deux mille et quelques hommes extraordinaires. »

Coomans, le beau vieillard accueillant, spirituel, fin, malicieux, que j'ai connu est tout entier dans ces paroles.

Ajoutons, pour compléter cette trop rapide silhouette, que le « vieux Coomans », comme on disait, affectionnait les jeunes.

Je me rappelle encore, comme un souvenir délicieux, la carte que le bonhomme m'envoya, par retour du courrier, en remerciements de quelques pages, mes premières, envoyées timidement à la *Paix* : « Grand merci pour vos belles pages et prière d'en envoyer d'autres à la *Paix* reconnaissante » ; et surtout une première visite au vieux journaliste : « Ah ! c'est vous qui nous envoyez ces belles choses ! » etc., etc...

UN DES DOUZE PAIRS.

\* \* \*

MÉTAPHORES parlementaires :

« M. WOESTE : Comment ! Messieurs, il s'ouvre devant nous un horizon riche en perspectives qui peuvent être fécondes et, cet horizon, nous irions le fermer brusquement en condamnant la Belgique à piétiner sur place, au risque de dépérir ? A cela, je ne consentirai pas. »

(*Annales parlementaires*, séance du 7 mai 1896.)

\* \* \*

MONSIEUR MAURICE DULLAERT a publié, dans le *XX<sup>e</sup> Siècle*, cette appréciation très juste du talent des GONCOURT :

L'originalité propre des romanciers que furent les Goncourt est dans l'introduction de l'analyse externe, attachée à la vie visible, aux habits, aux paroles, à l'allée,



à la venue, au pas, au port, aux moindres actes de ses héros; cette vie visible considérée comme l'extériorisation de l'âme. Leur originalité, c'est d'avoir tenté la métamorphose d'un art d'imagination en un art d'observation pure, qui nécessite des facultés de critique bien plus que des puissances de créateur; c'est d'avoir défini le roman, « de l'histoire qui aurait pu être » et d'avoir, logiquement, écrit des romans qui, par l'exactitude et la minutie des analyses, des nomenclatures et des constatations, justifient cette définition.

» Le don d'observation qu'eurent, à un degré si puissant, les Goncourt s'exerça trop souvent en des milieux suspects, où le chrétien répugne à les suivre. Ces cliniciens étaient curieux de maladies morales, de pourritures rares, d'hystéries et de vices.

» Mais ce n'est point là le capital reproche que mérite leur œuvre, car il faut reconnaître, à leur honneur, que, dans leurs romans les plus osés, rien n'affriande et n'appâte et qu'ils ne se ravalent jamais jusqu'à la grivoiserie ou à l'obscénité. Le grand reproche qu'il leur faut adresser, c'est l'absence éternelle de l'âme et de Dieu. Contemporains du rationalisme triomphant, le sentiment religieux leur demeura toujours étranger; sans avoir manifesté jamais aucune expresse hostilité contre la foi, ils écrivirent des livres où ne frissonne jamais l'inquiétude de l'Infini. Les prières de l'Église sur leur cercueil attestent, presque seules, qu'Edmond et Jules de Goncourt ne furent pas athées. »

\* \* \*

IL se fait en ce moment une certaine réclame autour de l'Œuvre posthume de Paul Verlaine. Des éditeurs, dont l'inévitable Vanier, se sont jetés sur la tombe du pauvre poète et, véritables hyènes du cercueil, s'efforcent de déterrer littérairement quelque chose du mort pour le jeter en pâture au public.

Nous croyons rendre service à la mémoire de Paul Verlaine en déclarant que tout ce qu'on va publier ne vaut pas... au delà d'un haut le cœur. Nous possédons *Sagesse, Amour, Bonheur*, trois livres catholiques, ce qui a suivi ne vaut pas l'honneur d'une citation.

\* \* \*

Nous nous occuperons, dans notre prochain numéro, lequel paraîtra à la mi-octobre, de trois volumes qui viennent de nous parvenir.

HENRI ESTIENNE : *La Précélence du langage français* (réimpression).

JACQUES PARMENTIER : *Histoire de l'Éducation en Angleterre*.

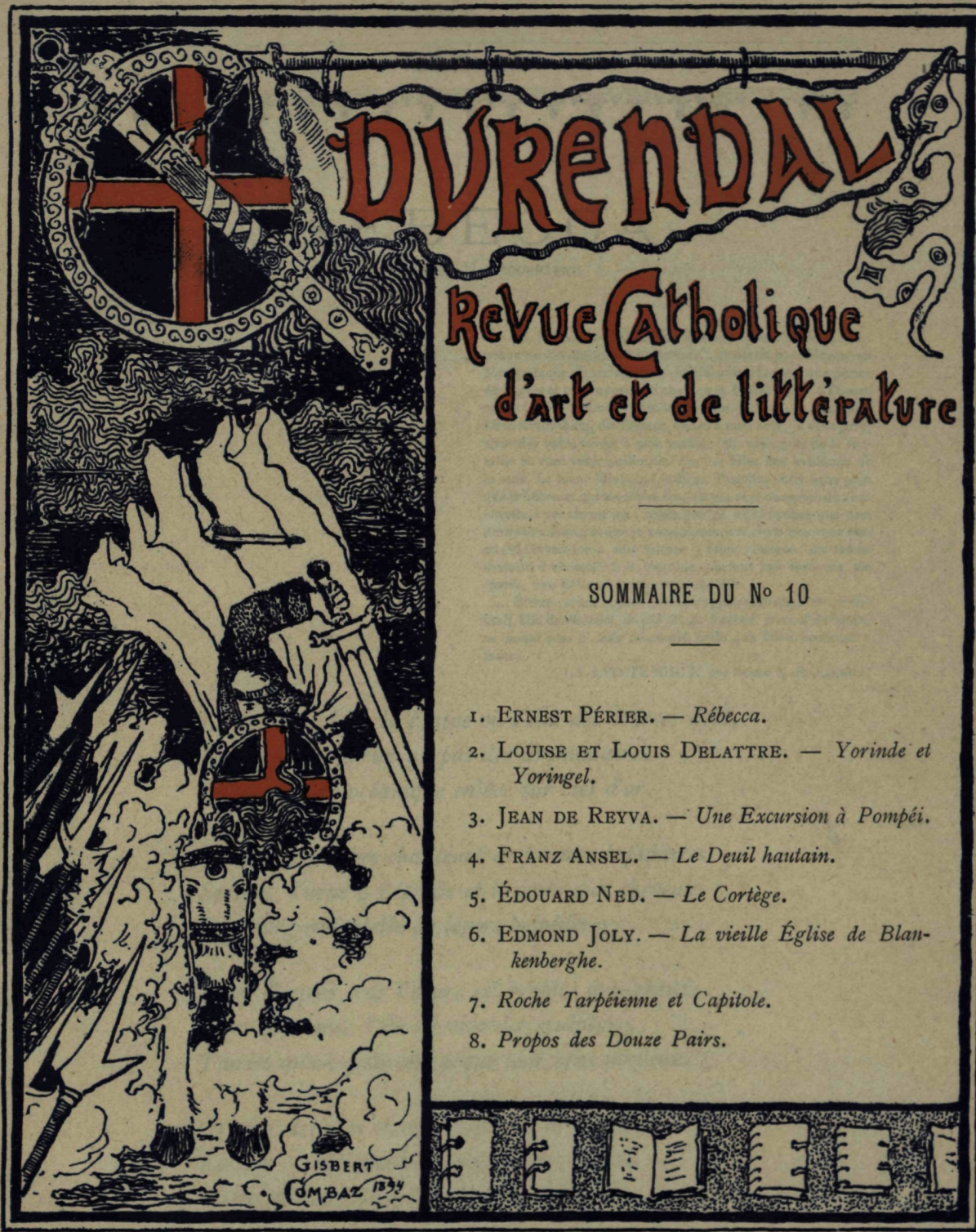
ALPHONSE PROOST : *La Réforme des Humanités 1866-1896*.

Notre collaborateur, P. Demade, nous parlera de ce dernier volume de M. Proost, œuvre particulièrement actuelle et passionnante.









# DU REN DAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 10

1. ERNEST PÉRIER. — *Rébecca.*
2. LOUISE ET LOUIS DELATTRE. — *Yorinde et Yoringel.*
3. JEAN DE REYVA. — *Une Excursion à Pompéi.*
4. FRANZ ANSEL. — *Le Deuil hautain.*
5. ÉDOUARD NED. — *Le Cortège.*
6. EDMOND JOLY. — *La vieille Église de Blankenberghe.*
7. *Roche Tarpéienne et Capitole.*
8. *Propos des Douze Pairs.*

J. Van Cassan  
ÉDITEUR  
BRUXELLES





# RÉBECCA

POUR L'ABBÉ H. HOORNAERT.

« ... L'intendant d'Abraham (Éliézer) choisit dans les troupeaux de son maître dix chameaux... et partit pour Haran, en Mésopotamie. Il arriva après une douzaine de jours aux portes de la ville et y fit reposer ses chameaux. C'était le soir, à l'heure où les jeunes femmes y venaient puiser de l'eau... « Seigneur, Dieu d'Abraham, dit Éliézer, venez à mon aide, je vous prie; accordez votre faveur à mon maître. Me voici près de la fontaine où vont venir puiser de l'eau les filles des habitants de la ville. La jeune fille à qui je dirai : Penchez votre urne pour que je boive, et qui me répondra : Buvez et je donnerai de l'eau ensuite à vos chameaux; faites que ce soit l'épouse que vous destinez à Isaac, et que je reconnaisse à ce signe que vous êtes en cela favorable à mon maître. » Dieu l'exauça. Au même moment il vit venir à la fontaine, portant une urne sur son épaule, une belle et gracieuse jeune fille . . . . .

... Éliézer ayant appris qu'elle s'appelait Rebecca et qu'elle était fille de Bathuel, un des fils de Nachor, frère d'Abraham, ne douta plus d'avoir rencontré celle que Dieu destinait à Isaac... »

LA SAINTE BIBLE, par l'abbé F.-R. SALMON.

*Lentement, dans la plaine où l'eau des sources dort,  
La caravane arrive au pas des dromadaires  
Qu'un rythme océanique enlève sur ciel d'or.*

*Lors, des groupes chanteurs de femmes lapidaires  
Sortent, l'urne à l'épaule et le voile aux cheveux,  
Du bourg endentellé de légers belvédères.*

*Roses d'espoir, car l'heure est propice aux aveux,  
Elles vont avec l'air de vivantes sculptures,  
Tandis qu'un geste sûr arque leur bras nerveux.*

*Or, par delà les champs bigarrés de cultures,  
Le soir — mélancolique orfèvre des clartés —  
Cisèle en fins reliefs les ifs des sépultures.*

*Tout respendit : palmiers, jardins, monts écartés,  
Vergers où les aïeux priaient près des citernes,  
Et qu'à l'aube des temps leurs mains ont essartés.*

*Et le bourg seul est plein de crayonnages ternes,  
Lorsque la caravane amène aux bassins bleus  
Un homme en barbe grise avec dix subalternes.*

*Patriarche venu des âges fabuleux,  
L'homme méditatif hâte la nonchalance  
Des chameliers et des dromadaires houleux.*

*Et les vierges, au geste arrondi comme l'anse  
Du vase que chacune apporte aux voyageurs,  
Frappent d'accents plus doux le cristal du silence.*

*Droites dans le manteau plastique aux plis neigeurs,  
Elles sont là, scandant leur cœur d'enchanteresses,  
Sans comprendre pourquoi l'homme a les yeux songeurs.*

*Lors, d'une voix qui semble un velours de caresses,  
L'une accouplant des pieds marmoréens lui dit,  
Belle et son col d'ivoire érigé sous les tresses,*

*Lui dit en un sourire angélique où grandit  
Le point diamanté de son regard nocturne,  
Ces mots qu'une pitié tremblotante assourdit :*

*— Seigneur, si nos chansons te laissent taciturne  
Tant l'ardeur du désert t'embrase le palais,  
Bois l'eau de la fontaine aux lèvres de cette urne.*

*Et tes bêtes, après qu'auront bu tes valets,  
S'en iront apaiser leur soif aux vasques pleines,  
Et dans l'herbage dru brouter les serpolets.*

*Quant à toi, mieux qu'un lit parmi les marjolaines,  
Nachor t'ouvre un asile où coucher ton corps las  
Et dormir dans la paix des plumes et des laines.*

*Bathuel t'offrira noirs sur l'argent des plats,  
Avec le pain, le sel et les fruits de sa terre,  
Les somptueux raisins nés sur ses échalas ;*

*Et moi, petit oiseau du chaume héréditaire,  
Je tisserai mes chants sur le luth ancestral  
Pour fêter ta vieillesse errante et solitaire. —*

*Surpris comme au sortir d'un rêve sidéral,  
Le vieillard statuaire a levé son visage  
Collé par la prière au bâton pastoral ;*

*Et debout dans le nimbe ardent du paysage,  
Ayant porté le vase à son profil barbu,  
— Ta parole, dit-il, mire un divin présage.*

*En penchant vers ma soif cette amphore où j'ai bu,  
Tu t'es marqué le front du signe prophétique  
Promis comme une étoile à toute une tribu! —*

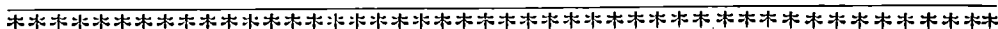
*Telle, sur la splendeur du ciel asiatique,  
— Comme le soir brûlait aux forges du désert, —  
Surgit en sa candeur de lys emblématique.*

*Et fleurit Rébecca devant Éliézer.*

ERNEST PÉRIER.

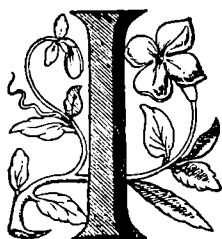






# YORINDE ET YORINGEL

CONTE DES FRÈRES GRIMM



L y avait, au milieu d'une épaisse forêt, un château où habitait toute seule une vieille magicienne qui, durant le jour, se changeait en chat ou en chouette, et ne reprenait sa forme humaine que lorsque la nuit était venue.

Cette sorcière avait aussi le pouvoir d'attirer sous ses mains les bêtes qui courent dans les bois, pour les tuer, les faire cuire et les manger. Et lorsque quelqu'un, d'aventure, s'approchait de moins de cent pas du château, subitement ses jambes s'arrêtaient et il restait fixé au sol jusqu'à ce qu'elle fût venue lui rendre la liberté. Si une jeune fille franchissait le terrible cercle de l'enchantement, elle était transformée, à l'instant, en oiseau que la sorcière enfermait dans une cage et portait au château. Là, dans une chambre, elle avait près de sept mille petites corbeilles où elle retenait prisonniers les oiseaux les plus rares.

Et il y avait aussi, en ce temps-là, une jeune fille belle entre toutes et qui s'appelait Yorinde. Elle avait accordé son amour à un beau jeune homme du nom de Yoringel. Ils étaient arrivés à l'époque des fiançailles, et ils éprouaient, à se trouver ensemble, le plaisir le plus doux.

Un jour, pour se parler encore et se confier les pensées de leurs cœurs, ils vinrent se promener dans la forêt.

« Gardons-nous bien, avait dit Yoringel à Yorinde, d'aller trop près du château. »

C'était par la fin d'un beau jour où le soleil, entre les troncs noirs des arbres, brillait encore dans l'ombre verte du bois; et des tourte-

relles, aux branches des vieux hêtres, chantaient en se plaignant.

Parfois les pleurs montaient aux yeux de Yorinde. Alors elle s'asseyait dans un rayon de lumière et doucement gémissait; et Yoringel répondait à ses plaintes. Dans leur amour, ainsi, ils étaient aussi troublés que devant la mort.

Il ne brillait déjà plus à l'horizon que la moitié du soleil, quand ils se souvinrent qu'ils étaient fort éloignés de leurs maisons. Tout à coup, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés et Yoringel fut terrifié en reconnaissant, tout près devant eux, entre les buissons et les ronces, les vieux murs du château. Justement Yorinde chantait :

*« Mon oiselet à petit collier rouge  
Chante sa peine, sa peine, sa douce peine.  
Il chante sa mort à la colombe,  
Il chante... Tsicute, tsicute, tsicute!... »*

Yoringel, des yeux, cherche Yorinde. Mais Yorinde, sous le coup du maléfice n'est plus qu'un rossignol, et c'est lui qui chante : « Tsicute, tsicute, tsicute! » Une chouette aux yeux de braise trace en volant trois cercles autour d'eux, crie par trois fois : « Chouhoue, chouhoue, chouhoue! » et Yoringel immobile reste là comme une pierre sans pouvoir bouger la main ni le pied et sans pouvoir crier ni pleurer!

Le soleil s'était couché. La chouette s'enfonça dans un buisson d'où sortit tout aussitôt une vieille femme jaune et décharnée, à l'échine voûtée, aux grands yeux rouges et dont le nez crochu venait toucher le menton. En marmottant, elle attrapa le rossignol et l'emporta. Et l'oiselet Yorinde disparut sans que Yoringel eût pu faire un pas ni dire un mot pour la sauver.

La vieille se remontra tout à coup et dit d'une voix sourde à Yoringel :

« Bonjour Zachiel. Ta Mondel est enfermée dans la cage d'osier, mais toi, je te délie. »

Yoringel, en effet, était libre. Il tomba aux genoux de la sorcière et la supplia de lui rendre son Yorinde. Mais elle fut sans pitié; elle

répondit qu'il ne la reverrait plus jamais et s'évanouit. Il cria, il pleura, il gémit, tout fut vain.

« Ah ! que vais-je devenir ? »

Il s'en alla et il arriva dans un village où, longtemps, il garda les moutons. Souvent, cependant, il venait rôder aux environs du château, mais sans oser s'approcher trop des murs.

Une nuit, il rêva qu'il trouvait une fleur d'une couleur rouge-sang et dont la corolle retenait une belle perle d'un doux éclat. Il la cueillait, puis, en la tenant à la main, il allait au château. Et tout ce qu'il y touchait de sa fleur, était délivré du pouvoir de la sorcière, et ainsi, rêva-t-il aussi, son Yorinde lui était rendue.

Il voulut, dès son réveil, se mettre à la recherche de cette fleur extraordinaire. Il alla par monts et par vaux et chercha, chercha, chercha. Enfin, à la pointe de l'aube du neuvième jour, il la trouva. Elle était d'un rouge de sang, et au milieu de ses pétales reposait une grosse goutte de rosée qui avait l'éclat de la perle la plus pure. Il la cueillit et se remit en route vers le château. Il marcha jour et nuit.

En arrivant à cent pas des murs terribles, il sentit qu'aucuns liens cette fois ne le saisissaient plus pour le fixer au sol. Au contraire, en toute liberté, il atteignit facilement le portail, et plein de joie, il toucha de sa fleur la porte qui s'ouvrit. Il entra et s'arrêtant un instant dans la cour, il tendit l'oreille pour découvrir, au bruit de leurs chants, le lieu où se trouvaient les oiseaux prisonniers de la magicienne.

Il les entendit en effet. Quand la sorcière le vit entrer dans cette chambre où elle entretenait les sept mille cages, elle se mit dans une colère terrible, et s'élança sur lui en grondant, pour lui cracher sa bile et son venin. Mais elle ne put l'atteindre ; et sans se soucier d'elle aucunement, il alla aux cages des rossignols. Il en trouva plusieurs centaines réunies, et il ne savait comment reconnaître Yorinde parmi un si grand nombre, quand il avisa la vieille qui se glissait vers la porte en essayant de cacher une corbeille. Il courut à elle et la frappant d'abord de sa fleur, afin de lui enlever tout pouvoir malicieux, il

toucha ensuite, de la rouge corolle, la cage du rossignol qu'elle portait. Et devant lui, se dressa son Yorinde plus belle encore qu'au temps où il l'avait perdue, et qui lui passa les bras tendrement autour du cou.

Il voulut toucher aussi, de sa fleur merveilleuse, les autres oiseaux prisonniers. Chacun, aussitôt, sous son baiser, redevint une fraîche jeune fille, et bientôt toute la chambre resplendit de joie comme un jardin de roses. Puis, avec son Yorinde, il s'en retourna à sa maison et ils vécurent fort longtemps et très heureux.

LOUISE ET LOUIS DELÀTTRE.

*Traduct.*



## UNE EXCURSION A POMPÉI

(NOTES DE VOYAGE)



Le chemin de fer qui nous mène de Naples à Pompéi suit la plage. Nous passons Portici et ses jolies villas, Torre del Greco et sa marina pittoresque. Chaque station est riante et animée. Tout nous fait oublier le voisinage sinistre du volcan qui envoie sa fumée au-dessus des campagnes fertiles. Le Vésuve est cependant toujours à redouter. En 1872 encore, les coulées de lave détruisirent deux villages et couvrent cinq mille kilomètres carrés d'une épaisseur de quatre mètres de cendres.

Nous arrivons. Devant la gare s'étend une avenue d'arbustes maigres. La végétation n'est plus belle en cette saison et le sable ou la cendrée abonde. Nous voici devant un tourniquet, seule entrée officielle de la ville ancienne. Un vieux soldat, guide patenté, serviable et bien au fait, nous guide. Les abords des murs d'enceintes ont été bien soignés; des talus s'élèvent à l'endroit même où jadis les navires déchargeaient directement leurs cargaisons de marchandises dans les caves ou les

entrepôts. Ces talus sont couverts de plantes grimpantes, de lauriers, de mimosas, de poivriers, de tamaris. Nous touchons la porte marine, porte voûtée, et nous marchons sur ces dalles usées par les pieds des chevaux et le frottement des roues. Ces ornières ont dix-neuf siècles!

Pompéi était une ville de commerce, mais sa situation charmante en avait fait un séjour d'été favori des Romains. Cicéron y possédait une villa et, malgré le tremblement de terre qui détruisit des maisons, des temples et le forum treize ans avant l'éruption de 79, c'était un port prospère au moment où les cendres et les scories de la grande catastrophe l'ensevelirent sous cinq mètres de poussière. Les habitants eurent le temps de fuir; cependant, dans cette ville à moitié déblayée, on a retrouvé plus de deux mille cadavres et on ne peut penser sans horreur à tant d'agonies et de si suprêmes désespoirs.

Nous sommes ici en pleine colonie romaine. Les maisons, toutes debout, ne paraîtraient pas trop en ruines si leurs toitures de briques rouges ne s'étaient pas écroulées sous la formidable poussée des laves. Elles ont peu de fenêtres (on a retrouvé des vitres), mais, dans les rues marchandes, les boutiques avec leurs comptoirs, et surtout de nombreuses peintures murales, rompaient assurément cette monotonie. Certains villages italiens ont encore cet aspect. Les habitations avaient deux étages, les restes d'escaliers le prouvent; on en retrouve rarement d'entières, les rez-de-chaussée seuls sont intacts. Ces maisons se différencient plutôt par leur dimension et la beauté de leur décoration que par la variété de leur plan. Presque toutes ont une cour intérieure munie du bassin où s'écoulaient les eaux de pluie.

Cette cour était une sorte de cloître gracieux et couvert, et la vie se passait en plein air. Les chambres y prenaient de la lumière, et vers le fond s'ouvrait une salle de réceptions ou d'affaires. Derrière cette première partie, en quelque sorte publique, on pénétrait dans une deuxième cour environnée de colonnes: un jardin de fleurs parfumait l'atmosphère et une fontaine jaillissante y entretenait une délicieuse fraîcheur. Dans quelques maisons un jardin potager complétait ce confort rêvé par un peuple assez sybarite. Autour de cette seconde cour se groupaient l'appartement des femmes, les salles à manger, la cave, tous les communs. Les esclaves habitaient le premier étage.

En traversant le vestibule de ces maisons pompéiennes, on se trouve dans une jolie cour; presque toujours un bassin de marbre et des statues l'embellissent et le buste du propriétaire y trône à la place d'honneur. Tout à l'entour s'ouvrent des chambres plus ou moins décorées de peintures. Les artistes (beaucoup d'entre eux étaient Grecs) étalaient leurs couleurs sur le stucage encore humide, procédé qui les rendait inaltérables et de ton très frais. On a dû cependant transporter les plus belles fresques à

Naples, les intempéries de l'air les abîmaient plus que les siècles. La seconde cour était également décorée. Les colonnes y sont généralement peintes en rouge ou en jaune orangé jusqu'à une certaine hauteur. Le reste est blanc, sauf les chapiteaux également teintés et qui apportent leur note éclatante dans cet ensemble bien coloriste.

Au fond, Pompéi devait être une ville gaie, lorsque la foule se pressait sur les trottoirs, que les chars circulaient sur la chaussée, et que les passants s'arrêtaient, ceux-ci pour lire des réclames électorales, ceux-là pour causer affaires, ces autres pour admirer les enseignes, étudier les fresques nouvelles ou rire de la dernière caricature griffonnée sur le mur public.

JEAN DE REYVA.

(La suite au prochain numéro.)



## LE DEUIL HAUTAIN

—

I

*J'étais las, j'étais las de notre amour joyeux...  
Mais aujourd'hui qu'une ombre attriste vos chers yeux,  
Hélas! pourquoi faut-il que le sort nous sépare?*

*Je vous pressens, de loin, plus belle en vos malheurs :  
Et je dois ignorer, moi qu'enivraient vos pleurs,  
De quels attraits nouveaux l'infortune vous pare!*

II

*Sans doute, la souffrance, — en voilant de son deuil  
Votre sérénité, — vous laisse votre orgueil,  
Ainsi que sous un crêpe un royal diadème;*

*Sans doute, à tous les yeux vous cachez le souci  
Dont votre noble front s'est à peine obscurci,  
Plus hautaine et plus fière en votre douleur même!*

## III

*Et de ce grand dédain, seul je triompherais!  
Et d'un simple regard, ô ma sœur! je ferais  
S'en aller de vos yeux cette ombre funéraire.....*

*Sans reparler d'amour, ah! qu'il me serait doux  
De souffrir à vos pieds, en n'implorant de vous  
Qu'un peu de gratitude et le seul nom de frère!*

FRANZ ANSEL.

Janvier 1896.



## LE CORTÈGE (1)

*J'ai vu par les sentiers jolis  
La procession de mes joies  
Dans l'éclat des ors et des soies,  
Blanches de la blancheur des lis  
Gaité bruyante et gaité folle  
Et gaité douce qui console,  
Disant dans leurs chants et leurs cris,  
Par leur musique qui m'enivre,  
L'amour d'être et l'amour de vivre.*

(1) Cette originale poésie est extraite d'un livre qui vient de paraître sous ce titre : *Poèmes catholiques*, et dont nous reparlerons prochainement.

*Plus loin, aux sentiers désolés,  
J'ai vu le cortège des peines,  
Des nombreuses peines humaines,  
Et sous leurs habits violets  
Toutes les douleurs attentives  
Chantant avec leurs voix plaintives  
L'horreur des serments violés,  
Les désespoirs et les ruines,  
Et les trahisons assassines.*

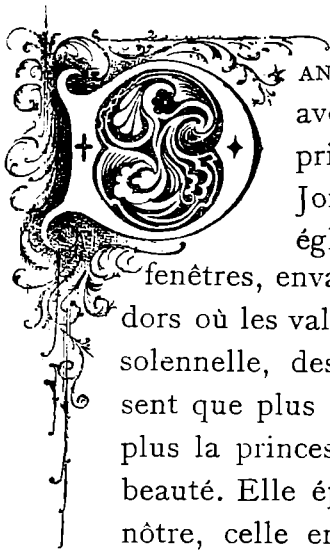
*Puis enfin, j'ai vu dans le soir,  
Sous la paix lourde des ténèbres,  
Passer les corbillards funèbres,  
Et c'était l'enterrement noir  
De tous les plaisirs de la vie  
Par la douleur inassouvie,  
Et dans le dernier j'ai pu voir  
Un cœur flétri par la misère...  
Dieu! C'est mon cœur que l'on enterre!*

ÉDOUARD NED.





## La Vieille Église de Blankenberghe



DANS l'adorable conte de *La Belle au Bois dormant*, avez-vous remarqué l'attrait spécial qui pare la princesse endormie? On la voit telle que Burne-Jones la montre, sous la garde de formidables églantiers. Les tiges centenaires ont poussé les fenêtres, envahi les hautes salles, les antichambres, les corridors où les valets endormis sont remplacés par la garde, plus solennelle, des tranchantes épines et des frères fleurs. L'on sent que plus les tiges apparaîtront antiques et formidables, plus la princesse s'auréolera, en contraste, de jeunesse et de beauté. Elle épanouit mieux l'âme du Prince Charmant et la nôtre, celle en qui, délicieux paradoxe, sont rassemblés le charme de la jeunesse et celui du souvenir, l'amour et la nostalgie dans une même joie. Le charme de la *Belle au Bois dormant* ensorçèle notre cœur chaque fois que nous retrouvons un peu de l'âme ancienne encore vivant au milieu de la modernité. D'ordinaire, un assoupissement très doux le conserve à notre émoi. Au-dessus de la couche armoriée de la princesse endormie, son haleine émouvait une églantine, sœur pâle de ses lèvres. Nous ressentons alors la joie, impossible, d'un souvenir *vivant*, d'une chose à la fois anachronique et pourtant actuelle avec la suprême exquisité.

A Blankenberghe, « la seconde station du littoral belge », l'envahissement utilitaire n'a pu tuer encore la villette marine, intacte il y a vingt ans. Malgré les infâmes cubes de maçonneries que sont les grands hôtels, les maisons de rapport; malgré les villas en styles horriquement problématiques, il reste de nombreuses maisonnettes de pêcheurs avec leurs lucarnes comme un œil dans la toiture, leurs

pignons penchés en arrière, leurs toits fléchis comme une échine de vieille. La forme des fenêtres rappelle soit le gothique, soit un « rococo » naïf dont la ligne ondulante, mièvre, devient alors délicieusement étrange dans cette austérité de pauvres, de marins. Les petits carreaux des fenêtres (jolis, puisque authentiques et logiques, ceux-ci!) ont un obscur regard glauque. Sur la tablette des fenêtres s'alignent des carreaux de faïence où sont peints, en bleu et en mauve, des paysages simplistes : moulins à vent de Hollande, bergeries; des poissons légendaires : baleines monstrueuses, syrènes et dauphins. Souvent elles abritent encore des métiers d'exqu岸ités pauvres, des corderies où les enroulements de fil clair s'arrangent soigneusement, des coquillages, des friandises d'enfants : sucres aux tons bruns et rouges; surtout des crevettes étalées sur un linge à damiers blancs et bleus.

Aussi bien que leurs habitants, les maisonnettes portent en tout leur aspect, la double marque de l'air et de la mer, le double esclavage marin, charme fluide et lumineux. Les hautes maisons modernes éloignent le ciel et ensevelissent le passant comme dans une tranchée. Ici, au contraire, les maisonnettes ont beau former une rue aussi étroite que les sentiers entre les haies des dunes, et dont le pavage pittoresque est plein de suggestives usures de pas, elles attirent toujours la lumière sur leurs tuiles roses pâlies de vieillesse; le clair ciel marin est seulement conquis, jamais dérobé, par le redressement des petits pignons. Toutes lumineuses restent les ruelles qui multiplient en longues bandes l'accord gai du rouge-orange des tuiles, du lait de chaux renouvelé à chaque printemps et du vert cru des petits volets anciens.

La Commission des monuments a su, paraît-il, nous conserver l'adorable hôtel de ville, bijou architectural de luxe campagnard qui résume l'âme des petites maisons comme le châtelain d'autrefois résumait l'âme terrienne éparse dans les chaumières d'alentours.

Mais l'âme du vieux Blankenberghe a mieux encore; elle garde la vie d'une célébration précieuse, invraisemblable, en ce siècle « pratique ».

Blankenberghe a deux églises : l'ancienne et la nouvelle. La première, devant la gare, semble morte. La porte est fermée; quelques carreaux sont brisés comme pour le passage des hirondelles ou des âmes de marins qui gémissent dans le vent. Aussi bien, elle appartient aux morts qui l'entourent seuls. D'ordinaire, on se borne à regarder la tour carrée, si nettement évocatrice des quatre vents du ciel. D'étroites ogives s'ouvrent du haut, sous le toit pointu, au cri jeté des cloches. Toute la brique est précieusement nuancée par les multiples actions de la pluie désagrégeante et fécondante, du vent qui creuse et qui apporte. Les lichens ont étendu leurs nielles en rosaces dorées; des plantes de murailles pendent en franges ou dressent des aigrettes selon les saillies des contreforts.

Seule, l'église nouvelle s'ouvre régulièrement, aujourd'hui, pour les offices; sa banalité odieuse, sa correction maladroite ont le plus grand rapport avec le « Casino », tout voisin et dont l'âme banale semble avoir envahi le lieu saint.

Or, le dimanche, quand les offices sont terminés à l'église nouvelle, des pêcheurs aux vêtements de drap bleu d'ancienne forme, la boucle de ceinture ornée de pièces d'argent à l'effigie de Marie-Thérèse ou de Joseph II; des femmes en « mantelet » où le drap souple fait des plis rares, arrivent au cimetière. On dirait une population spéciale, minime, formée par les âmes primitives des maisonnettes. Leur petit nombre se noie dans la cohue s'empressant aux départs dominicaux. Ils semblent filtrer au travers pour se rassembler là, parmi les morts, avec cette lente allure balancée que prennent les gens de mer et qui, héréditairement, passe chez les femmes. Quelques-uns vont dans la chapelle du cimetière où un crucifix plus grand que nature attend toutes les angoisses dont la plainte semble gémir dans les cheminées qui aspirent la fumée des chandelles votives.

Quand la réunion est complète, l'église s'ouvre, telle qu'elle fut il y a vingt ans, l'église des pêcheurs et des simples, parfois l'église, aussi, de votre première âme d'enfant, celle que les autres, formées d'elle vainement, ne font plus que pleurer. Tout un passé d'histoire y accueille, y

entoure, d'une familiarité de choses immémoriales. Ce vieux mobilier, grâce au ciel, a été jugé indigne du nouvel édifice où les statues sont « industrielles » ainsi qu'il sied au cosmopolitisme moderne. Les nefs ont encore la grâce de l'ogive qui s'y allonge aux fenêtres avec, parfois, de trop lourds enjolivements de briques. Puis la Renaissance, jusqu'aux sensualités du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont achevé, selon la succession des temps, l'aspect intime de ces choses dont l'âme est restée toujours identique, transformant à sa gravité ingénue les styles successifs, comme affaiblis d'éloignement et de rusticité.

Le maître-autel est toute une architecture de bois abritant, sous des volutes, des coffres à reliques et une statuette de la Vierge remplaçant un tableau enlevé. Marie qui commande à la mer et que la mer célèbre de toutes ses évocations, de tout son symbole, règne ici par sa pensée comme dans les fresques si curieuses de Mariakerke. Certains tableaux aux outrances déconcertantes rappellent les groupes sculptés que les « pénitents » traînent à Furnes. Et pour un instant revit l'âme candide de l'église, tandis que résonnent les chants et les prières d'une congrégation de pêcheurs. Ceux-ci se sont établis dans les stalles anciennes, tous semblables à ceux d'autrefois qui ont offert le grand *ex-voto* encasté dans le mur du midi, derrière la chaire. C'est (délicatement atténué par les couches successives de badigeon) le relief d'une des chaloupes que l'on emploie encore de nos jours et dont les deux voiles, la coque arrondie, évoquent si bien l'effort du vent et les bondissements du flot.

Au bout d'une demi-heure, c'est fini. Les pêcheurs en costumes de drap bleu de forme ancienne, les femmes en « mantelet » se dispersent, à nouveau, parmi l'envahissante modernité. Le bedeau qui se presse agite des clés dans la sonorité des nefs déjà vides. L'église va retomber au sommeil de mort, cette mort à laquelle il semble qu'on la livrera un jour, car des négligences marquent un vouloir conservateur qui se retire.

Alors on a pour elle un de ces regards qui vont au delà des choses ; une de ces attentions éperdues qui sont comme une étreinte, l'étreinte

d'un cœur-à-cœur où tous les secrets se livrent. Et voici que le rêve de son sommeil semble révélé. Sous le jubé, une porte qui donne à l'ouest et qu'on n'ouvre plus, laisse une large fente par où fuse le sable du cimetière, le sable fait par la mer avec de lumineuses poussières de roches, du mica, des coquilles auxquels s'est mêlée la poussière humaine. C'est un fin pinceau floconneux et blanc qui s'ouvre en éventail sur les dalles saintes, s'y étale comme par un prosternement mystique, selon la loi du vent plaintif dont est toujours remuée chacune des poussières en insensible marche vers le tabernacle de l'autel abandonné.

EDMOND JOLY.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Verlaine**, par MAURICE DULLAERT

(Sous ce titre, M. l'abbé Jean Brives consacre, dans la Chronique littéraire du XX<sup>e</sup> Siècle, les lignes qui suivent à la dernière œuvre de notre collaborateur M. Dullaert.)

La belle étude que nous donne Maurice Dullaert sous ce titre : *Verlaine* et dont Siffer a fait une jolie plaquette!

Dans la pléiade de nos écrivains, Dullaert tient une place à part, également éloigné du fatras inintelligible de beaucoup de jeunes et de la podagrerie coutumière aux vieux maîtres de notre École-du-Bon-Sens. Son français clair, pur, bien moderne, délicatement ciselé est friandise savoureuse aux dévots des lettres et c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'on le retrouve dans ses critiques d'analyse subtile du *Magasin littéraire*, dans maints articles qu'il publia non signés, mais tout de suite reconnaissables, ou signés parfois de divers pseudonymes.

L'artiste fini qu'il est se retrouve tout entier dans cette histoire d'une âme qu'est *Verlaine*.

*Verlaine!* Le titre est suggestif de pensées de toutes sortes, car le héros du livre fut un être complexe, de sensibilité exaspérée, qui ne sut commander à un cœur pervers, à un corps attiré vers toutes les luxures.

L'artiste en lui fut grand, fut profond, quoi qu'en ait pu dire une critique imbécile. Il suffit pour s'en convaincre de lire sans parti pris ses vers si doux qu'ils semblent un murmure d'eau sur de la mousse, de se laisser bercer par son rêve un peu lointain, un peu imprécis comme s'il surgissait des brumes aurorales, comme s'il venait de l'au delà :

*Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville,  
Quelle est cette langue  
Qui pénètre mon cœur?*

*O bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits!  
Pour un cœur qui s'ennuie  
O le chant de la pluie!*

Après les chutes nombreuses, réconcilié avec Dieu, il a peur de retomber et voilà comment pleure son angoisse :

*Si la vieille folie était encore en route !  
Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?  
Un assaut furieux, le suprême sans doute !  
Oh ! va prier, mon âme, va prier !*

Et quelle mélancolieuse et véridique épigraphe il donne à sa vie :

*Le chevalier Malheur m'a percé de sa lance!*

S'il fut malheureux, d'ailleurs, ce fut presque toujours par sa faute. Sa vie se partage en deux : elle fut à la fois une vie de débauche et de pénitence, de blasphème et de prière. Dullaert burine son portrait en cette phrase définitive : « Son œuvre, comme son existence, mais de manière plus affligeante parce que plus voulue, le révèle double : Janus littéraire, il a, dans la poésie, visage d'ange et visage de fauve. »

A part *Sagesse*, on ne peut guère lire aucun de ses livres en entier. Ceux qui s'intéressent aux lettres modernes doivent remercier Dullaert d'avoir enchâssé dans l'écrin de sa prose les plus belles perles poétiques du pauvre Lélian, d'avoir fait une anthologie en même temps qu'une belle étude de l'œuvre du poète, d'avoir donné sur lui des pages qui peuvent et doivent se trouver dans toutes les bibliothèques.

JEAN BRIVES. (*Chronique Littéraire du XX<sup>e</sup> Siècle*, 24 Août 1896.)

\* \* \*

**Regards au dedans et au dehors**, par HENRY CARTON DE WIART, chez Siffer. L'étiquette m'a semblé trop philosophique. J'aurais aimé que notre ami et

collaborateur appelât les cent pensées qu'il vient de nous offrir : *Pralines d'esprit*.

Vous connaissez le délicieux bonbon inventé par le cuisinier du maréchal Duplessis Praslin, une amande douce ou amère risolée dans du sucre. H. Carton de Wiart a imaginé des dragées littéraires, une pensée douce ou amère entourée de délicieuse prose et il les présente à tous ceux qui font chère d'esprit dans la gracieuse bonbonnière d'une plaquette. Je prédis grand succès et gros débit aux pralines de notre ami. J'avouerai être allé pour ma part jusqu'à la centième tout de suite. On commence en gourmet, on finit en gourmand. P. D.

\* \* \*

**Elën**, drame en trois actes, en prose, par AUGUSTE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. Réédition. Paris, Chamuel. Prix : 5 francs.

Ce drame, œuvre de jeunesse de Villiers, dont la première édition était devenue une rareté de bibliophile, n'ajoutera rien à la gloire de l'auteur de tant de contes fameux, il ne lui enlèvera rien non plus.

Le sujet d'*Elën*, un personnage du drame, Gøetz, le résume en cette parole : « C'est un conte des Mille et une Nuits. » Une courtisane fantasque et fantastique qui tour à tour s'éprend d'un étudiant, puis se déprend... c'est tout. Je passe l'intrigue et le décor qui sont l'une et l'autre d'un romantisme si puéril que les admirateurs les plus fervents de Villiers — et nous en sommes — en souriront doucement.

J'estime pourtant que ce drame mérite de retenir l'attention des fidèles de Villiers et que ceux-ci doivent savoir gré à l'éditeur Chamuel du soin pieux apporté à cette réédition. Le livre vaut du reste par le style : les vers titrés *Elën* (et que nous avons lu déjà dans les *Contes cruels* sous un autre nom) qui servent d'introduction à l'œuvre, le portrait de l'étrange femme, la scène du rêve, sont de belles pages. De plus, le volume est orné d'une magnifique eau-forte de Lamy représentant Villiers de l'Isle-Adam sur son lit de mort. D.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

CHEZ NOS BONS PÈRES. — Le R. P. Delaporte, qui est poète à ses heures, a machiné un drame historique en quatre actes et en vers, *Tolbiac*. Il s'agissait, on le devine, de mettre en scène la victoire de Clovis, la conversion du roi et de la France, le tout pour les maisons d'éducation de la Compagnie. On affirme que le R. P.

s'en est tiré et voici comment : Il a supprimé le personnage essentiel du drame, la reine Clotilde. La sainteté de l'héroïne n'a pas trouvé grâce devant l'austère dramaturge. Une femme, fût-elle sainte, n'a pas le droit de paraître sur la scène du Jésus. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver cette expression un peu niaise. On ne conçoit pas bien Racine, écrivant une tragédie d'Esther pour les pensionnaires de M<sup>me</sup> de Maintenon et supprimant (oh pudeur!) Mardochée, Aman, Assuérus!

Il est vrai que le bon Père n'est pas Racine et cette différence explique bien des énigmes!

P. S. — La suppression de Clotilde a été jugée énorme par d'autres que nous. M. E. Biré a dit, dans l'*Univers* (22 sept. 96) : « Peut-être cependant y aurait-il eu lieu de faire ici une exception, car il est difficile d'admettre un drame sur la conversion de Clovis sans l'intervention directe de sainte Clotilde. »

\* \* \*

VERLAINE A TABLE. — Un convive émit l'hypothèse que peut-être Judas n'avait pas été damné. Verlaine eut un sursaut :

— Qui dit cela? Il est damné, cette canaille! Il est damné pour l'éternité!... Non, n'essayez pas de soutenir le contraire. Il est damné. Je le sais. Je l'affirme. Qui ose nier cela?

— Personne, maître. Nous n'avons rien à objecter. Convenez seulement, si grand qu'ait été son crime, qu'une éternité de douleurs paraît encore un châtiment bien dur.

De nouveau, la physionomie du poète se transforma complètement; son mauvais air de défi disparut; il reprit, avec une soudaine splendeur de voyant sur sa figure difforme :

— Je dis que Judas est damné; mais pas pour avoir livré le Christ; non, pas pour cela. Il est damné pour s'être pendu de désespoir, pour avoir mis en doute l'infinie miséricorde de Dieu.

J'ignore si le mot est de Verlaine lui-même, ou s'il n'y eut là de sa part qu'une simple réminiscence. L'idée me paraît pourtant si belle et si touchante, si conforme aussi au génie spécial de celui par qui je l'entendis prononcer, que j'inclinerais à l'en considérer comme le véritable auteur.

MAURICE SPRONCK.

(*Revue Bleue.*)

\* \* \*

QUESTIONS? — M. Valère Gille a publié, dans la *Jeune Belgique*, une lettre ouverte et aimable au R. P. Delaporte S. J. Notre sympathique confrère loue les RR. PP. Verest et Delaporte, défenseurs des auteurs païens. Jusque-là tout va bien, M. Valère Gille ayant un jour, dans une conférence publique, déclaré qu'il fallait être païens, il est logique qu'il défende tous les admirateurs du paganisme, ces admirateurs fussent-ils jésuites.



Les bons pères auront lu la lettre de M. Valère Gille avec infiniment de joie... Toutefois nous nous demandons avec inquiétude si leur joie a été de longue durée. La lettre en question était suivie dans le numéro de la *Jeune Belgique* (5 septembre 1896) d'un sonnet fort lesté et — ceci devient tout à fait drôle — du programme de la Ligue pour la Restauration du Paganisme.

Nous serions ravis de savoir :

- 1° Si le R. P. Verest lira le sonnet à ses jeunes élèves du juvenat de Tronchiennes?
- 2° Si le R. P. Delaporte s'est fait inscrire comme membre de la susdite Ligue?

\* \* \*

Le R. P. Delaporte a envoyé un « bref » à nos amis de la *Jeune Belgique*. Félicitations et condoléances!

\* \* \*

NOTRE ami Jean Casier vient de réunir, sous le titre d'*Encensoir*, des poésies d'une inspiration très élevée et toute chrétienne. (Siffer, Gand. Prix : 1 franc.)

\* \* \*

MONSIEUR THOMAS BRAUN, notre collaborateur, fera paraître fin décembre, sous le titre : *L'Année*, un magnifique album de vers illustrés par le bon artiste M. Franz M. Melchers.

\* \* \*

NOUS avons la bonne fortune d'annoncer aux lecteurs de *Durendal* la collaboration de M. Maurice Griveau, le distingué professeur d'Histoire esthétique de la Nature en Sorbonne de Paris.

\* \* \*

UNE nouvelle revue vient de paraître à Bruxelles sous ce titre : *L'Avenir*. Nous ne résistons pas à l'envie de citer une phrase au moins de notre nouveau confrère. Écoutez ceci :

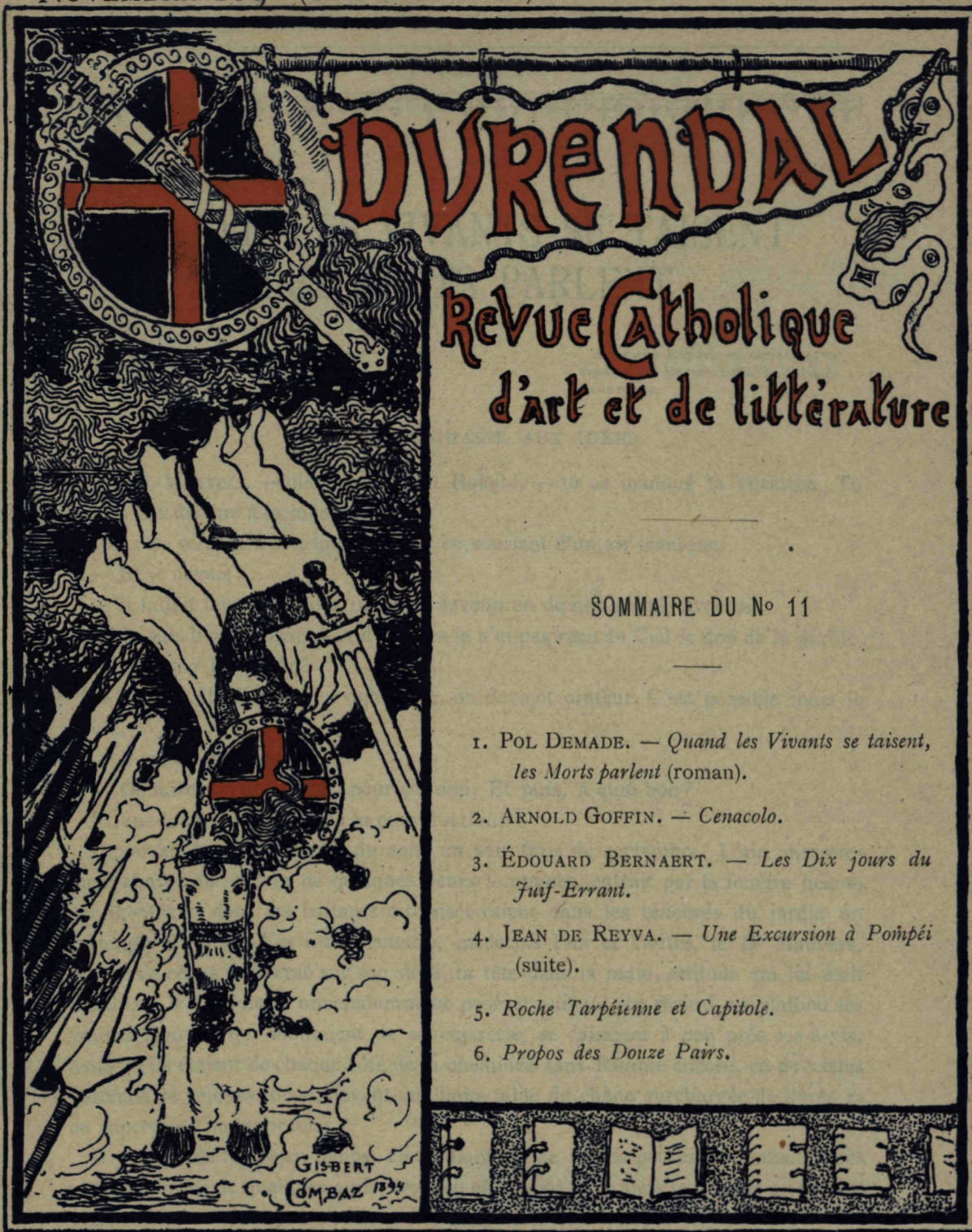
« Se distinguer aux fêtes de charité par une prodigalité qui vous ruine, aller aux enterrements de ses collègues, les autres snobs, jusqu'au moment où ceux-ci iront au vôtre. (VICTOR DE FRASNES). »

Qu'en dites-vous? *Aller aux enterrements de ses collègues*, c'est bien, mais c'est vieux jeu. A *l'Avenir*, on obligera les enterrés eux-mêmes à suivre les funérailles. Cette jeunesse ne doute de rien!









# DU RENOUAUX

## REVUE Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 11

1. POL DEMADE. — *Quand les Vivants se taisent, les Morts parlent* (roman).
2. ARNOLD GOFFIN. — *Cenacolo*.
3. ÉDOUARD BERNAERT. — *Les Dix jours du Juif-Errant*.
4. JEAN DE REYVA. — *Une Excursion à Pompéi* (suite).
5. *Roche Tarpéienne et Capitoie*.
6. *Propos des Douze Pairs*.

GISBERT  
COMBAZ 1894

J. Cassan  
ÉDITEUR  
BRUXELLES



# QUAND LES VIVANTS SE TAISENT LES MORTS PARLENT

A Maurice Ranwez, en souvenir et en  
espoir d'une longue amitié, la dédicace  
de ce roman.

## I. — A LA CHASSE AUX IDÉES

— Toi, Mauvers, — disait justement Boisjol, — tu as manqué ta vocation. Tu n'étais pas destiné à la médecine.

Mauvers considéra son interlocuteur en souriant d'un air ironique.

— Et je devais?...

— Il fallait faire ton droit, tu serais devenu un de nos grands avocats.

— Je suis trop silencieux et d'ailleurs je n'ai pas reçu du Ciel le don de la parole.

— Un don? Es-tu sûr?

— Je sais. Ils disent : On naît poète, on devient orateur. C'est possible mais je doute.

— Il est temps encore.

— De faire son droit? Oh! pour ça, non. Et puis, à quoi bon?

Et une longue pause coupa la conversation.

Il pouvait être neuf heures du soir, un soir frais de septembre. L'air, discrètement chargé du parfum de quelques fleurs lointaines, entrait par la fenêtre béante sur la nuit et dont les battants circonscrivaient dans les ténèbres du jardin un rectangle d'ombre. Les interlocuteurs, médecins l'un et l'autre, le Dr Mauvers, maître de céans, renversé sur son siège, la tête dans la main, attitude qui lui était familière, le Dr Boisjol nonchalamment posé et suivant du regard au plafond les volutes bleutées qui montaient de sa cigarette, se faisaient à peu près vis-à-vis, assis qu'ils étaient de chaque côté de la cheminée sans flamme encore, en de vastes fauteuils de velours rouge, devant une large table de chêne surchargée de livres et de paperasses innombrables.

Il y avait, de temps en temps, chez Mauvers, de toutes petites réunions intimes et très fermées de quelques amis, trois ou quatre au plus, dans lesquelles on causait et généralement de sujets autres que la pluie ou le beau temps.

Elles étaient, de temps en temps, terriblement inquiétantes « de pensée », ces causeries traversées, comme la nuit par une fée, par l'apparition brève de M<sup>me</sup> Mauvers qui venait saluer ses hôtes et recueillir les félicitations pour certain café qu'on avait baptisé « un brévage d'esprit » et qu'on ne buvait que là.

Ce fut Mauvers qui rompit le premier le silence.

— Oui, fit-il, je me demande si nous apprendrions beaucoup à savoir leur droit? C'est que nous connaissons déjà pas mal de choses qui les intéresseraient, ces gens de loi.

— Sûrement, exclama Boisjol. Mais pense donc quelle puissance : un médecin doublé d'un juriste.

— Et qui serait éloquent par dessus le marché.

— Éloquent! Je n'en demande pas autant. Je ne me place pas au point de vue de la défense. Je considère la question de plus haut. Je parle justice.

— Laquelle?

— Concrétisons, si tu veux. Suppose un jury de Cour d'assises. Un avocat, tant soit peu habile, parvient aisément à blanchir son client devant douze bourgeois peu compliqués. Mais songe à l'incroyable difficulté que ressent le magistrat à se retrouver dans ce labyrinthe qu'on appelle : une conscience. Cela étant, ne crois-tu pas que la médecine, qui étudie en somme, sans s'en douter et certain sans le vouloir, le retentissement de l'âme dans le corps, de la passion au milieu de l'harmonie, du mal dans le bien, du désordre dans l'ordre, apporterait à la justice une aide actuellement insoupçonnée.

— Peut-être?

— Nous confessons le corps?

— Je ne dis pas non. Mais notre science d'aujourd'hui est trop imparfaite encore. Nous excellons à certaine analyse, je le reconnais, mais tu sais comme moi combien les idées générales, les idées de synthèse, nous manquent. Nous sommes trop infestés de matérialisme, n'oublie pas. Aucune place n'est laissée à l'âme dans nos cliniques. On nie, comme si c'était plus simple nier. Aussi je ne compte pas qu'on la crée d'ici longtemps cette chaire de psychopathie dont l'abbé Dante parlait l'autre jour, non plus que ce dispensaire des maladies de l'âme qui en serait le complément naturel. L'âme! Eh! mon Dieu, nous avons déjà si peur de nous aventurer du côté de la cérébralité. Je me suis risqué dans les parages de la médecine mentale : les théories qui ont cours là-bas sont vacillantes comme des hommes ivres. Alors quoi!

Il se fit un moment de silence, mais il était manifeste que la pensée s'accumulait en orages dans ces deux esprits et ne demandait qu'à se décharger en éclairs.

— As-tu connu le vieux Terraille? demanda Mauvers.

— Terraille?

— Oui, l'aliéniste. Il est mort, oublié, l'an dernier. Il méritait mieux. Je l'ai rencontré, oh, il y a quelque dix ans. On l'avait surnommé Ferraille. Il possédait la voix la plus étrange que j'aie jamais entendue, une voix qui faisait comme un bruit de fer remué. Et bien ce vieux-là, qui avait sur la médecine des idées rares et bien personnelles, eût fait un beau professeur de psychopathie. Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, à une soirée grave de professeurs, chez Monseigneur d'Haut, l'orientaliste, — mais j'ai beaucoup entendu parler de lui, depuis, dans certains milieux. A cette soirée justement il nous tint des propos extraordinaires. Le Père Ferraille, qui avait été médecin de prison pendant vingt ans, nous conta quelques-unes de ses aventures professionnelles en les accompagnant, c'était son originalité, de réflexions dont plusieurs nous parurent étranges. Je l'entends encore nous dire : « Quand ils m'avaient conté leur petite affaire de maladie, je leur faisais dire leur vie, à ces hommes condamnés. C'était plus important » ; et ceci : « J'ai rencontré des innocents injustement frappés, ces hommes ne mourraient pas des mêmes maladies que leurs frères coupables. » Voici encore une de ses paroles, je me la rappelle fort exactement : « J'ai vu des scélérats protester de leur innocence, alors qu'ils répandaient autour d'eux comme une odeur de crime. »

— C'est presque le mot de Lamennais : « La confession a été créée pour empêcher le péché de pourrir dans le cœur de l'homme. »

— Oui, mais avec une bien autre saveur. Ce qu'il était intéressant ce Ferraille ! Les deux interlocuteurs demeurèrent silencieux une fois encore.

Ce nouveau sujet de causerie avait sans doute fait se lever, devant les deux esprits, des bandes de pensées qu'ils suivaient solitairement avec une patiente et taciturne attention ; — comme des chasseurs poursuivent, chacun pour son compte et sur les mêmes terres, les individus d'une compagnie d'oiseaux qui viennent de se disperser devant leurs fusils. Mauvers et Boisjol chassaient à l'idée comme d'autres chassent à la perdrix, seulement la partie requérait ici plus de finesse et le gibier était précieux.

Debout, dans l'encadrement de la porte et guère plus deviné qu'un tranquille fantôme, apparut, devant les deux songeurs, un troisième personnage, l'énigmatique Monrat, un familier de la maison.

— Mauvers, Boisjol, prononça le nouvelle arrivant, en saluant les deux amis. Je ne dérange pas ? Vous me paraissiez bien occupés ? Est-ce que le globe terrestre ne tourne pas à votre gré ?

Mauvers, qui affectionnait de cultiver l'ironie dans un coin de son esprit, répondit :

— Hum ! Nous étions en train, Boisjol et moi, de graisser le grand axe des pôles, simplement.



— Quoi de neuf, fit à son tour Boisjol?

— De neuf? Rien, absolument.

— Alors, tu fumes, insinua Mauvers en tendant à Monrat des cigarettes.

Monrat ôta ses gants avec la lenteur et la préciosité d'un dandy, les déposa sur la table en prenant souci de leur laisser la forme et comme le moule de ses mains, puis il dit, en lançant la première bouffée grise de sa cigarette :

— Si. Il y a du neuf. Du moins un certain neuf. Ça dépend. Quelqu'un de vous a-t-il connu M. Defondaffre?

— Mais ça! exclama Boisjol.

— Eh bien! il a disparu...

— Disparu? fit Mauvers.

— Oui.

— La faillite?

— Non.

— La passion?

— Non plus.

— Chagrins domestiques?

— Oh, ça non, interrompit Boisjol.

— Disparu et où? continua Mauvers.

— En Amérique, à ce qu'on dit.

— On ne disparaît pas pour le plaisir de disparaître.

— Il paraît que si, ponctua Monrat. Voilà un homme qui était riche, probe, auquel on ne connaissait ni ennemis, ni fausse liaison et qui, trouvant bon de s'en aller apparemment, s'en va. C'est son droit.

— C'est rare, prononça Boisjol, soucieux.

— C'est curieux, dit Mauvers, avec inquiétude.

Et la conversation, qui menaçait tantôt de s'en aller du côté de la philosophie, fut barrée, ce soir-là, par un simple fait divers : une disparition.

Sur le seuil de la porte seulement, au moment où Mauvers reconduisait les deux causeurs, la philosophie sembla vouloir rompre le barrage et reprendre son cours.

— Ce serait un beau cas, avait dit Boisjol à Mauvers, ressaisissant enfin l'idée qui les avait occupés au début de la soirée. La disparition de M. Defondaffre est une énigme, un problème de psychopathie à résoudre. Est-ce que ça ne te tente pas, Mauvers?

On s'était séparé sur ce mot.

Un beau cas! Un beau cas! Mauvers demeura toute une longue heure de cette soirée, qui tournait à la nuit, obsédé par ces trois mots qui prenaient dans son esprit les proportions démesurées d'un *mane, thecel, pharès* et il fallut que les bruits du soir,

le tic-tac de l'horloge, le frémissement de la vitre au passage d'une voiture, le tourbillonnement d'une poignée de feuilles mortes dans la cour de la maison, le gémissement d'une planche de sa bibliothèque sous le fardeau des livres, il fallut tous ces bruits intensifiés par la solennité lugubre de la nuit pour le tirer de sa méditation et le contraindre au repos.

*(La suite au prochain numéro.)*

POL DEMADE.



## CENACOLO



Sous la voûte basse d'une salle défigurée, ce tableau s'aperçoit, incomparable à toute description... Les hommes et le temps injurieux conspirèrent la ruine de l'idéale; de cruelles éraflures et des lézardes la déshonorent et, repoussée par l'humidité souterraine, sacouleur ternit et s'écaille.

Mais, sans doute, l'enthousiasme du subtil et magnifique artiste se traduisit tout entier en cette vision, issue d'un rêve inspiré, que son pinceau fervent transposa sur la paroi vide du claustral réfectoire : Miraculeuse fresque dont les personnages semblent descendus de la réalité immortelle, sortis, un à un, des limbes d'une conception sur-humaine; surprenantes figures, apparues peu à peu sous la main frémissante du peintre, qu'elles exaltaient de crainte et de ravissement...

L'ancienneté des âges, le prestige du génie concertent ici avec l'indicible grandeur du mystère ressuscité pour bouleverser le spectateur et rendre à l'œuvre de Léonard l'extraordinaire vie rayonnante qu'il y avait mise :

La parole vibre encore qui consent le parjure et l'absout. — Transfiguré aux yeux enfin clairvoyants de ses compagnons, le Maître se dévoile, soudain, surnaturel d'abnégation et de mansuétude... Le Fils de David, vraiment, vient de se révéler à ses disciples interdits, à Judas épouvanté, au milieu de l'insupportable éclat de son abnégation, dans la terrible douceur fulgurante de sa clémence.

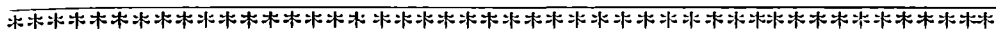
L'Aîné spirituel, éloquent et pur, le Juste qui, d'un mot, d'un signe, captiva leurs volontés et, depuis, conduisit leurs pas à sa suite, par les chemins de fleurs et de soleil de la Judée, sur la rive brumeuse des lacs, entre les sentiers, la dormante paix des campagnes et l'étonnement des villes, — le tendre guide familial, plein de simples discours enflammés et de paraboles, a dépouillé sa faiblesse éphémère, découvert, tout à coup, la secrète majesté ineffable de sa miséricorde éternelle et de sa gloire...

Toutes les formes de l'émotion se réfléchissent dans l'attitude, sur les rudes visages populaires des convives, menaçants, éplorés ou plaintifs; homme sans mérite supérieur à leur amour et à leur obéissance et troublés de l'inconcevable prophétie, de l'apparition de Celui dont ils n'auront appris à connaître l'identité sublime que pour le perdre aussitôt et le trahir...

Le silence éperdu et le doute oppriment le cœur des apôtres, stupéfaits d'angoisse. Nimbée de Toute-Puissance douloureuse et de résignation, auréolée d'épines et de lueurs, humble et divine, l'ardente et suave tête du Sauveur se penche, lourde d'humanité consentie... Car l'émoi dont il attrista la veillée pascale se propage, sature l'atmosphère de contagieux effroi et d'alarme, revient vers lui, inquiète son âme lucide, l'accable de l'amertume anticipée de son sacrifice méconnu...

ARNOLD GOFFIN.





# LES DIX JOURS DU JUIF-ERRANT

—  
 AU MAÎTRE DONT JE SUIS DISCIPLE.

—  
 PROLOGUE

—  
 JÊHVAH PARLE

*Et intonuit de Cælo Dominus.*

*(Ps. XVII, 15.)*

« Ils ont maudit la Main qui pansait leurs ulcères :  
 Que nul ne les soulage, et qu'ils aillent, lépreux.  
 Ils ont tué le Fils après les Émissaires :  
 Qu'ils errent sans pasteur; Mensonge et Nuit sur eux.

Du Temple de Mon Verbe et de Notre Alliance,  
 Sion a dévasté l'Édifice et l'Autel.  
 Vah! Mauvaise, au Mauvais le Seigneur la fiance.  
 Vah! L'Hymen infernal fait son mal immortel.

J'ai déchiré ton voile antique, ô Prophétie,  
 Et je me suis levé de l'Ombre où Je dormais :  
 Et Je rebâtirai Mon Temple. Et Toi, Messie,  
 Dans trois jours, Tu vivras pour régner à jamais.

Pour Israël, traqué par l'Archange sévère,  
 Il s'en ira, vendu, raillé, saignant, honni,  
 Et, des siècles durant, gravira le Calvaire,  
 Ululant aux cieus sourds d'amers sabakthani.

Et Tu le jugeras, pesant ses destinées,  
 Son crime, et l'oraison des Saints criant vers Nous;  
 Et Nous le montrerons aux Races condamnées,  
 Et les Élus, par lui, béniront à genoux. »

## I

## LE ROYAUME TOMBE

RUINE DE JÉRUSALEM.

Oportet primum hæc fieri, sed nondum  
statim finis. (Luc, XXI, 9.)  
MALKUTH. (Sephiroth.)

Les jours sont consommés. De la cité maudite,  
Les béliers ont meurtri les remparts, et là-haut,  
Dans le Temple cerné, la cohue, interdite,  
Se lamente aux buccins sonnans l'ultime assaut.

Des rougeurs d'incendie, ainsi qu'une buée,  
Aurément d'horreur les toits d'or du Saint Lieu.  
On a vu des Esprits guerriers, dans la Nuée,  
Brandir contre Sion les Étendards de Dieu.

Du Naôs profané, la ténébreuse abside  
A répété l'adieu grondant d'Adonâi,  
Et par la Mer d'airain, sous un fer fratricide,  
Au lieu d'un sang d'hostie, un sang juif a jailli.

Jérusalem, demain, la cohorte ennemie  
Des cavaliers payens aura souillé ton seuil,  
Et tes murs abolis n'auront plus Jérémie  
Pour sangloter l'espoir lointain parmi leur deuil.

Vois-tu l'Errant fatal venir? Sion, c'est l'Heure :  
L'Heure des vains combats ; l'Heure des vaines morts.  
L'Oracle s'accomplit ; rends tes armes, et pleure :  
Pleure tes désespoirs — et pleure tes remords.

## II

## LA VICTOIRE VAINC LES VAINQUEURS

CHUTE DE ROME.

Ultionem capiam, et non resistet mihi  
homo. (Isa, XLVII, 3.)  
JESON. (Sephiroth.)

Ton règne est dissipé, Reine prostituée :  
Et l'Histoire se rit de tes Fastes menteurs  
Depuis que violant ta Majesté tuée,  
Un infime usurpa ta gloire et tes licteurs...

Ohé! les fiers aïeux! Ohé! les Fils d'Anchise!  
Oyez-vous la clameur des bâtards, des châtrés :  
« Io! Salut! Triomphe!... » au Nain qu'on divinise!  
Ohé! les grands Consuls et les Césars sacrés!

Et ta présomption, sans trembler qu'il défaille,  
O Rome, ose imposer à sa débilité,  
Tels d'augustes manteaux mal rognés à sa taille,  
Les grands noms de l'Empire et de la Royauté!...

Ah! succomber, épique, et belle, en des désastres  
Que les Siècles, vaincus, redisent à jamais :  
Jugulée, et lançant des appels jusqu'aux astres ;  
— Comme ces Nations, jadis, que tu saignais!...

Tu déchois : triviale ; et le Monde s'étonne.  
Mais le sang des Martyrs immolés par ta Loi  
T'abrégera le temps de la chute bouffonne :  
Des jours viendront, cruels, mais plus dignes de toi.

## III

## LES BASES CHANCELLENT

TERREURS DE L'AN MILLE.

Trepidaverunt timore ubi non erat  
timor. (Ps. XIII, 5.)

HOB. (Sephiroth.)

Mille ans de lourd travail avaient lassé les mondes.  
Soudain, la Chrétienté, tressillante, revit  
L'antique Pèlerin des Cités moribondes,  
Et l'âpre obsession des peurs folles sévit.

Les saints Versets, trahis par des fois tâtonnantes,  
Avaient exacerbé l'esprit du siècle, obscur;  
Et, pour l'éclat prédit des Foudres moissonnantes,  
Seigle, ivraie ou froment, le champ se pensait mûr.

Moines, seigneurs, manants et serfs, en longues files,  
Tels des morts ressurgis de leurs cercueils étroits,  
Hagards et dépouillés, loin des bourgs et des villes,  
Hurlants de terreur vague, allaient, suivant les croix.

Et las de repousser des invasions d'hommes,  
Et se sentant crouler sous le souffle de Dieu,  
Ils s'effraient de voir les nouvelles Sodomes,  
Demain, selon l'Oracle, en proie au dernier feu.

Et le monde, écrasé sous un faix de colère,  
Par la tragique horreur de ces sinistres soirs,  
Frisonnait aux sanglots du psaume populaire  
Criant miséricorde au Dieu des ostensoirs.

---

## IV

## L'ÉTERNITÉ SE VOILÉ

TIMOUR-LENG : LE FLÉAU ASIATIQUE.

*Edificant sibi solitudines. (Job, III, 14.)*  
NITZAH. (Sephiroth.)

L'Age est prescrit des Huns, des Goths et des Vandales ;  
Mais au seuil des Sultans, l'Homme, inspiré d'en Haut,  
Terrible, a secoué sa cape et ses sandales,  
Et l'Asie a pleuré, pressentant son fléau.

Le Chef manchot, fils de Gengis le sanguinaire,  
S'est levé dans le steppe. Et les Rois ont frémi :  
Car par un vol d'Empire inaugurant son ère,  
Il rêve d'enchaîner l'Occident rendormi.

Et le voici : plus noir que les monstres bibliques,  
Courant, parmi sa horde, aux rouges lendemains  
Qui le verront bâtir, sur les places publiques  
D'immanes monuments faits de tronçons humains.

Delhi comme Bagdad, le Kachgar et la Perse :  
Tout l'Orient, tiendra sous sa griffe de fer ;  
Tels ces feuillages morts qu'un vent au loin disperse,  
Ses ennemis fuiront son approche d'enfer.

Longtemps : même défunt, il sera la torture  
De la part d'Univers échue à son orgueil ;  
Et pour solenniser sa vaine sépulture,  
Le sang de ses émirs brunira son cercueil.

---



## V

## LA BEAUTÉ EST VIOLÉE

MAHOMET II A SAINTE-SOPHIE.

Polluerunt eam in viis suis. (Ezéch.  
XXXVI, 17.)

TIPHERETH. (Sephiroth.)

L'Errant sombre, semeur de tardives alarmes,  
 Apparu dans la nuit au peuple consterné,  
 S'en est allé, pleurant d'inefficaces larmes  
 Sur cet autre Samar que son schisme a damné.

Les Destins ont frappé ta superbe, ô Byzance :  
 L'inexorable arrêt d'en Haut s'est accompli,  
 Et voici l'Heure où Dieu, désarmant ta Puissance,  
 Livre à l'Islam vainqueur ton Empire aboli.

La fureur sarracène, au lieu des croix fauchées,  
 — Symbole du désastre, — a dressé le Croissant,  
 Et souillant le Parvis de rouges chevauchées,  
 Impose aux murs sacrés des stigmates de sang.

Et la Voûte, où planait encor la paix antique,  
 Comme un parfum resté des chants purs d'autrefois,  
 S'émeut au rude accent d'un verset fanatique  
 Farouchement scandé par de hurlantes voix.

Et ces voix de blasphème et ces cris de carnage  
 Ont traversé l'Histoire; et leur sourde clameur  
 Annonce encor la fin lamentable d'un Age  
 Aux égarements fous du nôtre, qui se meurt.

---

## VI

## LA JUSTICE S'ARME

CONQUÊTE DU MEXIQUE.

Sanctificetur Nomen Tuum!  
 Matth. VI, 9.  
 СВЯТАЯ. (Sephiroth.)

Jusqu'aux bords fabuleux de ces Terres nouvelles  
 Qu'affirmait le Génie au Vieux Monde indécis,  
 L'Ancêtre, devantant l'essor des caravelles,  
 A porté l'âpre émoi de ses lointains récits.

Et les devins ont dit à la foule en alarmes :

- « Nous avons vu le sol rougi, les toits en feu ;
- » Des chants de paix, mués en des tumultes d'armes,
- » Ont dit un hymne impie au nom d'un nouveau Dieu.
  
- » En vain, pour détourner la menace inconnue,
- » La victime vouée au rite obsécateur,
- » Implorant le Soleil, conjurera la Brise :
- » Voici les Blancs intrus et leur signe imposteur... »

— Ils vinrent : Messagers d'Amour et de Lumière!  
 Et palliant de foi l'œuvre exécration, ils ont  
 Trempé le champ de meurtre et brûlé la chaumière,  
 Spolié le palais et bâti la prison...

Poursuis : la Croix triomphe et l'idolâtre expire ;  
 Chrétienne Espagne ! Exulte au vol de ces condors...  
 L'Astre plus ne s'éteint sur ton immense Empire ;  
 Mais l'Esprit t'a maudite en tes Conquistadors.

## LA MISÉRICORDE SE LASSE

RETRAITE DE RUSSIE.

Surget gens contra gentem. (Luc, XXI, 10.)  
CHESB. Sefhiroth.

L'Occident, sectateur d'incertaines sciences,  
Et pour jamais sceptique aux célestes leçons,  
N'avait fait au crieur des proches Déchéances  
Qu'un incrédule accueil de rire et de chansons.

Or, du Géant, vaincu par sa folle équipée,  
La retraite, parmi l'hiver, s'éternisait :  
Et poigné par le Drame et hanté d'Épopée,  
Contemplant l'infini du Désastre, il pensait :

Un plan noir, concerté par les Destins, hostiles,  
S'accusait aux exploits des Éléments ligués :  
On avait l'Incendie émancipant des villes,  
Et le Dégel ouvrant d'impraticables gués.

Puis, quand on s'égarait, grelottants, par les neiges,  
Au jour faux de la plaine ou dans la nuit des bois,  
On avait l'ennemi caché, dont les manèges  
Harcelaient sans repos la colonne aux abois...

Mais *Lui*, dans son traîneau, sourd aux cris des détresses,  
Hallucinant d'espoir son indomptable orgueil,  
Convoitait l'Univers pour ses Aigles maitresses  
Quand imminaient déjà la Revanche, et le Deuil.

---

## VIII

## L'INTELLIGENCE FULMINE

FIN D'EUROPE.

Cecidit, cecidit Babylon magna...  
(Apoç. XVIII, 2.)

BINAH. (Sephiroth.)

Et le siècle a passé, gangrenant l'exutoire  
Du pus occidental. — Des Latins disparus,  
Rien n'est plus, qu'une page et qu'un nom dans l'Histoire :  
Nul de leurs dieux mortels ne les a secourus.

Le fer germain d'abord a taraudé la plaie :  
Mais les subtils venins du séculaire abcès  
Ont bravé l'Art, tardif : et l'Europe aveulée  
Agonise et se meurt, toute, du mal français.

Et ni l'ardent cautère infligé par l'Asie,  
Ni l'amput des tumeurs : Londres, Berlin, Paris :  
— Rien! — ne servira plus qu'à l'infâme autopsie  
Du vice encor grouillant en ses membres pourris...

Ensevelis-la, vive, en son stupre et sa boue,  
Tartare fossoyeur, Espoir des Temps derniers :  
Garde qu'au labeur vil ton vouloir ne s'ébroue ;  
Hâte-toi ! L'air s'infecte à l'odeur des charniers.

Triomphe énormément, et fête la Justice :  
Babylone, maudite, a croulé sous ta main ;  
Mais tremble : ta victoire est à peine armistice :  
Comme elle chut, hier, tu tomberas, demain.

## IX

## LA SAGESSE OPÈRE

SIGNES PRÉCURSEURS.

*Arescentibus hominibus præ timore.*  
 (Luc. XXI, 26.)

CHOKMAH. (Sephiroth.)

Or, dans le Ciel, noyé d'effroyables silences,  
 Le dernier sceau du Livre avait été rompu ;  
 Et l'Ange de l'Abîme avait brisé ses lances,  
 Et le Dragon dormait, immensément repu.

Et tandis que marchait l'Homme des jours antiques,  
 Signe vif, centuplant autour de soi l'effroi,  
 Parut la Vision des versets prophétiques,  
 Rutilante de feu, sur le firmament froid :

Une femme, d'un grand soleil auréolée ;  
 Sous les pieds le croissant et douze astres au front ;  
 Pâtissant la grosseesse heureuse, et désolée,  
 Du grand Dernier-Conçu que les siècles verront.

Michel et sa cohorte ont traversé la nue,  
 Et, sauvant du Dragon l'Enfant prédestiné,  
 Ont d'un chant triomphal acclamé sa venue ;  
 Puis, capturant le Monstre, ils l'ont réenchaîné...

Alors, les sept Fléaux, comme un flût de sanie,  
 Ont submergé la Terre. Et vint l'affreux trépas.  
 « ... La Mort ! » criait l'Errant, traînant son agonie :  
 — Mais les Fléaux vengeurs ne le touchèrent pas.

## X

## LA COURONNE RESPLENDIT

LE JUGEMENT.

Tempus non erit amplius. (Apoç. X, 6.)  
KETHER. (Sephiroth.)

« La mort ! » criait l'Errant. — Vers les espaces vides,  
Son cri, que nul écho ne répercutait plus,  
Montait dans l'insondé des ténèbres livides  
Où l'Univers stagnait comme un vaste Palus.

Des cadavres gisants et d'informes décombres  
Lugubrement épars sous les astres éteints,  
Profilait seuls partout leurs affolantes ombres  
Que plus ne transformait l'espoir des clairs matins.

Et l'Errant, trébuchant sur ces débris d'un Monde,  
Reclamait ses appels toujours inexaucés,  
Et toujours, poursuivant sa marche vagabonde,  
Semait d'affres vivants les chemins trépassés.

Et des mois, et des ans, et des siècles peut-être,  
Exaspérant sa peine, avaient flué sur lui,  
Quand au fond du ciel noir parut la croix du Maître,  
Rayonnante de gloire en l'Éther ébloui.

Soudain, l'immense accent des tubas angéliques,  
Rompant l'obscur silence a rugé son signal,  
Et les Morts ont ouï ces Voix hyperboliques :  
« Debout ! comparez au divin Tribunal ! »

---

## ÉPILOGUE

—

## JÉHVAH PARLE

Reliquiæ salvæ fiēt. (Rom. IX, 27.)

« Il faut illuminer ces nuits impénétrables.  
 Dépouillons le Mystère : enseignons l'Inconnu ;  
 Car tous les impuissants et tous les misérables  
 Ont invoqué ce Jour, et ce Jour est venu.

L'Esprit règne : le Mal n'est point : et Tout commence.  
 Et la Création chante à l'Immensité  
 Le cantique éternel de Gloire et de Clémence,  
 De Grandeur et de Paix, d'Amour et de Beauté.

Il n'est plus d'aveuglés ; il n'est plus de lucides.  
 La Vérité sereine éclaire tous les yeux.  
 La Chair a résigné ses droits liberticides,  
 Et l'Homme a pris son rang dans les Vertus des Cieux.

Et toi, l'Errant douteur qui portais le vieux Livre,  
 Arrête enfin tes pas et bénis Nos Desseins :  
 L'Arcane est dévoilé : l'Absolu te délivre :  
 Aime, adore et comprends ; Voici le Saint des Saints...

Ceux que Tu m'as donnés, Je les ai gardés, Père :  
 Un seul d'eux s'est perdu, comme il fut opportun.  
 Pardonne à qui T'implore ; accorde à qui T'espère ;  
 Et qu'ils soient un dans Nous comme Nous sommes Un. »

ÉDOUARD BERNAERT.

*Londres, septembre 1896.*

---

## UNE EXCURSION A POMPÉI

NOTES DE VOYAGE (*Suite*)

---

**I**L existe, au petit musée de Pompéi et dans les remarquables collections de Naples, des objets usuels qui prouvent l'excessive civilisation pompéienne. Les habitants de cette ville connaissaient les serrures à secret et les clefs les plus compliquées. Leurs coffres-forts ressemblent étonnamment aux nôtres.

Leurs lits, baignoires, flambeaux, fourneaux étaient à la fois jolis et pratiques. Nos chirurgiens se servent d'instruments analogues à ceux qu'on a trouvés chez leurs confrères pompéiens et nos cuisiniers pourraient préparer leurs pâtés dans ces moules antiques représentant des lièvres, des perdrix, des cochons de lait que j'ai vus au musée. Au théâtre, le spectateur recevait une contremarque et une place numérotée lui était réservée. « Rien n'est nouveau sous le soleil », selon la remarque de notre cicerone !

L'évocation du passé est tellement précise, au milieu de ces ruines, le recul de dix-neuf siècles si exact, qu'on se rend très aisément compte de ce que devaient être ces lieux publics, ces temples, ces portiques remplis d'une foule affairée ou de flâneurs aux aguets.

La basilique actuelle servait de *tribunal* ; elle touche au *Forum* qui concentrait, chez les Romains, comme en un seul point, toute la vie publique. Une prison souterraine occupe l'espace situé sous le prétoire.

L'aspect du *Forum* est grandiose. Il mesure 157 mètres de long. Il était orné de vingt-deux piédestaux supportant des statues ; plusieurs sont demeurés intacts. La vue que l'on a de ce point est splendide. Le Vésuve apparaît de là calme et tranquille, malgré la fumée noire qui l'empanaché depuis plusieurs jours.

Un peu plus loin se trouve le temple d'Apollon où était la délicieuse Diane qu'on admire à Naples. Parmi tant de glorieux débris, édifice d'Éumachie, temple de Mercure, de Jupiter, de la Fortune, d'Auguste, je m'arrête un instant au temple d'Isis aux admirables et délicats bas-reliefs. La vie s'y laisse deviner de toutes parts. Voilà les chambres des prêtres ; on a retrouvé sur le foyer les restes de leur repas ; des cadavres découverts à l'endroit même prouvent qu'ils sont morts à leur poste ; la fontaine aux ablutions existe, ainsi que les escaliers descendant aux puits ; la fosse où l'on jetait les restes des sacrifices est tout à côté.

L'organisation des *Thermes* mérite notre attention. Les Romains affectionnaient



les bains, ils y passaient de longues heures en exercices de corps, en causeries. Ils nous ont distancés en ce point. Leurs établissements s'adressaient à toutes les classes de la société et leur organisation était un modèle et la perfection du genre. On a découvert plusieurs Thermes à Pompéi; tous étaient publics; ils possédaient des salles pour les personnes riches, d'autres pour les femmes, d'autres encore pour le populaire, et ce n'était pas la partie la moins belle. Ces Thermes sont décorés comme des palais : c'est une profusion de fresques les plus jolies, de stucs les plus délicats; ceux qui ornent la frise et la voûte des bains de la *Septième Région* (1) sont superbes. Les Romains connaissaient nos bains turcs : on passait du vestiaire au bassin d'eau froide entouré d'une margelle de marbre, une onde limpide d'eau courante le traversait; — de là, on se rendait au bain tiède où l'on pouvait s'asseoir autour d'un magnifique brasero en bronze; — on arrivait enfin à l'étuve dont l'eau était brûlante et où une vasque d'eau glaciale permettait de se rafraîchir la tête et les mains afin d'éviter les congestions. D'autres bains se prenaient dans de magnifiques salles dont les pavés et les murs étaient doubles à l'effet de laisser circuler la vapeur d'eau chaude. La salle de massage est garnie de niches dans lesquelles chacun déposait ses vêtements, et trouvait une urne de graisses parfumées.

Les bains de femmes sont établis sur le même plan. Elles pouvaient occuper de petites chambres séparées où elles trouvaient des baignoires de marbre ou de bronze du genre aux nôtres, mais infiniment plus artistiques.

Après les bains, nous visitons les *théâtres*. On en connaît trois. L'un, très grand, n'était couvert que par des toiles; on voit les poudres qui servaient à les tendre. Aux galeries supérieures se plaçaient les femmes; les marches de l'escalier qui conduit en cet endroit sont usées à l'excès et permettent de constater l'ardeur que les dames de Pompéi mettaient à suivre les représentations théâtrales. Un théâtre couvert qu'on nous montre ensuite ne diffère du précédent que par ses dimensions. Au lieu de 5,000 spectateurs, celui-ci pouvait en contenir 1,500, au plus.

L'amphithéâtre, isolé des ruines, est sur le plan de toutes les arènes : 12,000 personnes s'y plaçaient à l'aise.

Les *magasins* sont curieux à visiter. Un *boulangier* avait préparé sa livraison de pains, on en a retrouvé près de 100, dans un four pareil à ceux dont se servent nos mitrons. Dans la cour se voit tout l'attirail du métier et des moulins pour broyer le grain. Des meules de rechange attendent encore! Les *lavernes* — et il y en a beaucoup — ont un comptoir avec des bancs où la pratique pouvait s'installer. Il se rencontre également beaucoup de *marchands d'huiles* dont les jarres garnissent les caves. Une boutique présentait un grand intérêt, malheureusement toutes les

(1) La ville reconstituée est divisée en îlots et en régions pour en faciliter l'étude.

peintures ont été portées à Naples, c'était celle d'un *foulon*; les piliers supportent une galerie où séchaient des draps, tout semble attendre le retour des ouvriers. On a trouvé dans une autre boutique de menus objets qui ont permis d'y reconnaître une *pâtisserie*. Une tannerie montre sa cour intérieure fermée d'une grille (bien conservée) qui la préservait des voleurs. Quelques *auberges* et de rares *écuries* se rencontrent dans la ville; on croit que les Romains mettaient leurs chevaux hors des murs, il n'y a que le riche Pansa qui les avait logés à sa porte.

La *caserne des gladiateurs*, fort grande, touche au théâtre. Son immense cour est garnie de cellules. Il y en avait aux deux étages. On a retrouvé là, figés dans l'épouvante éternelle, soixante-six morts dont trois prisonniers enchaînés.

JEAN DE REYVA.

(La fin au numéro de décembre : Les Habitations particulières à Pompéi.)



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Triptyque**, par HONORÉ PONTIÈRE, un volume, Lemerre, Paris. Prix : fr. 3.50.

Nous avons publié, en juin dernier, quelques-uns des sonnets qui composent le présent volume. M. H. Pontière n'est donc pas un inconnu auprès de nos lecteurs.

Les trois volets du *Triptyque* s'intitulent : le Paquebot, le Village, l'Épopée du fer. *Durendal* ayant publié dix ou douze sonnets de la deuxième partie, le Village, nous laisserons au lecteur le soin de faire la critique du panneau central de l'œuvre. Aussi bien l'originalité de l'œuvre de M. Pontière — ingénieur et poète — ne réside pas là, mais plutôt dans *Paquebot* et surtout dans l'*Épopée du fer*.

J'ai lu, pour ma part, avec une curiosité très vive l'*Épopée du fer* et encore que je me sois buté à un vocabulaire technique quelque peu nombreux, je garde de cette lecture attentive une réelle impression de puissance et de grandeur. M. Pontière, grâce à son vers puissant, précis, sonore, âpre (quelquefois trop) a tenté l'idéalisation, difficile semblait-il, de l'ouvrier moderne... et il a réussi. De cette lecture il demeure vraiment cette vision de l'ouvrier du fer.

*Plus grand, par le travail gonflant ses chairs rougies,  
Et l'auguste beauté du geste et du regard,  
Que les pâles héros de nos mythologies !*

L'*Épopée du fer* fait songer à un Constantin Meunier qui dirait la seule beauté du travail au lieu d'en conter toutes les tristesses. C'est l'œuvre d'un bon ouvrier d'art.

**Poèmes catholiques**, par ÉDOUARD NED, un volume de 100 pages, Arlon, Goffinet, éditeur. Prix : 2 francs.

L'un de nous l'a dit ailleurs : « C'est une rare aubaine que de pouvoir saluer un poète catholique. Nous avons aujourd'hui cette joie. » *Durendal* fait sienne la parole de notre ami H. Carton de Wiart. Cette joie, nous la devons à Édouard Ned qui nous apparaît, dans le présent livre, en *aurore de talent*, et, même plus qu'en aurore, en matin déjà. Nos lecteurs ont lu, ici même, cette bluette *Cortège*. Tout le volume est ainsi fleuri, tel un jardin de printemps. *Le Samaritain*, *Le Passant*, *Madeleine*, *Vierges folles*, *Heure triste*, *Ceux de la Montagne*, et d'autres et d'autres, feront les délices du lettré catholique. Au-dessus de ces floraisons poétiques éclate et rayonne le beau soleil d'une inspiration chrétienne très haute, très pure, vivifiante. Nos meilleures félicitations et toutes nos sympathies au jeune poète et au revoir.

D.

\* \* \*

**La Réforme des Humanités** (1865-1896) par M. ALPH. PROOST, professeur à l'Université de Louvain.

La question des humanités a été abondamment discutée, en ces derniers temps, dans la presse belge. Il nous semble cependant utile d'y revenir encore, ne fût-ce que pour signaler aux esprits méditatifs le présent volume que *personne n'a attaqué de front ni essayé de réfuter*, vraisemblablement, parce qu'il était inattaquable et irréfutable. Nos lecteurs y trouveront une critique rationnelle de nos méthodes empiriques d'éducation — et le programme logique des réformes préconisées par l'auteur.

« La situation des humanités en Belgique, a dit certain pédagogue féru des vieux errements, et partant de tout ce qui repose sur cette base, est loin d'être brillante. » C'est également l'avis de M. Proost; mais au lieu de réclamer, comme le bon pédagogue, le piétinement sur place, le savant professeur de Louvain indique des réformes positives à réaliser de suite. Aussi, recommandons-nous vivement la lecture de ce volume à tous ceux qu'intéresse en notre pays la question des humanités et de l'éducation nationale.

\* \* \*

**La Sculpture et les Chefs-d'Œuvre de l'Orfèvrerie belges**, par M. le chevalier E. MARCHAL, Bruxelles, Hayez, in-4°, 800 pages.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace nécessaire, dire tout le bien que nous pensons de l'œuvre considérable du très érudit et très documenté académicien. On pense bien que ce n'est point en quelques lignes, ni même en quelques pages, que nous pourrions donner un aperçu de ce beau travail, qui est à la fois un catalogue et une histoire de notre art national; qui a réclaté de la part de son auteur

l'intelligence et la sagacité d'un bénédictin; qui est écrit, comme tous les livres d'art devraient l'être, avec mesure, impartialité et surtout une connaissance approfondie du sujet traité. Contentons-nous de féliciter très chaleureusement l'auteur dont l'œuvre se désigne ainsi, comme d'elle-même, à l'attention publique. D.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

J.-F. Raffaelli, le grand artiste, dans une *Lettre à mes amis d'Amérique sur l'Art dans une démocratie*, que publie la *Nouvelle Revue* (15 octobre 1896), émet les remarquables considérations qu'on va lire. Préalablement l'auteur fait cette déclaration :

« Nul plus que moi n'est admirateur passionné de l'art grec. Mais j'ai toujours jugé que, si nous devons garder à ses incomparables chefs-d'œuvre une vénération absolue, il convenait pour nous de nous garder de leur influence, car ils furent les fruits d'un idéal en désaccord complet avec tout notre idéal moderne, religieux, social et humain. »

« Voyons, que vient faire le *nu* ici d'une façon constante et comme seul sujet d'étude à une époque où un peu de nudité montrée en public vaut, à celui qui la montre, six bons mois de prison ?

» Nous avons le nu dans toutes nos académies comme unique sujet d'étude, parce que les Grecs, il y a deux mille ans, vivaient dans un pays chaud, à moitié nus, ont aimé le nu, et en s'en inspirant ont fait des merveilles...

» Partout existe cet enseignement unique du *nu*, cet enseignement grec, et cet enseignement grec est contraire à notre idéal...

» Il serait trop aisé vraiment de montrer en regard de la civilisation grecque, telle que la montrent sa religion, ses lois, son climat, ses mœurs, son langage, sa littérature, son art, sa vie enfin, notre civilisation moderne, la vôtre, plus moderne encore, et plus complètement humaine...

» Les Grecs ont été les inventeurs d'une des inégalités les plus funestes à notre race humaine, — ils ont été les inventeurs d'une des inégalités qui ont fait le plus de victimes parmi nous : ils ont été les inventeurs du *beau physique*...

» Lorsque l'idéal grec fut accepté par notre monde chrétien, ce fut une erreur profonde, car toute la doctrine du christianisme lui était contraire, commandait la mortification du corps, l'ascétisme plaçait le beau dans le cœur et dans l'âme, et ne

voyait dans le corps qu'une misérable enveloppe terrestre de cette âme, suprême idéal à cultiver...

» Cet idéal du beau physique ne vient pas seulement en désaccord avec votre foi religieuse, il vient en désaccord de votre foi civique.

» La beauté physique est une inégalité. Nous pouvons l'aimer par faiblesse et ressouvenir des idéals païens, mais elle n'est pas notre idéal. Notre idéal est plus que jamais primitif chrétien, c'est-à-dire que nous plaçons, plus que jamais, notre idéal dans l'*expression*, c'est-à-dire dans les beautés du cœur, de l'âme, de l'esprit. »

\* \* \*

FOND ET FORME. — La *Jeune Belgique*, qui s'insurge si violemment contre le *vers libre*, ne doit pas trouver mauvais que nous nous insurgions, à notre tour, contre la *morale libre*, dont ses poètes font depuis quelque temps un si scandaleux étalage (*Jeune Belgique*, numéros du 25 juillet, du 5 septembre, du 7 novembre). Le désordre de *fond*, que nous avons rencontré dans les idées de plusieurs des siens, nous paraît autrement redoutable, *même esthétiquement*, que le désordre de *forme*, appelé vers-librisme et signalé par la *Jeune Belgique*, à ses lecteurs, comme la pire des aberrations littéraires. On nous objectera vainement que le vers libre (forme) ressort de la critique littéraire — et que la morale libre (fond) ressort d'un autre tribunal. Nous n'admettons pas cette double juridiction pour une cause unique. Comme l'a très justement dit un de nos amis, M. De Wulf, la moralité est dans l'œuvre d'art une proportion intégrante, l'immoralité une disproportion antiesthétique.

Voilà pourquoi, artistes catholiques, nous signalons par exemple l'*Hermaphrodite*, de M. Gilkin, paru dans la *Jeune Belgique*, comme une mauvaise action littéraire.

\* \* \*

L'ABONDANCE des matières nous oblige à remettre à notre prochain numéro :

MAURICE GRIVEAU : *L'Esthétique de la Mer*.

H. CARTON DE WIART : *La Cité de la Folie*.

Nos lecteurs trouveront, dans notre numéro de décembre, la suite du roman de Poi Demade.

\* \* \*

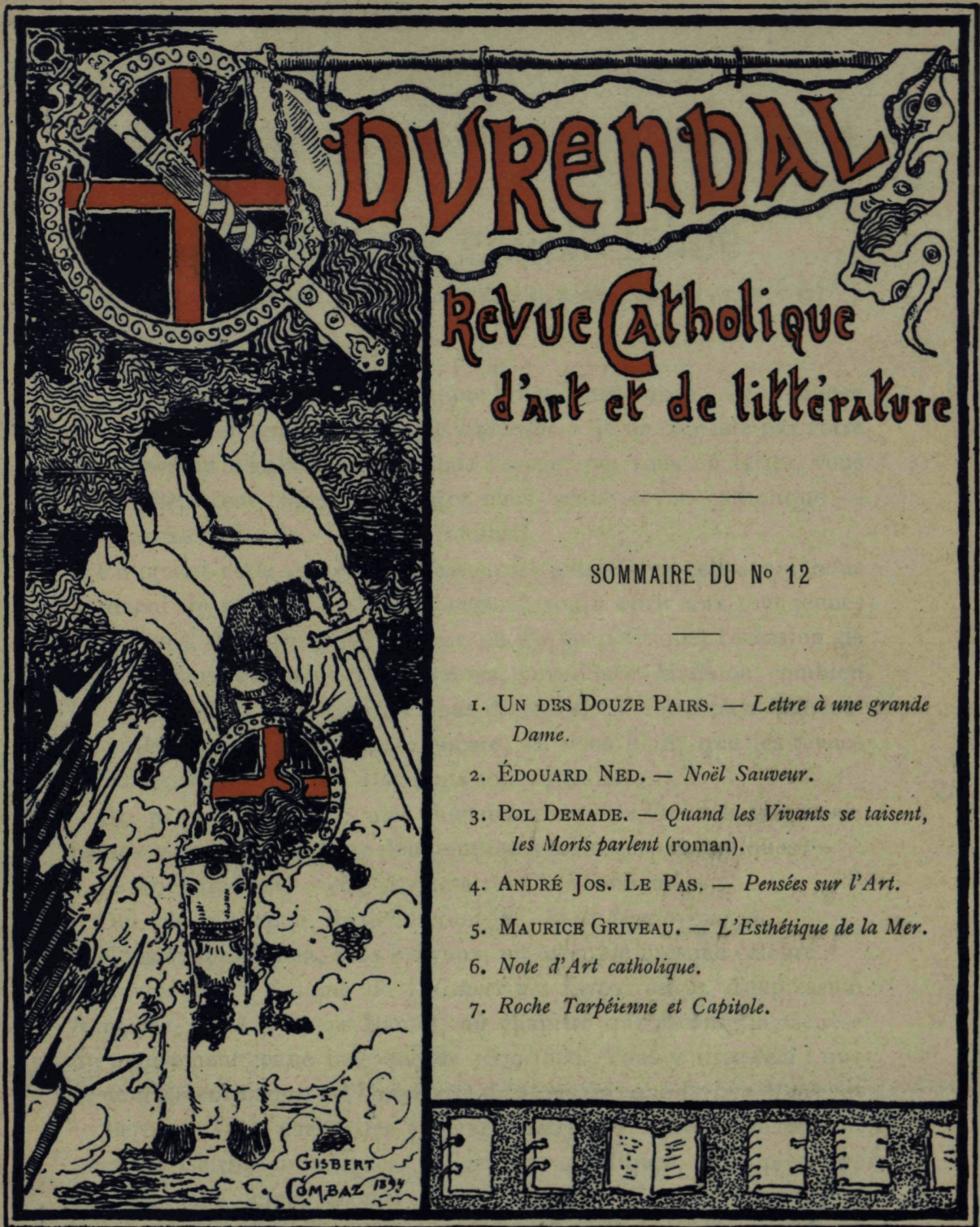
TOUT abonné à *Durendal* qui n'aura pas formellement dénoncé son abonnement d'ici au 15 décembre sera réputé engagé pour l'année 1897.

\* \* \*

NOUS recommandons à nos lecteurs une active propagande en faveur de notre revue. Que chacun de nos amis nous procure un nouvel abonné et nous pourrons, l'an prochain, *doubler le nombre de pages et l'importance de notre revue*.







# DU REN DAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 12

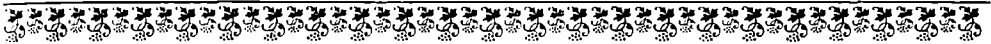
1. UN DES DOUZE PAIRS. — *Lettre à une grande Dame.*
2. ÉDOUARD NED. — *Noël Sauveur.*
3. POL DEMADE. — *Quand les Vivants se taisent, les Morts parlent (roman).*
4. ANDRÉ JOS. LE PAS. — *Pensées sur l'Art.*
5. MAURICE GRIVEAU. — *L'Esthétique de la Mer.*
6. *Note d'Art catholique.*
7. *Roche Tarpéienne et Capitole.*

GISBERT  
COMBAZ 1896

J. Fontenay  
ÉDITEUR  
BRUXELLES







## Lettre à une grande Dame

POUR LUI ACCUSER RÉCEPTION DE SON « DÉSABONNEMENT » (I)

MADAME,

JE reçois à l'instant votre laconique billet, ainsi conçu : « Je renonce à mon abonnement à la revue *Durendal*. » Je ne conteste pas votre *droit strict* au désabonnement, mais l'usage que vous en faites, vous particulièrement, Madame, contre nous, jeune revue catholique — nous avons trois ans — me paraît abusif.

En créant cette revue, sans ressources autres que celles qui nous viennent du public, nous avons surtout voulu offrir aux tout jeunes littérateurs de notre parti (comme on dit en politique) l'occasion de débiter dans les lettres. Vous ignorez, sans doute, Madame, combien les débuts dans la littérature sont difficiles, en notre pays particulièrement. Veuillez remarquer encore, s'il vous plaît, que les revues catholiques ouvertes aux débutants sont rarissimes.

Or, permettez-moi de vous demander ceci : « Où débiteront *nos* jeunes catholiques, s'ils ne débiteront dans *nos* revues catholiques? »

Je répondrai pour vous, Madame : « Chez l'ennemi. »

Oui, chez l'ennemi, ils débiteront là... *et ils demeureront là.*

Nous avons de cela, sous les yeux, un exemple presque célèbre.

Ouvrez le 1<sup>er</sup> volume de *l'Histoire des Lettres belges*, d'expression française, de M. Francis Nautet, au chapitre qui raconte la Genèse du mouvement jeune belge de 1879-1880. Vous y lirez ceci : que le mouvement naquit à l'Université de Louvain, que l'*Alma Mater* fut le berceau d'une partie des « Jeunes Belgique ». Malheureusement pour les Lettres catholiques, ces jeunes catholiques, dont plusieurs sont devenus depuis de nos grands écrivains, *faute de rencontrer un*

(1) La lecture de cette lettre n'est interdite à personne.

*appui à Louvain même*, débutèrent à Bruxelles chez l'ennemi... Ils y *demeurent*. Inutile de dire que si leurs talents littéraires se sont développés, leur catholicisme, au contraire, s'est irrémédiablement perdu et que nous en sommes réduits aujourd'hui à protester contre la licence de leurs écrits.

Méditez ce trait, Madame.

Une revue de débutants peut ne pas plaire à tout le monde, j'en conviens, — mais elle est **indispensable** et les catholiques, dont vous êtes, ont le devoir de la soutenir, fussent-ils ne pas la lire.

Je suis convaincu que vous blâmez de toute votre énergie de chrétienne la littérature malsaine. Parfait! Mais c'est trop peu. Pour être logique, il est nécessaire de désirer pratiquement une littérature salubre et d'aider cette littérature à se faire.

Veillez également retenir ceci, Madame, « *il est absolument impossible de mesurer le mal que fait l'oubli, et le bien qu'il empêche* ».

Voilà pourquoi votre désabonnement me peine. On vous dit charitable et comprenant les nécessités de ce temps... Je n'insiste pas.

Vous êtes fortunée. N'abandonnez donc pas la fortune à son ordinaire stérilité. Huysmans dit « l'argent incapable de se résoudre en un bien intelligent, et inapte même entre des mains charitables à atteindre un but qui soit élevé ». Ne me laissez pas expérimenter la justesse de cette épouvantable maxime.

Quoi qu'il en soit, Madame, veuillez trouver ici l'assurance de nos respectueux hommages.

UN DES DOUZE PAIRS.



## NOËL SAUVEUR

*Les Poètes s'en sont allés  
Parmi les sentiers esseulés  
Des grands bois mornes désolés,*

*Revêtus de la nuit profonde  
Ils s'en sont allés par le monde,  
Poètes doux à toison blonde,*

*A la recherche des chansons  
Qui dorment parmi les buissons  
Dépouillés de leurs frondaisons.*

*Car ils ont dit : les chansons creuses,  
Les phrases douces, amoureuses,  
Sont vaines, folles, ténébreuses.*

*Pour nourrir notre rêve altier,  
Il faut suivre un autre sentier,  
Connaître le Beau tout entier.*

*Et dans la nuit toute en grisaille  
La forêt soupire et tressaille  
Des cimes jusqu'à la broussaille.*

*Et voici doucement des voix,  
Des voix mortes dans le grand bois,  
Comme de flûte et de hautbois.*

*Et la forêt, grande surprise,  
A l'aspect d'une antique église  
Toute vieillotte et toute grise,*

*Tandis qu'au vaste ciel qui dort  
S'allume, éclairant le décor,  
Une grande veilleuse d'or.*

*Et la voix douce, la voix blanche,  
Religieusement s'épanche  
De chaque feuille et chaque branche :*

*Noël ! Noël ! gloire à Noël !  
Cloches, sonnez par tout le ciel  
La naissance d'Emmanuel.*

*Annoncé par saint Jean-Baptiste,  
Voici le petit enfant triste,  
Le doux enfant, le doux Artiste,*

*Le Poète pauvre et dolent  
Qui s'en ira seul, épelant  
Les gammes d'un supplice lent.*

*Et nous, petites feuilles mortes,  
Et nous, branches de toutes sortes,  
Et nous, les arbres aux voix fortes,*

*Et moi la neige, et moi le vent,  
Et nous, les oiseaux morts rêvant  
Aux jardins fleuris du Levant,*

*Nous chantons l'Artiste sublime  
Qui de la Beauté tient la cime  
En la céleste Jérusalem.*

*Or, parmi les sentiers rouillés,  
Les Poètes humiliés,  
Graves se sont agenouillés ;*

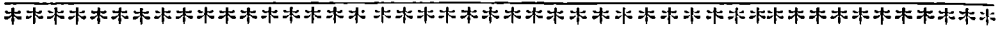
*Ils sentent sous leur peau qui crève  
Monter la sève et puis la sève  
Qui fera refleurir leur Rêve,*

*Tandis que la veilleuse d'or,  
D'un éclat plus brillant encor,  
S'illumine dans le décor.*

*Et vers les églises lointaines,  
Et vers les Christs et les patènes,  
Avec de douces cantilènes,*

*Les voilà qui sont repartis,  
Ayant leurs Rêves rebâtis,  
Les Poètes doux repentis.*

ÉDOUARD NED.



# QUAND LES VIVANTS SE TAISENT LES MORTS PARLENT

(Suite.)

—

## II

Madame Defondaffre!

Telle fut, le lendemain, à son réveil, la première pensée de Mauvers. Et, ce nom apparu subitement, au seuil de son esprit encore enténébré des obscures agitations de la nuit, mit, comme un peu de rassurante clarté, dans le trouble de ses idées, — au moment même où, tout autour de soi, devant la naissante lueur de l'aube, sortaient de l'imprécision de l'ombre les objets familiers.

Madame Defondaffre!

Il lui sembla que ce mot, d'effet pareil à la lointaine apparition du soleil à l'orée d'une forêt profonde, était la promesse et déjà l'annonce elle-même de la lumière. Cette impression ne dura qu'une seconde. Les plaines de son imagination, qu'un premier regard lui avait montrées larges, découvertes, baignées de clartés, se hérissèrent presque aussitôt de la plus formidable végétation cérébrale. Les fourrés broussailleux, les halliers impénétrables, les taillis puissamment enchevêtrés, les futaies hautes et ténébreuses se multiplient, se succèdent, s'étendent devant lui. Il heurte des souches, s'embarrasse de ronces, s'attriste de la ténèbre et finit par se trouver indécis, dérouté, inquiet, perdu dans l'inextricable forêt de sa pensée. La clarté fuyait l'esprit de Mauvers, comme le soleil de septembre, qu'il venait d'entrevoir, à peine, de la fenêtre de sa chambre, là-bas, au fond du ciel, fuyait devant la menaçante chevauchée des interminables bataillons de nuages gris.

Le docteur Mauvers sortit, ce matin, plus tôt que d'habitude et s'en fut vaquer à ses visites coutumières. Mais il ne sortit pas seul : quelqu'un, d'aussi tenace que son ombre, l'accompagnait.....

Avant de désigner ce mystérieux compagnon, il convient de présenter au lecteur, et selon les formes, le personnage essentiel de l'action qui va suivre, personnage en chair et en os et d'un intérêt hors de l'ordinaire, en un temps où l'originalité vraie ne court pas les rues.

La profession médicale, — dont l'accès est défendu par de nombreuses et très hautes barrières et qui requiert une initiation longue, difficile et précieuse, dont le dernier terme même n'est atteint que par de rares élus, — est peut-être, de toutes les

professions humaines, à une exception près, la mieux gardée contre l'envahissement du vulgaire. C'est à elle surtout qu'eût été applicable la fameuse apostrophe du poète : « *Odi profanum vulgus et arceo.* » La médecine, en son mystère, garde encore, malgré les sourires profanateurs de plusieurs générations de satiristes, quelque reste du respect qui entourait les sanctuaires des dieux antiques. De là, sans doute, l'inquiète curiosité qui s'attache de toutes parts aux choses médicales et à laquelle les romanciers de ces dernières années ont essayé de donner pâture. Ce n'a été malheureusement ou heureusement — les deux opinions sont défendables — qu'un essai. A part une satire (1) sanglante, mais encore une satire, les romanciers modernes, pourtant si férus de réalisme, si fanatiques de documentation, se sont montrés d'une superficialité désolante.

Un soir qu'on avait traité ce sujet chez Mauvers, sur la citation de ce mot magnifique de d'Aureville, le romancier favori de la maison : « Les plus beaux romans de la vie sont des réalités qu'on a touchées du coude ou même du pied, en passant. »

— Assurément, — avait répondu Boisjol, ce jour-là plus grave que d'habitude, — et tenez, avait-il ajouté tout aussitôt, agitant de la main le carnet où il annotait ses visites, il y a ici le germe de dix romans.

— Seulement ce sont des germes qui ne germeront pas, s'était écrié Monrat en souriant malicieusement.

— On ramasse rarement ce qu'on touche du pied, avait riposté Boisjol.

De cette corporation médicale si intéressante dans les multiples manifestations de son activité, Mauvers était un type des plus curieux, j'allais dire des plus rares.

Mauvers était un médecin comme il s'en rencontre peu aujourd'hui. Son entrée dans la carrière médicale, il la devait non aux nécessités matérielles, mais à son désir de connaître, à des inclinations d'esprit. Cette profession ne devait pas être, pour lui, le métier auquel on use sa vie, en lui demandant son pain quotidien trempé de sueur et quelquefois de larmes. La lutte pour la vie, cette transposition moderne des antiques battues de l'homme quaternaire, à supposer qu'il l'eût entrevue de temps en temps, n'avait requis de son courage que des vellétés de bataille. La chasse à la clientèle, en laquelle nombre de ses confrères déploient des finesses d'Iroquois ou des férocités d'Apaches, lui était demeurée étrangère. Être médecin était pour Mauvers une façon d'être utile, sans plus. La profession occupait sa vie sans l'accaparer, ni l'encombrer. Il n'était pas riche pourtant, et son aisance n'atteignait pas à la médiocrité dorée dont parle le poète-philosophe. Mais c'était

---

(1) *Les Morticoles* de Léon Daudet.

un homme sans ambition et surtout sans grands besoins. Il se rattrapait d'ailleurs d'un autre côté, en sage.

Le passant qui s'en allait là, par la rue, joyeux de l'intérieure joie de respirer l'air vivant du matin, et que rien ne désignait aux regards, cachait, sous le banal dehors du bourgeois moderne, un grand seigneur ayant terres et biens au soleil, dans les Colchide de la pensée et du rêve.

C'était le docteur Mauvers, qui avait fait à certain fat, de douteuse noblesse, lequel s'était permis de l'interroger sur ses villégiatures, cette réponse fastueuse d'impertinence :

— Moi, baron, je passe la belle saison dans mes campagnes d'Imaginaire, et le reste de l'année j'habite mes châteaux en Espagne... où il y a toujours un pavillon à votre service!

Mauvers avait actuellement quarante ans. Il était, selon le mot latin, en pleine mer de la vie, *in altum*. Sans être de ceux dont les femmes disent avec un sourire : « c'est un beau garçon », c'était un homme bien bâti, de physionomie point déplaisante, d'allure fière quand il se sentait sous le regard, mais pour l'ordinaire s'abandonnant volontiers à un certain laisser-aller. Étudié de plus près, le docteur présentait à l'examen du psychologue, un visage d'un intérêt tout spécial. Il offrait à l'examineur attentif un remarquable exemple de ce fait complexe que j'appellerai, faute de mot technique : *le masque*, et que les Romains symbolisèrent peut-être dans l'image de leur *Janus-Bifrons*. Deux appréciations aux antipodes l'une de l'autre, — et vraies toutes deux par extraordinaire — partageaient en deux camps ceux qui approchaient Mauvers; les uns disaient : « Quelle âme, quelle flamme »; les autres : « Quelle glace, quelle froideur ». Cette divergence tenait au plus ou moins d'intimité des appréciateurs avec le médecin. Le vrai Mauvers, le Mauvers sincère, épanoui, tranquille, libre, vrai, méritait l'apostrophe sympathique : « Quelle flamme! » Mais, qu'une circonstance restrictive, fût-elle la plus insignifiante, vînt à gêner, contrarier, restreindre l'expansion de sa pensée ou de son âme, subitement le visage de Mauvers se revêtait d'une sorte de masque. Un masque. Je ne trouve pas d'autre terme pour signifier la modification de cette physionomie qui, de mobile et d'expressive qu'elle était l'instant d'avant, se figeait tout-à-coup dans un mode déconcertant d'impassibilité. En ces instants, le vrai Mauvers semblait se dissimuler derrière un faux Mauvers, comme une figure humaine se cache derrière un masque. Cette faculté, je devrais dire cette facilité, le servait admirablement dans sa profession : elle lui permettait de recéler, derrière un sourire, la plus poignante inquiétude et de voiler d'espérance les situations les plus désespérées. C'était une gâterie dont il était reconnaissant à la Providence comme d'un rare bienfait. A ceux de ses amis qui lui reprochaient doucement cette

déconcertante impassibilité, il répondait : « Mon cher, il en est de cela comme du ridicule habit noir, si gênant dans l'intimité, mais qu'il est utile, sinon indispensable, de porter dans le monde. »

Mauvers avait mis ce matin son fameux masque en sortant de chez lui, machinalement, peut-être, mais il l'avait mis. Aussi qui l'eût croisé dans la rue grise, n'eût rien trouvé d'inaccoutumé en cet allant, d'aspect paisible, dont le cerveau était en réalité houleux de pensées.

Pas un de ses malades ne le trouva autre que de coutume et ne fut tenté de dire, même à part soi : Tiens, le docteur avait l'air tout préoccupé!

Depuis la veille, cependant, — sans qu'il sût même pourquoi, ni comment — le cas de M. Defondaffre avait accaparé despotiquement sa pensée. Cet homme « riche, probe, sans ennemis, sans passion », dont on lui avait annoncé l'incompréhensible disparition, le préoccupait comme l'aurait préoccupé la plus belle maladie du monde.

Le mot de Boisjol : « *Ce serait un beau cas* », l'avait obsédé. Oui, vraiment, c'était un beau cas. Mais cette vague étiquette ne satisfaisait pas sa curiosité. Disparaître, songeait-il, c'est un acte qui possède tout au plus la valeur d'un vulgaire symptôme. On disparaît, comme on a une hémorrhagie. Cela ne signifie rien, en soi. L'intéressant, l'essentiel, ce serait de connaître la maladie auquel répond le symptôme. Et son esprit s'acharnait au diagnostic de cette mystérieuse souffrance dont toutes les manifestations connues se réduisaient jusqu'à présent à ce seul phénomène : une disparition.

POL DEMADE.

*(La suite au prochain numéro.)*





## Pensées sur l'Art

La plus belle idée rendue par la plus belle forme, voilà le but élevé des aspirations du grand art.

Le grand art ne vise pas à produire des œuvres de grande dimension, mais à renfermer dans n'importe quel cadre, si petit soit il, le plus possible de cette grande chose qui s'appelle l'idéal.

Si haut qu'il monte dans son aspiration vers le Beau, l'art n'atteindra jamais qu'à des beautés.

La philosophie a pour but le Vrai, et l'art, le Beau, splendeur du Vrai. La philosophie donc mène à l'art, et l'art s'appuie sur la philosophie.

Le vrai et le bien étant identiques, l'art qui fait goûter le vrai ne peut que faire aimer le bien.

En revêtant des beautés de la forme le vrai et le bien, l'art remplit, sans contredit, une haute mission sociale.

L'art n'a pas en lui-même la source du beau. Il n'a que des beautés d'emprunt, reflets de la Beauté suprême.

Si les beautés de l'art sont des reflets de la Beauté suprême, il ne lui est pas permis d'en revêtir des laideurs morales.

Que fait l'art quand, méconnaissant sa mission moralisatrice, il revêt le laid moral des séductions de la forme? L'œuvre de perversion de l'ange déchu.

Lorsqu'une œuvre artistique, au lieu de porter en haut, tire par quelque point en bas, c'est qu'il y entre quelque alliage étranger à l'essence de l'art.

L'art, dans sa poursuite du beau est — s'il ne dévie — un acheminement naturel vers le Beau absolu, qui est divin.

ANDRÉ JOS. LE PAS.



---

# L'ESTHÉTIQUE DE LA MER

ÉTUDE D'ART (1)

---

MESDAMES, MESSIEURS,

UN jour de septembre des vacances dernières, j'étais assis sur un cabestan, au Tréport, occupé à prendre quelques croquis. Devant moi, le quai s'allongeait, avec sa file de bateaux amarrés, barques de pêche rebondies, à coque fruste et raboteuse, gréées très simplement de voiles carrées, brunes, goëlettes élégantes et sveltes, aux mâts penchés, fines voilières, paquebots à vapeur à la carène noire, goudronnée à neuf et luisante... Tout cela croisait ses amarres, fraternellement, enchevêtrait pour l'œil ses manœuvres courantes, faisait un joli réseau compliqué, une résille de soie sur la blondeur du ciel... Et, par-delà le phare, blanchi à la chaux, terminant la longue jetée, — elle s'étendait, la Mer, la « grande bleue », calme, aux lointains perdus, faisant sonner le galet sur le pourtour des plages.

Un groupe de marins, de bons « mathurins » aux yeux verts, du vert de l'Océan, aux vêtements sentant l'humidité, le sel, m'entouraient, me regardaient dessiner.

« C'est beau »... fis-je, un moment, pour rompre le silence. — Alors une femme, rude pêcheuse, au jupon rouge, aux traits prononcés, dépourvue, bien évidemment, de toute préoccupation esthétique, me répondit, de son accent normand — : « Oui, c'est beau, Monsieur, mais c'est triste!... »

« Pourquoi dites-vous cela? » — demandai-je, en psychologue toujours prêt aux enquêtes. — « *Cela se dit chez nous* », répondit-elle simplement...

---

(1) Du cours libre sur l'*Histoire esthétique de la Nature*, professé en Sorbonne par l'auteur, cette année.

« Cela se dit chez nous... » Je compris alors que la mer, où nous autres gens intellectuels, artificiels, allons chercher, avec un regain de vie et de santé, un *spectacle*, — est, aux yeux de ce peuple héroïque et simpliste, la *donneuse de pain* et la *mangeuse d'hommes*. La mer les fait vivre et les fait mourir, ces marins. Voilà pourquoi ils l'aiment — et la détestent à la fois. — *C'est beau, l'Océan, mais c'est triste!*

\* \* \*

Si, Messieurs, le point de vue des hommes de mer est trop utilitaire, et trop intéressé, vraiment, si celui des artistes ou des amateurs est, lui, trop « détaché », trop abstrait, tous deux réunis ne nous redonnent point le tableau complet de la Mer. Pour embrasser cette chose qu'on appelle l'*Océan* dans son intégralité, il faut la voir, successivement, sous l'angle du DILETTANTE, du SAVANT, de l'HOMME DU MÉTIER, de l'ARTISTE.

Qu'est-ce, en effet, que l'Océan, en dehors de nous autres hommes, de nos yeux, de notre esprit, de nos préoccupations poétiques ou commerciales? — Une vaste étendue d'eau salée, une nappe liquide immense, emplissant les creux de l'écorce terrestre, gonflée par les marées, pétrie par le vent, qui ronge les falaises, étale les galets ou le sable sur nos plages. — La Science la prend ainsi, la Mer, dans ses traits profonds, essentiels, dans sa genèse, son berceau; elle cherche à retrouver les lois naturelles, positives de sa forme, de son mouvement, de ses actions destructives, édifiatrices, vitales, hygiéniques.

Mais voici que l'homme intervient : l'Océan est pour lui un *obstacle* : il en fait un *moyen*. La « grande bleue », vierge et solitaire, se peuple de navires, de *voiles*. La Mer, abîme de mort, d'asphyxie, devient une route commode et rapide, qu'on préfère souvent à l'autre. La pêche, la navigation arment, nourrissent, groupent harmoniquement tout un peuple. Malheureusement, cet éternel et sanglant préjugé qu'est la GUERRE, arme les navires pour d'autres fins que les hautes, les nobles, les utiles, et l'Humanité trouvant, pour s'entre-détruire, la Terre trop étroite, souille encore de sang la Mer, belle et pure.

Il est vrai, comme tout mal, ici-bas, est, symétriquement, pondéré par un bien, l'Océan, théâtre de crime ou de désordre, est aussi théâtre de dévouement; et la guerre maudite (*matribus detestata*) a du moins cet avantage qu'elle exalte le dévouement, l'esprit de sacrifice. En tout cas, vous le constatez, la Mer n'est pas qu'un paysage; c'est *la toile de fond d'un drame*. C'est pourquoi nous devons l'étudier aussi sous cet aspect, car, sous cet aspect aussi, l'Océan rentre dans l'Esthétique.

En résumé, tel est le plan de cette étude. — Une première partie sera consacrée à l'aspect immédiat et décoratif de la Mer, aux traits, plastiques ou sonores, qui font son expression directe et sa beauté, — du moins sa beauté *physique*.

Dans un second chapitre, je vous ferai pénétrer un instant aux profondeurs de cette nappe, dont la surface nous éblouit; vous verrez ce que ce voile glauque et plissé cache de merveilles, — et d'horreurs; revêtu du scaphandre (en idée), j'arracherai, du tréfond des eaux, algues et coquillages, je vous donnerai quelque idée de l'exubérance de vie renfermée dans cette eau qui nous submerge et nous étouffe. — Ce sera la beauté *scientifique* de la Mer.

L'Océan une fois saisi dans son fond comme en sa surface, alors j'introduirai l'homme en son cadre. Au beau, ou au laid matériel et direct, viendra s'ajouter le beau, le laid technique d'abord, puis le laid, le beau moral. J'indiquerai le contraste esthétique entre l'ancienne *flotte*, démodée, mais si jolie dans ses voiles bouffantes, — et la flotte moderne en fer, à la fois sans grâce et... nuisible. J'aurai, par contre, le plaisir de vous rappeler les *belles* choses qui se sont accomplies sur la mer, d'opposer aux *naufrageurs* impies le sublime équipage d'un *bateau-sauveteur*.

Enfin, puisque l'homme n'est point satisfait du seul bonheur de contempler, et qu'il *compose* à son tour sur le thème de la Nature, — il me faudra vous dire quels *tableaux*, quels *symboles plastiques ou littéraires*, quels *poèmes* et quelles *musiques* a suggérés à l'homme cette nappe grise ou bleue, calme ou tourmentée, qu'est la *Mer*.

## I. — L'EXPRESSION « DÉCORATIVE » DE LA MER.

SA FORME, SON COLORIS, SON MOUVEMENT. — BEAUTÉ DE SURFACE.

*Partie descriptive.*

La façon dont on aborde un spectacle, une œuvre d'art, influe sur l'appréciation de ce spectacle, de cette œuvre. Il faut aux architectures des avenues, des « propylées »; le fameux « Lion de Thorwaldsen », à Lucerne, apparaît prodigieux, taillé en pleine roche, au détour d'une allée qui serpente. Les mélodies de Beethoven, les *leit-motive* de Wagner sont mis en relief, *en valeur*, par la trame symphonique antécédente... Ainsi la Mer fait-elle plus ou moins d'effet, et un effet différent, suivant qu'on l'atteint par telle ou telle route. — Les Parisiens qui vont, par exemple, à *Étretat*, suivent longtemps une jolie vallée normande, riche et calme; et vers son terminus, entre deux murs de falaises, ils *la* voient, la Mer, scintiller au soleil comme un miroir d'argent bombé, par-delà les toits gais des villas.

De la *plage*, elle trace sa ligne droite d'horizon, lointaine, mais serrée latéralement dans les montants d'un cadre : la falaise d'amont, la falaise d'aval, celle-ci percée d'une *arche* en beau portail d'église, que précède une *aiguille* très régulière, et qu'on croirait levée par une main d'artiste. — Vrai décor, *mais non mensonger*, comme ceux de nos théâtres, occupant les trois dimensions de l'espace, et construit consciencieusement en calcaire...

Un plaisir délicat, c'est d'apercevoir la Mer par surprise, de l'échancrure d'une falaise, de contempler sa face bleue dans un cadre de gazon vert, à travers les légers branchages croisés. — Un plaisir sublime, c'est de la découvrir des premiers gradins de montagnes, à mi-côte des Apennins, par exemple, où, surplombant, et comme suspendue en l'air, elle semble dominer les plus hautes cîmes, faire une « montagne d'eau ».

Enfin, si vous souhaitez des impressions rares, interrogez les aéronautes qui l'ont, non sans effroi, vu moutonner, entendu mugir sous leurs pieds, à quelques cents mètres de leur nacelle.

La *pleine mer* ! Ce cercle d'eau complet dont votre navire est le centre ; à vous, passager du vieux monde au nouveau, elle donne la sensation géométrique du *parfait*, et simultanément l'idée d'*infini*. Car cette circonférence impeccable qui vous cerne, à grande distance, c'est la limite de votre œil, — ou de votre regard, — qui la crée. Vous savez qu'au delà de ce périmètre, où fuit la rondeur du globe, il est encore de l'eau, des vagues, puis des vagues...

Voici donc deux bonheurs du spectacle marin : l'*échappée de vue*, le *panorama*. Le détail, et l'ensemble ; le plaisir d'*analyse*, et celui de *synthèse*.

A présent, oubliez le cadre, les entours de l'Océan : ne contemplez que l'Océan lui-même. Quelle sensation éprouvez-vous ? — La sensation superbe d'UNITÉ. Surtout si vous quittez une vieille ville aux rues tortueuses, aux escaliers de pierre déjetés, aux églises gothiques fouillées, variées d'un luxe de colonnettes, de pinacles, de dentelures... Alors, ce contraste d'une Eau simple, homogène et plane, étalée, d'un même trait, et d'un même coup de pinceau, dans l'espace, — vous saisit. La radieuse et sereine splendeur de l'*Unité* vous fascine, et vous oubliez, un moment, la prodigieuse *complexité* de ce spectacle.

Ce qui fait, Messieurs, que vous ne l'apercevez pas, cette complexité, c'est son accord : c'est une *complexité harmonique*. Les *points*, les *lignes*, les *plans*, les *contours* et les *effets perspectifs* qui créent la FORME pour vos yeux, se marient avec les *teintes* et les *tons*, les *nuances* du COLORIS, avec l'*allure*, l'*ampleur*, le *rythme* du MOUVEMENT dans les vagues, — et ces trois choses, la FORME, le COLORIS, le MOUVEMENT, sont si bien faites, ici, l'une pour l'autre, et si étroitement connexes, au dehors, que votre pensée les confond, en fait un seul tableau, plein d'unité.

Si nous les séparons, ces trois éléments de beauté, c'est pour mieux, justement, apprécier l'harmonieuse et juste proportion qui les unit ; c'est, du reste, *pour un instant*, et nous vous rendrons, aussitôt, la jouissance de l'Océan intégral.

La Mer a-t-elle une FORME à proprement parler ? — Non, sans

doute, à la manière d'un *cristal*, d'une *plante*, ou d'un *animal*, qui présente un tout bien limité, *individualisé*. Remarquez, en effet, qu'on peut dire aussi bien *la Mer*, au singulier, en personnifiant, — et *les mers*, au pluriel, en dispersant l'individu pour ainsi dire... Mais ce que nous appelons de ce mot, l'*individualité*, est un de ces faits qui comportent tous les degrés, et supposent une évolution. Un nuage, une bouffée de vapeur, est un *individu*, fugace, il est vrai, mais, physiquement, un individu. Le *Mont Cervin*, qui se détache en grand relief, sur le versant italien des Alpes, est un *individu-montagne*, encore qu'il soit enchaîné par son pied aux autres sommets du massif. La *Mer Noire*, enfermée qu'elle est de toutes parts, et strictement délimitée, possède une personnalité que consacre, d'ailleurs, son nom. Celle de la *Manche*, ou de la *Mer du Nord*, est moins accentuée; enfin l'*Océan Atlantique*, qui va se perdre à tous les coins du globe, et se fondre avec d'autres mers, qui creuse des golfes étendus, et communique, pour ainsi dire, avec la terre ferme, à chaque latitude, s'offre à nous, n'est-il pas vrai, comme une chose impersonnelle, indéterminée dans sa forme, INDÉFINIE.

Mais là où il n'y a pas de forme extérieure arrêtée, notre regard en crée une. La figure circulaire et mi-sphéroïdale de la « pleine mer » est une de celles que compose, avec un art géométrique admirable, notre appareil de vision, — ou, pour être plus précis, l'*influence de la courbure terrestre sur notre appareil de vision*. La même cause qui trace un grand cercle d'eau tout à l'entour de nous, courbe le *ciel* en coupole au-dessus de nos têtes. Aussi n'y a-t-il pas de spectacle plus harmonieux, d'une harmonie plus empreinte au moins d'*unité*, que la voûte noire et brillante d'étoiles, comme appuyée sur le cercle d'horizon par des pendentifs invisibles.

La forme des vagues, qui plissent et font onduler la nappe d'Océan, est un fait purement transitoire, toujours mourant, et toujours renaissant : à ce titre, il appartient plutôt au chapitre du *mouvement*. — Passons de suite à la COULEUR.

Je vous ai longuement tenus sur la *couleur*, en général. Aussi

n'aurai-je pas besoin de m'étendre beaucoup sur ses manifestations particulières. J'espère, cependant, que vous n'avez pas oublié les principes fondamentaux que j'exposai, sur le contraste et l'harmonie des teintes, et la valeur du *spectre*, ou de l'*iris*, comme étalon de mesure. Partis de l'arc-en-ciel, qui présente opportunément, dans la nature, déjà, la *gamme harmonique* des teintes, nous avons suivi, pour ainsi dire, sa *dispersion* dans l'espace aérien, fluide ou solide, et la répartition de ces teintes sur les différents objets, les différents êtres. Nous avons vu, successivement, où se portaient le *rouge*, l'*orangé*, le *jaune*, le *vert*, le *bleu-verdâtre*, l'*indigo*, le *violet*, le *pourpre* même, qui n'est pas dans l'*iris*, mais qui naît de l'association de ses deux teintes extrêmes, le *rouge* et le *violet*.

Dans cette distribution des couleurs, la mer, vous le savez, n'a point la part la plus modique; n'ayant pas de couleur personnelle et fixe, ainsi que les solides, elle emprunte son coloris, léger et changeant, tantôt au fond de ciel qui la couvre, tantôt au fond de terre qu'elle recouvre de ses propres eaux. — Mais, observez-le bien, si les nuances, ici, sont variées jusqu'à l'infini, toutes sont dérivées de la région FROIDE du spectre. Les eaux océaniques, en vertu de leur pouvoir sélecteur spécial, absorbent les rayons chauds du spectre, *rouges* et *jaunes*, et renvoient de préférence à nos yeux, les rayons BLEUS, VERT-BLEUATRES, VIOLETS, les *rayons froids*. — D'après la loi de connexion que je vous ai montrée, qui lie l'espèce de la teinte, en quelque manière, au calorique, on conçoit que la mer, fraîche à notre regard, soit en même temps un réservoir relatif de chaleur. Sans doute, lorsque sortant de l'atmosphère tiède où vous vivez, à laquelle vous êtes adapté, vous plongez dans ces ondes marines, votre peau n'est pas de cette opinion, et le contraste est souvent dur... Mais rappelez-vous, d'autre part, que le climat des côtes est constamment plus doux que celui du milieu des terres, et si la mer est *bleue*, justement de cette teinte qualifiée de *froide* par les peintres, c'est qu'elle ne réfléchit que les rayons plus froids, et se laisse pénétrer profondément par les autres. Le rouge, et l'*infra-rouge*, absorbés par la mer, servent donc à chauffer la mer.



Celle-ci mérite ainsi son nom de *grande bleue*; mais cette robe toujours bleue, de quelles coquettes ressources elle sait la varier! — Un jour, un matin, à telle heure, à telle minute, vous la trouvez *bleu-verdâtre*, presque d'un *vert de pré*; puis, le lendemain, ou l'instant d'après, vous la retrouvez d'un *bleu-gris d'ardoise*, ou d'un *bleu gorge-de-pigeon*, ou d'un *azur* mimant le ciel, ou d'un *bleu lapis*; de l'*émeraude* elle passe au *saphir*, et du *saphir* à l'*améthyste*... Mais l'Océan, au gré de la lumière, se fait GEMME, ou MÉTAL. Il a tantôt l'éclat de vitre, ou la cristallinité du diamant, tantôt la splendeur lourde et chaude d'un *bain d'or* ou d'*argent fondu*... On dirait que le Soleil, certains soirs, s'y dissout, que la Lune, certaines nuits, se sème à sa surface en paillettes métalliques... Et ce qui m'apparaît, à moi, le plus merveilleux, c'est que ce luxe de beautés, cet étalage inouï de séductions toujours neuves, — la Nature *n'en fait pas la dépense expresse pour nous*. Je l'ai dit maintes fois, je ne me lasserai pas de le répéter, cet *or*, cet *argent*, ce *diamant*, ces *pierres précieuses*, — un faisceau de rayons solaires ou lunaires, ayant telle *longueur d'onde*, un flux d'ondes lumineuses ayant telle *orientation* déterminée, tel *rythme* défini, — suffit pour les reproduire à notre œil. — Certes, il faut, pour transformer ces ondulations en couleur, un *œil*, un *cerveau*, par dessus tout une AME. Mais les sensations colorées que nous fait percevoir cette âme, doivent être, au préalable, *rythmées par un calcul extérieur et concret*. Ce calcul ne fournit pas la musique intérieure de l'œil; mais il règle, pour ce concert, la tension et l'accord des cordes, *il prépare ses harmonies*.

Je parle, Messieurs, des couleurs de la Mer. Vous attendez de moi que je cite la *Mer Rouge*, la *Mer Jaune*, la *Mer Vermeille*, la *Mer Blanche*, et la *Mer Noire* aussi... Mais l'histoire de ces colorations, trop localisées ou trop faibles pour intéresser le goût décoratif et changer la physionomie générale de l'Océan, — trouvera mieux sa place au *chapitre scientifique*.

Abordons de suite l'étude d'un caractère important, le plus important peut-être de tous, ici, le *mouvement*.

(A suivre.)

MAURICE GRIVEAU,  
Professeur libre à la Sorbonne de Paris.

## NOTES D'ART CATHOLIQUE

(Sous ce titre nous publierons désormais les nouvelles intéressant l'Art catholique.)

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface nous a donné, le jour de la sainte Cécile, une audition de la Messe du Pape Marcel de Palestrina qui a ravi notre âme religieuse et nous a comblé de joie artistique.

« La mélodie — comme l'a très bien dit un critique, le lendemain de cette manifestation d'art religieux — s'inspire directement aux sources sacrées des hymnes et des antiennes liturgiques, le musicien la magnifie pieusement dans cette forme du contrepoint fugué qu'il a fait sienne : le contrepoint *alla Palestrina*. »

Il en résulte des œuvres d'une simplicité et d'une sobriété auxquelles nous ne sommes plus habitués, mais dont rien n'atteint la souveraine grandeur et l'idéale pureté. Rien ne peut dire l'impression vierge et candide, rien ne peut exprimer cette sensation d'immatérialité qu'elle nous donne. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, le qualificatif si souvent galvaudé revient sous la plume : c'est de la musique céleste, c'est la musique des anges.

Durendal envoie à l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, dont l'interprétation ne cessa un instant d'être à la hauteur de l'œuvre, ses félicitations les plus chaleureuses. P. D.

\* \* \*

*Iscariote et Cie.* — Un groupe de financiers bruxellois lance en ce moment dans le public une souscription de 13,500 actions de 50 francs chacune. Il s'agit, déclare le prospectus de ces messieurs, de *tirer dignement parti pour la scène d'un sujet complexe et élevé.*

Devinez lequel ? — La Passion de N.-S. Jésus-Christ !

Il y a quelques années, dans un conte de la plus amère ironie, Villiers de l'Isle-Adam raillait un certain M. Grave, lequel, considérant le ciel, « les espaces azurés » au point de vue industriel et financier, avait imaginé une société pour l'*Affichage céleste* ! La présente souscription enfonce l'affichage céleste ! Les financiers actuels, qui rêvent de « donner au grand drame le développement qu'il comporte » (textuel) et annoncent que « l'admission à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée » (textuel encore), dépassent visiblement le personnage imaginaire de Villiers ! S'imagine-t-on les journaux de Bourse annonçant que la Passion de Notre-Seigneur est en hausse

ou en baisse, qu'on s'arrache les actions ou qu'on est à la veille de liquider? Les mânes de Judas Iscariote doivent en tressaillir d'aise.

La Passion va rapporter, nous dit le prospectus, 6 %. Voyons, qui risque 50 deniers?

\* \* \*

Le peintre Raffaelli, dont nous rapportions à cette même place, dans notre numéro de décembre, l'opinion sur le *nu*, nous écrit une lettre de remerciements toute aimable, de laquelle nous extrayons ce mot : « Ah! que cette question de l'art dans nos sociétés est peu connue et combien l'action artistique est méconnue, autant dans nos monarchies européennes que dans nos démocraties! *Seule l'Église naguère en usa pleinement et sagement!* »

\* \* \*

Le R. P. Lahousse de la Société de Jésus nous envoie une *circulaire* concernant la messe de minuit de Noël en laquelle nous lisons, non sans une vive surprise, que des places sont disponibles en l'Église du Jésus, moyennant *une aumône de 2 francs par carte et par place.*

Et les pauvres, Révérend Père? Est-ce que par hasard vous leur répondez comme l'hôtelier de ce Noël ancien :

*J'ai bonne compagnie  
Dont j'aurai du profit ;  
J' hais la gueuserie,  
C'est tout dire, il suffit ?*

Laissez-nous croire que ces mots : *deux francs*, sont une faute d'impression.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Aglavaine et Sélysette**, par M. MAETERLINCK. — Un nouvel ouvrage de M. Maeterlinck est un événement qui demanderait, au moins, une de nos livraisons et nous ne disposons que de quelques lignes! Heureusement les lecteurs de Durendal savent toute l'admiration que l'on y professe pour un art aussi absolument spontané que définitif, une simple magnificence rappelant celle de la nature. A ce point de vue, M. Maeterlinck présente de fappants rapports avec Wagner, dont l'œuvre, presque aussi peu annoncé, atteint du coup la somme de son évolution et ne laisse point d'école. L'impression

sur l'auditoire est analogue. Ceux qui comprennent véritablement Wagner (sans *snobisme!*) arrivent à ne plus goûter que ses drames lyriques; la profondeur charmeresse de M. Maeterlinck, une fois sentie fait que les autres lectures apparaissent bientôt comme effacées. *Aglavaine et Sélysette* semble devoir être le chef-d'œuvre de l'auteur. Deux qualités, par leur réunion presque impossible, suffiraient à la preuve; une simplicité extraordinaire et une profondeur qui semble épuiser l'invisible donnent à l'œuvre une véritable marque d'absolu. Le sujet n'est que l'éternelle rivalité d'amour. Le bonheur d'un jeune ménage se brise à l'arrivée d'Aglavaine qui est la beauté. Il ne reste plus à la femme de Méléandre, à Sélysette, qui est l'abnégation, la bonté, qu'à vaincre la beauté suprême par la toute-puissance du sacrifice.

Au lieu des ruses banales de l'adultère les âmes livrent toutes leurs clartés au drame fatidique. De là cette merveille d'un poème absolument nouveau pour le plus ancien des dieux d'Hésiode, l'amour; il devient ici quelque chose d'aussi sublime que dans Platon ou les mystiques; et la gloire d'une telle révélation égalera sans doute celle du père de la pensée. Dans le poème d'amour, chantent et se plaignent, resplendissent ou se creusent en vertige, toutes les douleurs et toutes les ivresses des âmes, toutes les clartés et toutes les ténèbres des choses.

Par le symbole, ultime aboutissement, l'œuvre devient alors quelque chose de définitif comme l'Idée et de péremptoire comme l'Expérimentation : une *forme seconde* de la vie offrant toutes les puissances de cette dernière pour les leçons de science et les émois d'art. Nous ne pouvons que signaler ici une sorte de *mystique de la nature*, dont le rôle peut devenir immense, aujourd'hui, devant l'insuffisance des positivismes et la faiblesse des systématisations. L'observation interne amène à dire des choses plus réelles que les paroles peuvent atteindre. C'est un cœur-à-cœur avec la vie, enfermant une illumination prodigieuse; il élève plutôt qu'il n'instruit, il émeut au lieu d'ordonner et toutes les hautes cultures psychiques peuvent en accepter l'immense bienfait, la dernière exaltation du moi pour une vie, certes, plus douloureuse, mais combien sublime! Aussi quand on note en marge du livre les mots radieux, l'on arrive bientôt à tout noter. Citons au hasard : « Ce ne sont pas toujours les plus belles vérités qui ont raison contre des vérités plus simples et plus vieilles... » Parfois la place d'un mot suffit à sa beauté. Ce don d'à-propos n'est-il pas le don même de l'art qui n'est qu'une harmonie conquise par un rythme vivant, a été merveilleusement dit par l'auteur dans une œuvre précédente : « Vous aviez simplement levé les yeux, fait un petit geste inconscient,

ou souri sans raison apparente, mais au moment où toutes les âmes autour de vous le demandaient... »

On a joliment raillé les pièces qui n'ont qu'un « joli vers » ! Comment les critiques vétustes d'années ou d'âme, ne sont-ils pas désarmés, au moins, par tant de mots exquis, puisqu'ils ne veulent sentir le reste ?

EDMOND JOLY.

\* \* \*

**Quelques noms et quelques faits à propos de la guerre des Paysans** (1798-1799), par M. l'abbé VAN CAENEGHEM. Brochure, fr. 0.50, chez Siffer, Gand.

M. l'abbé Van Caenegem, dès les premières lignes de son intéressant travail, émet le souhait de voir paraître une histoire complète et détaillée de l'héroïque résistance des paysans de 1798. Il fait mieux : en des pages curieuses, aimablement écrites, il nous donne l'impatience de cette histoire. Souhaitons que cette œuvre soit entreprise par un de nos lettrés. Le sujet est magnifique et digne de tenter les plus fiers talents. L'antiquité a célébré l'héroïsme des 300 Spartiates. Nos compatriotes, n'en déplaise aux fanatiques des choses et des hommes de la Grèce ancienne, sont de taille égale, sinon supérieure aux soldats de Léonidas.

\* \* \*

**De gouden Vlinder.** Roman. *Legende door H. DE MAREZ, met pteekeningen van A. VAN NESTE.* Siffer, Gand. 3 francs.

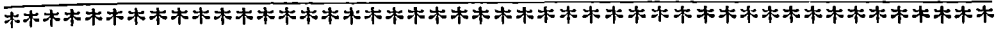
Nous signalons particulièrement la curieuse et pittoresque illustration de ce charmant volume. La plume de M. Van Neste a réalisé, pour l'embellissement de l'action romanesque et légendaire de H. de Marez, un cadre d'une fantaisie merveilleuse, mélange exquis d'archaïsme et de modernisme. Ce volume fait le plus grand honneur à l'auteur, à l'illustrateur et au bon éditeur M. Siffer.

\* \* \*

**Paysages étrangers,** par DE BUISSERET (comte), 1 vol. in-12, Bruxelles, *Société belge de Librairie*, prix : 3 francs.

Dans la préface de son livre, l'auteur déclare que « ces pages légères ne sont guère autre chose qu'un journal de voyage. ». Pages légères ! C'est en réalité, de la part de M. Conrad de Buisseret, trop de modestie. Ces pages sont légères, mais à la façon des hirondelles, nous revenant au printemps des contrées lointaines, avec un rameau de printemps dans leur bec et l'espérance de l'été sous leurs ailes. L'auteur, 'qui tient de l'oiseau la plume gracieuse et légère (oh, soit!), a visité de charmantes contrées : le Brésil, la Plata, le Paraguay, etc., nous a rapporté des souvenirs délicieux et pittoresques. Souhaitons à ces hirondelles littéraires la bienvenue parmi nous et de nouveaux départs suivis des mêmes délicieux retours.

P. D.



3<sup>me</sup> année

ANNÉE 1896

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
ANSEL, FRANZ. Deuil hautain (poésie) . . .	177
BERNAERT, ÉDOUARD. Pour Allah (nouvelle) .	1
Les Yeux (poésie) . . . . .	21
La Très Douleoureuse Passion de N.-S. (poésie) .	53
Les Dix Jours du Juif-Errant (poème) .	195
BRAUN, THOMAS. Le Baptême des Cloches. . . . .	73
<i>Chronique artistique</i> . A l'Église . . . . .	127
DELATRE LOUISE et LOUIS. Yorinde et Yoringel (conte) .	172
DEMADE, POL. Post-Scriptum . . . . .	43
Cariatide (sonnet en prose) . . . . .	19
Jules Bastin . . . . .	77
Les Croque-Sous . . . . .	98
Simple Spectateur . . . . .	106
Terre cuite . . . . .	133
Quand les Vivants se taisent les Morts parlent (roman) . 189,	216
DULLAERT, MAURICE. Phalocrophobie (nouvelle). . . . .	8
DUMORTIER, ALEXIS. Le Carillonneur (nouvelle). . . . .	151
<i>Durendal</i> . Verlaine, par M. Dullaert . . . . .	116
FORMONT, MAXIME. Le Triomphe de la Rose . . . . .	161
GOFFIN, ARNOLD. Cenacolo . . . . .	193
GRIVEAU, MAURICE. L'Esthétique de la Mer . . . . .	221
HARDY, ADOLPHE. Avril triste (poésie) . . . . .	89
HAVARD, O. Notes . . . . .	109
HENNEBICQ, JOSÉ. Conférence sur Villiers de l'Isle-Adam . . . . .	56
HOORNAERT (l'abbé H.). Le Cœur de la Terre (poésie) . . . . .	8
La Grâce prévenante (poésie) . . . . .	134

JOLY, EDMOND. A propos d'Art idéaliste . . . . .	47
Les Giroflées . . . . .	91
Tilleuls en fleurs . . . . .	154
La Vieille Église de Blankenberghe . . . . .	180
LEPAS, ANDRÉ-JOS. Pensées sur l'Art . . . . .	220
MITHOUARD, A. De Paul Verlaine, poète catholique . . . . .	40
MGELLER (l'abbé HENRY). Jean Delville . . . . .	37
Musique religieuse . . . . .	138
L'Anarchie littéraire . . . . .	156
NED, ÉDOUARD. Le Cortège (poésie) . . . . .	178
Noël sauveur (poésie) . . . . .	214
<i>Notes d'Art catholique.</i> . . . . .	229
PÉRIER, ERNEST. Poésie orientale . . . . .	29
Sœur Saint-Vincent de Paul . . . . .	85
Carmélite . . . . .	85
Bénédictine . . . . .	86
Sœur Claire . . . . .	97
Vieilleries . . . . .	149
Rebecca . . . . .	169
<i>Petit Cours de littérature.</i> Ronsard et Corneille . . . . .	128
PIVONT, LOUIS. Décembre . . . . .	20
PONTHIÈRE, H. Le Village (sonnets) . . . . .	117
<i>Propos des Douze Pairs.</i> . . . . . 27, 49, 96, 112, 132, 147, 167, 186,	211
<i>Douze (Un des).</i> Lettre à une Grande Dame . . . . .	213
REYVA (JEAN DE). Une Excursion à Pompéi . . . . .	175, 207
RITTER, WILLIAM. A propos du Journal de Delacroix . . . . .	110
<i>Roche Tarpéienne et Capitole.</i> . . . . . 22, 93, 129, 144, 164, 184, 209,	230
RYELANDT. Christus . . . . .	87
SOTTIAUX, JULES. La Poésie des Houillères . . . . .	159
STRUMAN-PICARD (M <sup>me</sup> ). Au Bord du Chemin . . . . .	139
THIERY, AR. Par pitié . . . . .	35
VANDENBOSCH, FIRMIN. Rêve de Justice et de Beauté . . . . .	30
VERLAINE. La Mort . . . . .	25
VIRRÈS, GEORGES. En pleine Terre . . . . .	124
WALLNER, L. La Littérature russe Pouchkine . . . . .	105









## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.